

LE ROMAN COMPLET

WILLIE COBB

.....

5 Francs
LE VOLUME

S. O. S. ! UNE FEMME SOMBRE...

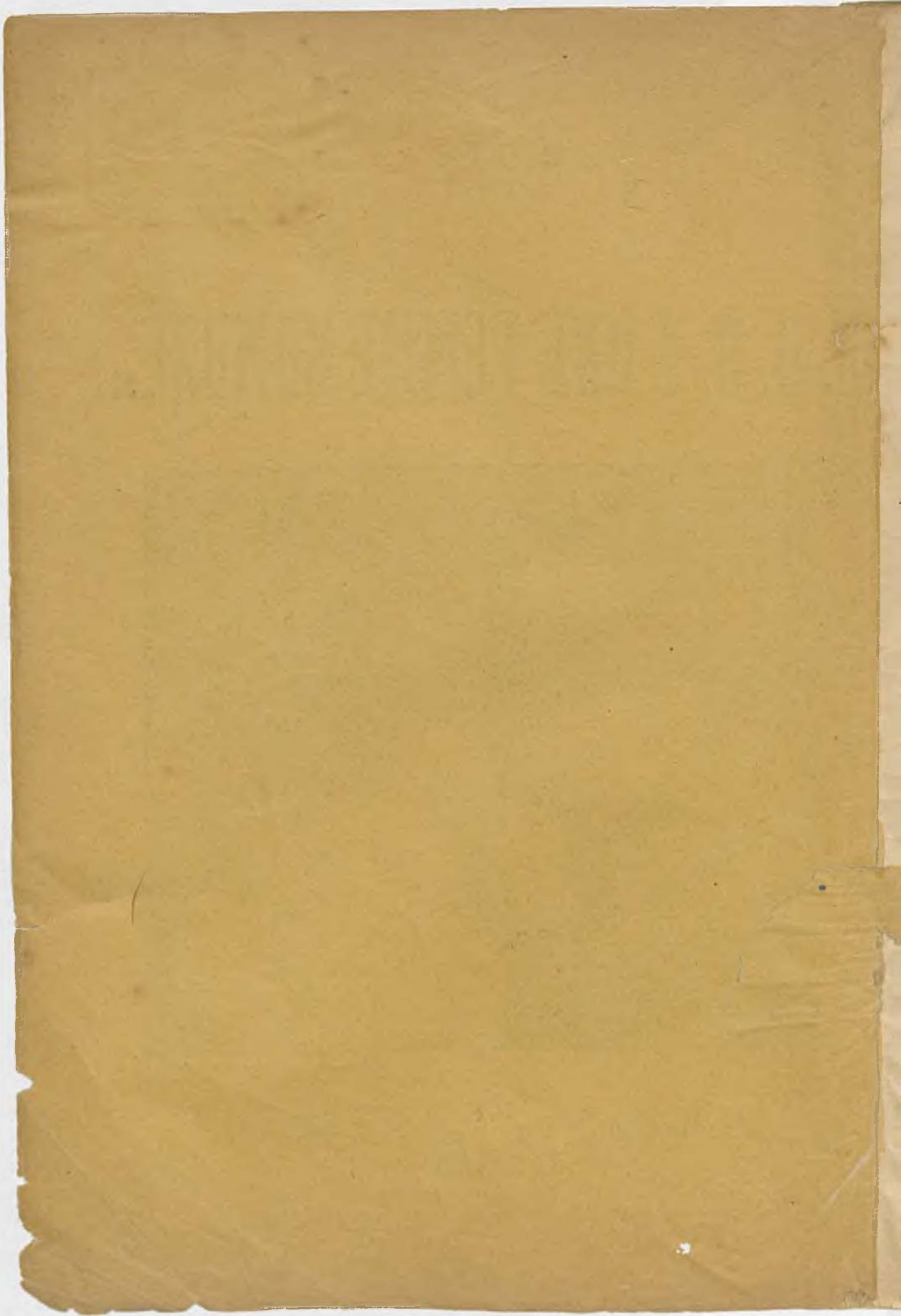


LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^e
Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

534



WILLIE COBB

C20748

2 Hamette



S. O. S. !

UNE FEMME SOMBRE...



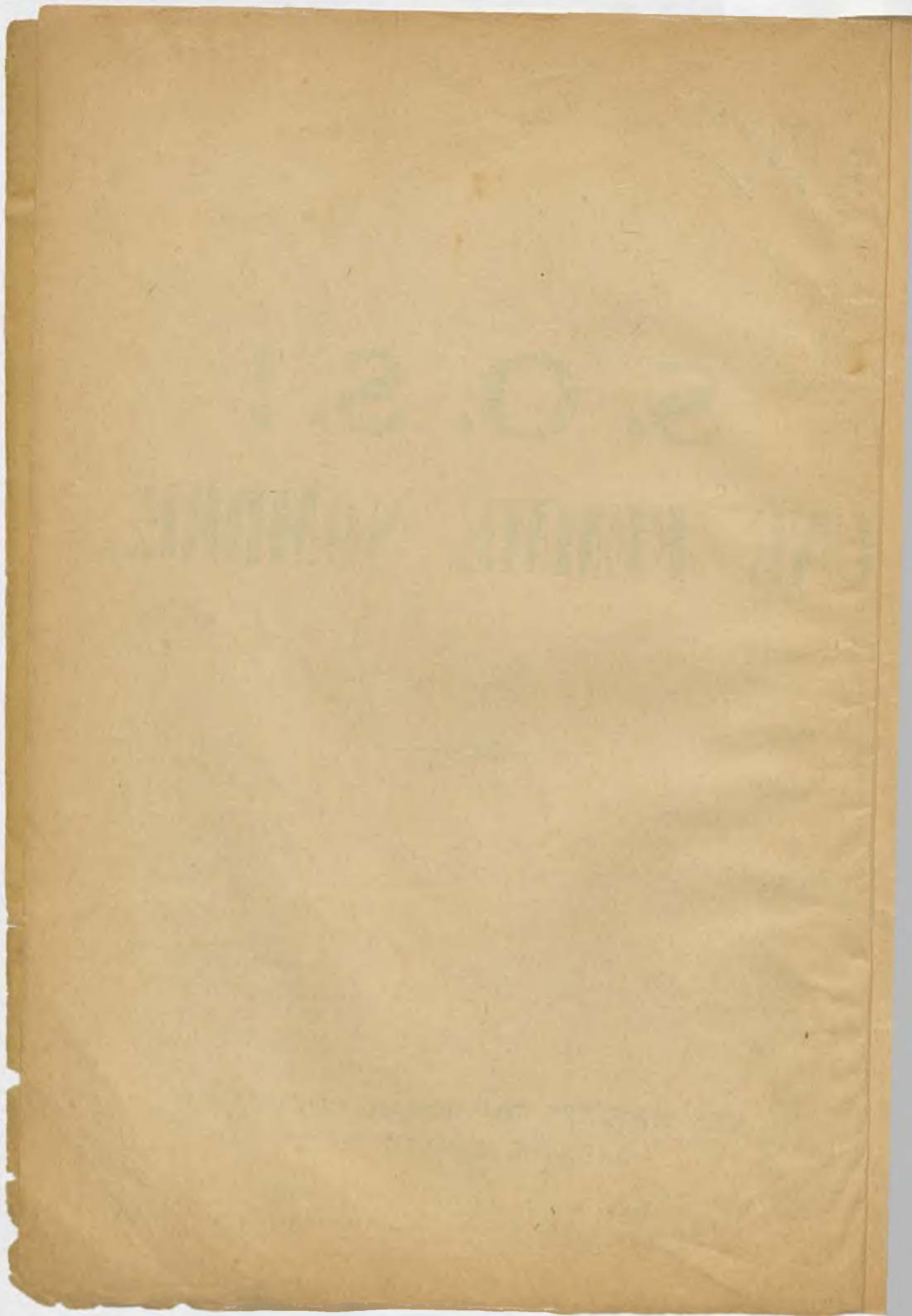
LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^{ie}

Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard — PARIS

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation réservés pour tous pays.



WILLIE COBB

S. O. S. ! UNE FEMME SOMBRE...

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA FEMME DE LA NUIT.

La porte lourde et garnie d'épaisses ferrures du Cercle Colonial tourna lentement sur ses gonds, découvrit un instant l'antichambre éclairée qu'ornaient des palmiers, puis se referma. Martin La Pérelle se trouva dehors, dans la rue de la Pépinière où la lumière électrique luttait avec les aiguilles serrées d'une pluie fine d'automne bien décidée à durer toute la nuit.

Il s'arrêta une seconde, pris d'une sorte de découragement au milieu de cette obscurité mouillée. Machinalement, il tâta, dans la poche de son smoking, son portefeuille plat, dépouillé des billets qu'il contenait il y avait quelques heures. Il eut la tentation de remonter, d'emprunter à la caisse du cercle pour continuer à jouer. Il était assez connu pour que la chose fût facile. Mais il haussa les épaules. Il fallait être raisonnable. Depuis trois semaines qu'il était à Paris, la chance ne lui avait pas été favorable, et si cela continuait, il rentrerait en Afrique complètement à sec. Il est vrai qu'il lui restait une ressource dont il n'avait pas encore tiré parti. Ses doigts fouillèrent dans une des poches intérieures de son vêtement, sentit, à travers le papier de soie qui les enveloppait, rouler les perles des colliers qu'il avait introduits clandestinement en France, à la barbe de la douane. S'il les vendait, cela lui ferait de l'argent avec lequel il pourrait satisfaire sans remords sa passion du jeu. Il revit, dans un

éclair, la table de « bac », violemment illuminée avec ses plaques sur lesquelles s'attachaient les yeux des joueurs avides, et il éprouva rétrospectivement la joie sauvage que lui donnait chacune de ses rencontres avec les dieux du hasard et du risque, maîtres souverains des tripots.

Il secoua la tête. Non. Il ne remonterait pas. Il était deux heures du matin. Il irait à Montmartre, au bar de Pervenche. La patronne, une compatriote et une camarade d'enfance à lui, trouverait bien moyen de « laver » les perles, c'est-à-dire de vendre les colliers à quelques petites femmes qui ne feraient pas une mauvaise affaire...

Il jeta les yeux autour de lui, siffla légèrement. Un taxi marchait le long du trottoir opposé, maraudeur attardé. Le chauffeur ralentit encore, puis stoppa et Martin La Pérelle, en deux bonds, traversa la chaussée.

Mais, au moment où il ouvrait la portière — non pas celle qui se trouvait du côté du trottoir, mais l'autre — une femme qu'il n'avait pu voir venir entra dans la voiture et s'installait sur les coussins. Il resta interdit :

— Pardon, monsieur, dit le chauffeur, Madame m'avait fait signe avant vous.

La femme avait dû être aussi surprise que lui. Elle se tournait vers l'intrus, mi-inquiète, mi-souriante. Martin s'inclina, referma en murmurant une excuse. Mais il avait eu le temps de voir deux grands yeux sombres, un visage clair de blonde qu'encadraient des boucles de la teinte de l'or pur. Il contourna l'auto, pour gagner le trottoir. La femme se penchait, donnait un ordre. La voiture s'ébranla et après quelques tours de roue vira pour traverser la rue et venir se placer juste devant la maison dont le joueur venait de sortir.

La femme devait venir attendre quelqu'un qui se trouvait au cercle.

Martin La Pérelle recula un peu dans l'ombre. Précaution inutile, car l'inconnue ne devait guère penser à lui. Il eût voulu la revoir, savoir si l'impression qu'il venait d'avoir correspondait à quelque chose de réel. Mais la silhouette vêtue de sombre faisait corps avec l'intérieur du taxi. C'était comme si elle s'était évanouie, happée par la nuit.

De nouveau, il haussa les épaules et, sans songer à chercher une autre voiture, sans souci de la pluie qui tombait de plus en plus dense et drue, il se dirigea vers la gare Saint-Lazare et prit la rue d'Amsterdam.

Il songeait :

« Voyons... Est-ce que je deviens fou ? Je n'ai pas encore pensé une seule fois à elle depuis mon arrivée à Paris... Ce n'est donc pas que son visage me hante... Et pourtant, c'est elle... Oui, c'est elle, je ne me trompe pas. Bernadette... C'est Bernadette... Mais que peut-elle faire là, à deux heures du matin, devant le Cercle Colonial ? »

Brusquement, ce lut comme si une main aux doigts durs lui eût pris le cœur, le lui eût serré dans une étreinte de fer. C'est ainsi. On est une espèce d'aventurier ; on a fait et on fait encore un peu tous les métiers, sans compter ce que personne ne soupçonne. Si on n'a pas été jusqu'au crime — et encore, est-ce bien certain ? — on a sur la conscience des actes de brutalité, des compromissions, on a été un peu un forban... Mais on a dans la mémoire le souvenir du seul amour sincère et pur qu'on ait jamais éprouvé et il suffit d'un visage entrevu pour qu'on éprouve la morsure d'une insupportable jalousie.

« Il y a trois ans que je ne l'ai vue, pensait-il. Trois ans que, en dépit de ce que j'avais promis à mon vieil ami Arnaud qui m'avait fait jurer de veiller sur sa veuve et sur sa fille, je n'ai plus jamais écrit, plus jamais franchi le seuil de cet appartement où elles végétaient toutes les deux, cela parce que je l'aimais, elle, Bernadette, que je m'étais mis en tête de l'avoir et qu'elle m'a renvoyé vertement à mes nègres et à mes plantations... C'est dégoûtant, tout de même, ce que j'ai fait là. On a beau aimer une fille et être repoussé par elle, cela ne vous dégage ni d'une promesse, ni des devoirs de l'amitié... J'irai chez elles demain... »

La revoir... Oui, la revoir ! il était bien obligé de s'avouer que, s'il avait quelque remords d'avoir manqué à la mission que lui avait confiée en mourant son ami Arnaud, ce n'était pas seulement pour cela qu'il irait sonner à la porte du petit appartement de la rue de Lille. Une pensée pénible, insupportable, s'installait en lui et il se connaissait assez pour savoir qu'elle ne lui laisserait pas de repos. Trois ans ! Bernadette avait vingt ans, à cette époque. Depuis ce temps-là, Dieu sait quels événements avaient pu se passer dans la vie des deux femmes ! Elle s'était peut-être mariée... Elle avait fait sa vie comme il lui avait convenu... L'idée que Bernadette, aujourd'hui, appartenait peut-être à quelqu'un, que cette jolie fille à qui il avait si longtemps rêvé, là-bas, en Afrique, après son refus, avait livré son corps et son âme à un autre homme que lui,

faisait se hérissier sa chair et allait lui infliger la même torture lente que ces fièvres dont il avait souffert, au cours de ses expéditions dans les forêts tropicales, étendu sur la terre humide, en proie aux moustiques et aux maringouins... Oui, c'était cela : une chaleur brûlante et un million de piqûres dont chacune réveillait en lui le souvenir d'une petite douleur. Il l'aimait. Il était l'ami de la maison, elle le traitait si gentiment en camarade qu'il s'était cru sûr du succès : elle n'avait pas voulu de lui !

Sous la pluie qui transperçait son pardessus sans qu'il en eût bien conscience, Martin La Pérelle se raidit et ricana tout seul :

— Tu dérailles, mon vieux ! Cela te va mal de jouer à l'amoureux transi ! Sois donc toi-même, espèce de sauvage ! Tu as assez d'argent pour te payer toutes les femmes — et il y en a au monde — qui ont des cheveux blonds et des yeux noirs ! Des cas comme le tien, ça se soigne !

Il parlait tout haut, en gesticulant :

— Encore un ivrogne ! dit une femme qui passait au bras d'un homme.

Martin La Pérelle salua :

— Merci, madame, grogna-t-il. Et le pire, c'est qu'elle a raison. J'ai certainement bu un ou deux cocktails de trop. Ce n'était pas Bernadette...

Il se secoua à la manière d'un chien mouillé, héla de nouveau un taxi que, cette fois, personne ne lui disputa et se fit conduire à Montmartre.

* *

Tous les gens qui, depuis vingt ans, avaient rencontré Martin La Pérelle en Afrique, des rives de la mer Rouge jusqu'aux forêts équatoriales du Congo ou bien en France où il faisait chaque année un séjour plus ou moins long s'accordaient pour déclarer :

— Cet homme-là, c'est un type !

Un type ? Mot qui veut tout dire et qui ne signifie pas grand-chose. Qui donc n'est pas un type ? Il s'agit de savoir quel genre de type était Martin La Pérelle.

Sa naissance ? Un drame d'amour. Henri La Pérelle, négociant en vins de Perpignan, avait séduit, au cours d'un voyage en Catalogne, une belle petite Espagnole de seize ans et l'avait enlevée. La famille de la coupable était venue la rechercher, l'avait enfermée au couvent. Mais la courte folie passionnée avait porté ses fruits, Dolorès était enceinte. Il avait bien fallu consentir au mariage. Cinq mois après la cérémonie, la pauvre enfant mourait, mettant au monde un fils : Martin.

C'était sa grand-mère maternelle qui s'était chargée de l'élever. Martin avait grandi dans un mas catalan, non loin de Figueras. Comme une petite bête sauvage, il avait couru la montagne et les forêts de chênes-lièges, repaires des contrebandiers, avait appris avec eux à chasser l'isard, école buissonnière dangereuse mais qui, pour toute la vie, donne à un garçon des muscles de fer et un courage indomptable. Quand M. La Pérelle, le gamin ayant atteint douze ans, avait jugé le moment venu de s'occuper sérieusement de son éducation, le collège avait semblé à Martin une prison. Intelligent, il avait été un déplorable élève, s'était

enfui deux fois, n'en pouvant plus d'être enfermé, y était rentré roué de coups et traîné par son père. Mais ce n'était que le commencement des tribulations de celui-ci. Comme Martin atteignait seize ans, il l'avait repris chez lui, pensant que le commerce lui conviendrait peut-être mieux que l'étude. Et comme le jeune homme était incapable de rester en repos, il avait pensé que le métier de courtier-voyageur lui conviendrait à merveille. Malheureusement au cours de ses pérégrinations, il avait rencontré ses amis les contrebandiers. Le goût du risque l'avait lancé dans des aventures périlleuses. Il ne vendait guère de vin; mais, en revanche, il se fit mettre en prison pour une histoire de gendarme tué où on ne put jamais très bien démêler qui était innocent et qui était coupable. Acquitté, faute de preuves, il rentra dans la vie tout juste pour partir au service. C'était en 1911. A son retour, son père, assez peu tranquille sur son avenir, lui chercha une situation au loin. Martin entra chez un commissionnaire de Djibouti, y resta un mois, fit on ne sait quelle combinaison avec les pêcheurs de perles de la côte. Quand la guerre éclata, il était associé dans une pêcherie et sur la route de la fortune. Blessé grièvement en 1916, décoré, avec une citation splendide et réformé, il repartit.

A partir de cette époque, la vie de Martin La Pérelle prit un caractère assez mystérieux. On savait qu'il gardait des intérêts dans la pêcherie. Mais était-ce le besoin de changer de place ou quelque autre raison qui lui fit rouler sa bosse un peu aux quatre coins de l'Afrique qu'il avait décidément choisie comme terre d'élection? On le retrouve en Abyssinie, dirigeant une exploitation agricole que ruinent le climat et la mauvaise volonté de ses naturels, puis dans le territoire de Tanganyika avec des plantations de caoutchouc. Le caoutchouc ne marche plus. Le voilà à Madagascar. Qu'y fait-il? On serait bien embarrassé de vous le dire. Le mystère s'épaissit autour de Martin La Pérelle. Il traite des affaires, dit-on.

Lesquelles? Tantôt on le croit riche, tantôt, on le voit reparaitre misérable, miné par les fièvres, toujours plus cuit, plus boucané par sa dure vie où le hasard et de brusques coups de tête semblent jouer les premiers rôles.

Maintenant, depuis des années il était au Congo en pleine brousse, non loin de Koundé, près de la limite du Cameroun, l'ancienne colonie allemande devenue française. Qu'y faisait-il? L'élevage des palmiers, la préparation de l'huile de palme, disait-il. Il avait aussi une scierie. Il paraissait riche, vivait seul au milieu de ses ouvriers français et indigènes. On le supposait capable de tout. C'était peut-être vrai. En tout cas, il était en règle avec les lois de son pays et semblait même bien considéré en haut lieu, car chacun de ses voyages en France se marquait par de nombreuses visites dans les ministères. Il était craint, un peu inquiétant...

Et avec tout cela, il ne laissait pas d'être sympathique, ce grand diable maigre et nerveux de quarante-cinq ans, au visage basané, dont les cheveux noirs commençaient à se parsemer aux tempes de fils d'argent, remuant, toujours passionné pour quelque chose, hargneux, méfiant

et malgré tout un peu naïf comme tous ceux qui vivent en dehors de la civilisation. Violent, colère, il était capable de beaucoup de bonté — une bonté bourrue — et malgré qu'on l'accusât de temps en temps des pires choses, par exemple d'être voleur, escroc et peut-être — qui sait? — assassin, ses ennemis ne pouvaient s'empêcher de lui reconnaître une certaine droiture, la fidélité scrupuleuse à la parole donnée. En résumé, une espèce de barbare qui voyait et faisait les choses à sa façon... et cette façon n'était peut-être pas la plus mauvaise.

Tel était l'homme, assez inattendu dans un tel endroit, qui ayant quitté son taxi, mouillé, l'air d'un dormeur mal éveillé et fiévreux poussait maintenant la porte du bar Pervenche, rue Henri-Monnier, et était salué à son entrée par un cri joyeux de la patronne :

— Eh! C'est Martin! Comment tu vas, petit?

— Ça va, ma belle. Fais-moi apporter un whisky, répondit-il en remettant un pardessus trempé aux mains de la « dame du vestiaire » accourue, et faisant un effort louable mais vain pour défroisser son smoking humide.

Le bar Pervenche était une de ces petites boîtes assez interlopes comme on en compte tant à Montmartre, isolé de la rue par ses rideaux de soie pâle plissée, éclairé par des lampes tamisées, meublé de manière incommode et moderne. C'était grand comme un mouchoir de poche et la patronne Pervenche — de son vrai nom Cornille Breal — était à l'échelle du cadre. C'était une petite femme d'une quarantaine d'années, noire comme un criquet, peinte, serrée à étouffer dans une robe du même ton que ses rideaux et coiffée à l'enfant, bouclée... assez laide, d'ailleurs.

Le barman ayant servi à Martin le whisky demandé, elle vint s'asseoir en face de Martin :

— Je viens te tenir compagnie... Pour ce qu'il y a de monde ce soir!

En effet, la salle exigüe était à peu près vide. Dans le fond deux jeunes hommes à tournure équivoque sirotaient des cocktails en se racontant des histoires que ponctuait des petits rires étouffés. Un couple — lui, un étranger, elle, une femme de Montmartre — fumait et buvait en silence. Et, de l'autre côté, une femme blonde, seule, accoudée sur la table, son verre vide, laissait éteindre sa cigarette tenue par une main pâle et fine, perdue dans une rêverie morne...

— Les affaires ne marchent pas? demanda Martin, nonchalamment.

— Couci-couça! dit Pervenche. Tu sais, nous sommes tant, dans ce coin! Tout le monde, il peut pas faire fortune! faut pas se plaindre... C'est pas comme toi, hein, bandit? Tu en as de l'argent, hé?

— Si c'est pour me taper, Cornille, dit tranquillement le « bandit » en question, tu repasseras, Je suis raide...

— Quelle blague! Dis que tu veux pas sortir tes économies, Martin, hé? Je te connais, depuis le temps qu'on jouait ensemble, chez ta grand-mère! quel bandit tu étais déjà, je me rappelle!

— Tu l'as déjà dit. Enfin, bandit ou non, je n'attaque pas encore les gens dans la rue. J'ai joué au cercle et j'ai perdu bien plus qu je ne le voulais. C'est pourquoi je viens te trouver... J'ai

encore quelques petites choses dont je voudrais me débarrasser... Tu sais quoi?

— Donne... c'est bien avantageux?

— Je pense bien. Cinq mille... trois mille... deux mille cinq...

La petite femme fourragea dans ses cheveux d'un air perplexe :

— Tu sais, elles sont pas riches en ce moment, les poules, avec la crise. Enfin, tout de même, on pourra voir...

Un petit paquet enveloppé de papier de soie passa de la poche du smoking de Martin La Pérelle dans le corsage rebondi de Pervenche :

— Tu sais, dit-elle, faut pas compter que ça sera tout de suite fait. Faut l'occasion.

— Je sais, répartit l'autre en souriant. Je n'attends pas cela pour manger demain matin

— Je m'en doute, coquin ! Un second whisky, hé ?

— Si tu veux...

Ils restèrent silencieux, oppressés peut-être à leur insu par l'atmosphère de cette boîte prétendue joyeuse. Dans le fond, sur une petite estrade un jazz mélancolique et découragé entamait une rumba que personne n'avait envie de danser... la dernière de la nuit... Martin La Pérelle, appuyé sur la table, les yeux à demi fermés, laissait errer ses regards autour de lui. Il effleura ainsi les deux jeunes gens équivoques, le couple d'amants de hasard et s'arrêta sur la femme solitaire, tenant toujours sa cigarette éteinte, statue de l'indifférence et de l'ennui...

Pervenche jeta un coup d'œil vers la table :

— Oh ! C'est pas celle-là qui achètera tes perles. La pauvre petite ! Elle n'a personne... Je la laisse venir ici le soir... Mais les temps sont mauvais... et puis, elle ne sait pas se débrouiller !

— Elle est jolie, dit Martin.

— Tu trouves ? Elle ne fait pas d'effet, voilà ! C'est dommage, car c'est une bonne petite ! Si elle te plaît, c'est pas difficile... Hé ! Nicole, viens un peu à notre table ! Tu t'ennuies, tu te ronges toute seule !

Avant qu'il ait pu protester qu'il n'avait nulle envie de nouer une aventure ce soir, la femme s'était levée. D'un pas léger, elle glissait vers eux :

— Assieds-toi, petite, reprit Pervenche. Je présente... C'est Nicole, une petite amie... Un vieux copain à moi, un ami d'enfance, Martin La Pérelle... Tu prends quelque chose, Nicole ?

— Un grog, si vous voulez, dit-elle en frissonnant légèrement.

Elle avait gardé à la main la cigarette inutile. Martin tira son briquet, l'alluma, le lui tendit. Elle dit « Merci » tout bas, avec une sorte de timidité.

Il l'avait déjà regardée tout à l'heure, il l'examina avec plus d'attention. Elle était jolie, comme il l'avait dit, mais d'aspect délicat, un peu maladif. Extrêmement mince — elle ne devait pas porter la moindre ceinture et elle semblait nue sous sa robe noire semée de bouquets de roses qui découvrait de frêles épaules — elle était blonde, de ce factice blond pâle dit platiné dont la mode commençait à passer. Peu maquillée, la bouche à peine rougie, elle donnait plutôt l'impression d'une petite dactylo... ou, plus simplement, d'une jeune fille. C'était absurde...

« Il ne doit pas y avoir longtemps qu'elle fait ce métier-là, » songea Martin.

Au même moment, elle tournait son regard vers lui. Elle avait des yeux noirs très grands, très doux. Cela le fit penser à Bernadette. Tout le ramenait à elle, décidément, cette nuit.

Un bruit de monnaie indiquait que les deux couples de consommateurs se préparaient à se retirer. Les derniers accords de la rumba traînèrent, s'éteignirent. Cette fois, les musiciens ne recommenceraient plus à jouer. La nuit finissait. On vit s'éclipser les deux jeunes gens, puis l'homme et la femme.

— Ça n'est pas comme ça tous les jours, dit Pervenche. Heureusement. Il y a des soirs où c'est très gai, ici. N'est-ce pas, Nicole ?

— Oui, répondit la jeune femme. Il y a des soirs... J'aime tant la musique...

Martin La Pérelle fut frappé par sa voix. Elle avait une curieuse sonorité cristalline, très pure. Pervenche bâilla nerveusement, cligna de l'œil vers lui :

— Tu ne sais pas ce que tu devrais faire ? Va donc reconduire Nicole jusque chez elle. Tu lui payeras un taxi. N'aie pas peur de lui, petite. C'est un brave garçon, malgré ses airs de fou. Nous nous connaissons depuis longtemps. Il est né à Perpignan et moi aussi et tous les deux, on a du sang catalan dans les veines. Des moitiés d'Espagnols, quoi ! On a joué ensemble quand on était petits, on s'est retrouvés depuis et chaque fois qu'il vient à Paris, il vient me voir...

Martin avait froncé les sourcils. Pourquoi Pervenche tenait-elle à l'embarquer dans une aventure qui ne le tentait nullement ? Il aimait, lui, les belles filles un peu épanouies, celles dont la force répondait à la sienne. Cette petite, il craindrait de la casser en la touchant.

De nouveau, elle le regardait mais, cette fois, c'était avec une espèce d'angoisse. Il devait lui faire peur. Et, pourtant, il avait l'impression qu'elle le suppliait de l'emmener en effet. Elle devait avoir besoin d'argent. Après tout, pourquoi pas ? Pendant le temps qu'il serait avec cette fille, peut-être cesserait-il de penser à l'autre...

Nicole s'était levée, allait chercher un manteau de soie noire qu'elle avait laissé sur la banquette :

— Elle est gentille, pas ? demanda Pervenche. C'est une pauvre gosse. Sais-tu comment on l'appelle ici. Petite Source... Oui, à cause de sa voix...

Elle revenait. Elle sourit à Martin pour la première fois, d'un sourire à la fois humble et candide. Petite Source... Oui, il y avait en elle quelque chose d'indiciblement frais... Petite Source... Cela évoquait l'eau limpide où on rêve de plonger ses mains, son front, cette eau qu'on cherche en vain là-bas, dans la brousse... Une petite Source de la grande forêt de Paris, touffue et dangereuse...

Il s'était levé, soudain décidé. Il serra la main de Pervenche :

— Tu reviens quand ? cria celle-ci. Bientôt ? Un autre soir, ce sera plus gai.

Dehors, il ne pleuvait plus. La nuit était encore complète et, dans le ciel soudain dégagé, des étoiles brillaient, Nicole respira :

— Il fait bon...

— Où demeurez-vous ? demanda La Pérelle.

— Rue Houdon, tout près d'ici...

Il cherchait des yeux une voiture. Elle lui posa timidement la main sur le bras :

— Si ça ne vous faisait rien, monsieur, allons à pied... J'aime bien marcher la nuit...

Elle avait toujours son regard inquiet. Il songea que, sans doute, elle souhaitait reculer le plus possible le moment où elle serait seule avec lui. Elle se méfiait.

— Comme vous voudrez, répondit-il.

Elle marcha à côté de lui, sans lui prendre le bras, sans le toucher.

— Vous aimez Montmartre ? demanda-t-il, pour parler.

— Oui... Mais j'y suis depuis si peu de temps... J'habitais sur la rive gauche avant...

Ils arrivaient place Pigalle. Là, un grand établissement de nuit, encore ouvert, déversait sur le trottoir les derniers soupeurs ; le chasseur appelait des voitures :

— Chasseur, un taxi ! dit une voix à côté de La Pérelle.

Il regarda machinalement celui qui venait de parler. C'était un jeune homme très élégant, avec une jolie figure fine. Près de lui était une femme blonde avec un manteau de velours noir. Il la voyait de trois quarts. Il faillit crier. Bernadette... C'était encore Bernadette... Mais, cette fois, il ne se trompait pas. Il reconnaissait l'inoubliable visage...

Il eut un mouvement brusque, comme s'il allait se jeter vers elle. Mais, tout de suite, il se reprit, serra le bras de Nicole :

— Allons... Allons vite !

Ils traversèrent la place, s'engagèrent dans la petite rue Houdon. A la troisième maison, la jeune femme s'arrêta. Elle allait sonner, sa main retomba :

— Ne montez pas avec moi, monsieur, dit-elle doucement. Vous n'en avez pas envie.

Il était troublé, furieux. Son dépit augmenta à la pensée que cette petite fille facile essayait de se débarrasser de lui. Mais, au même moment, il vit quelque chose qui lui fit pitié, l'attendrit, car il était plus sensible qu'il voulait en avoir l'air. Elle n'avait toujours pas sonné et comme il restait devant elle, indécis, sans rien décider, elle s'était appuyée sur la porte et ses yeux se fermaient malgré elle :

— Rentrez, ma petite, dit-il.

— Excusez-moi... Je suis fatiguée... Ah ! Je ne suis pas la femme de la nuit...

Les mots, pour Martin La Pérelle, prenaient un autre sens. La femme de la nuit ! Non, elle n'était pas la femme de sa nuit, à lui... Il n'y en avait qu'une, c'était celle qu'il avait cru, deux fois, voir ce soir... Celle dont il avait si souvent rêvé l'étreinte, dans les nuits de fièvre de la brousse... Bernadette... Bernadette... Dans quelques heures, il serait chez elle, il saurait... Le bruit de la porte quise refermait le fit tressaillir. Il avait laissé rentrer la petite sans même s'en apercevoir. Il était seul dans la rue déserte. Où était Bernadette ? Endormie rue de Lille dans sa chambre de jeune fille ou bien... ou bien... ?

CHAPITRE II

LA JEUNE FILLE DE MIDI

Martin La Pérelle grimpa quatre à quatre l'escalier de la vieille maison de la rue de Lille. Arrivé sur le palier du cinquième étage, il s'arrêta brusquement et se dit :

« Qu'est-ce que je viens faire ici ? »

Il avait éprouvé une première angoisse en bas, lorsqu'il avait demandé à la concierge « si mesdames Arnaud » demeuraient encore là. Il avait cru tout gagné quand on lui avait répondu oui. Maintenant, il se demandait ce qu'il allait trouver derrière cette porte qu'il reconnaissait pour l'avoir franchie si souvent autrefois. Rien n'avait changé depuis trois ans ; on voyait encore sur le côté du battant la marque de la petite plaque de cuivre portant le nom d'Arnaud quand il vivait et que sa veuve avait enlevée parce que, disait-elle — « Il était inutile que les inconnus qui montaient sachent qui habitait là. » — Mais, dans l'appartement, qu'allait-il trouver ? Comment serait-il accueilli ?

Il appuya le doigt sur le bouton de la sonnette. Le son du timbre grêle le salua comme une voix pas entendue depuis longtemps. Puis il entendit, à l'intérieur, un bruit de pas et la porte s'ouvrit. Dans l'antichambre à demi obscure, une silhouette de femme parut. C'était Bernadette. Elle resta une seconde pétrifiée, poussa une exclamation de surprise et enfin cria :

— Mère ! Mère ! C'est Martin La Pérelle !

Une seconde silhouette parut. Des mains prirent les siennes. Il se retrouva en pleine lumière, dans un petit salon où rien n'avait changé non plus. Il embrassa du regard le vieux mobilier, les fauteuils de velours grenat, la grande glace vénitienne au verre trouble, le guéridon couvert d'une dentelle ancienne, et sur lequel, dans un vase, s'épanouissaient des géraniums. Et ce ne fut que lorsqu'il eut vu tout cela qu'il tourna les yeux vers Mme Arnaud qui lui parlait :

— Enfin, vous voilà ! disait-elle. Pourquoi n'être jamais revenu ou, tout au moins, pourquoi n'avoir jamais écrit ? Nous nous demandions quelquefois si vous n'étiez pas mort... N'est-ce pas, Bernadette ?

Mme Arnaud, une femme mince et pâle, avait vieilli. Ses cheveux étaient presque blancs, maintenant. On la sentait usée ; elle donnait l'impression de ces êtres qu'on ne maintient qu'à force de soins. Une de ces plantes délicates que le moindre oubli ou un rayon de soleil trop vif fait mourir...

— Martin La Pérelle avait sans doute mieux à faire que de nous donner de ses nouvelles, dit la voix de Bernadette.

Il ne l'avait pas encore regardée. Il se décida à le faire et, tout de suite, son cœur s'épanouit. Elle ressemblait, certes, à cette femme qu'il avait aperçue deux fois la veille. Mais ce n'était pas elle. L'autre était élégante, un peu maquillée. Bernadette, dans une très simple robe de serge bleue, était restée la jeune fille qu'il avait connue et aimée.

— Je sais, dit-il, tous les reproches que vous pourrez me faire. Il y a longtemps que je me les suis adressés à moi-même... Mais ma vie a été si compliquée depuis trois ans... si difficile aussi...

Il s'interrompit. Il se rendait compte que s'il entreprenait de raconter, en effet, tout ce qu'avait été cette vie, il en aurait pour des heures et des heures à tout dire... même s'il cachait les choses qu'il lui était impossible de révéler à ces deux femmes.

— Asseyez-vous, Martin, dit M^{me} Arnaud. Où êtes-vous, maintenant, éternel vagabond ?

— Au Congo, en pleine brousse, non loin du Cameroun... Je vous expliquerai.

— Que faites-vous, maintenant ?

— Bien des choses... J'exploite des kilomètres de terrains boisés que j'ai achetés... Une petite jungle, pour mieux dire... Je récolte l'huile de palme. J'ai une espèce de petite usine, une scierie...

— Vous êtes content ?

Il se mit à rire :

— Oui, très content... Mon sort ne satisferait peut-être pas tout le monde. Mais moi, j'aime cette vie.

— Votre père est mort, je crois ?

— Il y a deux ans. Il en avait soixante-quinze. Je suis venu en France alors pour régler les affaires de la succession...

De nouveau, il s'arrêta. Il venait d'avoir brusquement un peu de honte d'évoquer l'énorme héritage qui lui était échu, parce qu'il se rendait compte qu'il tombait ici dans une gêne voisine de la misère... Oh ! Une misère discrète, vaillamment supportée, mais que disaient éloquemment l'usure des tentures et du tapis qu'on ne remplaçait pas et la petite jaquette de laine soigneusement reprise de la mère... et aussi la simplicité de Bernadette.

— Vous m'en voulez ! demanda-t'il brusquement. Ma foi ! Je le mériterais...

— Un peu, répondit en souriant M^{me} Arnaud. Vous aviez été un si bon ami pour nous à la mort de mon pauvre mari, votre ami, La Pérelle... Alors, votre abandon nous a surprises... Et surtout votre silence...

Elle ignorait ce qui l'avait éloigné. S'était-elle doutée qu'il aimait sa fille ? Peut-être, mais jamais, sans doute, Bernadette n'avait dû avouer à sa mère la déclaration de Martin, sa demande en mariage. Cela s'était passé entre eux, un dimanche où ils étaient sortis ensemble :

— Je n'ai pas d'excuse, dit-il d'un air sombre. Non, pas d'autre excuse que l'existence elle-même...

— Enfin, vous nous revenez ! reprit gaiement la mère. On pardonne à l'enfant prodigue... N'est-ce pas, Bernadette ?

— Je n'en ai jamais voulu à Martin La Pérelle, dit simplement la jeune fille.

Sa voix était calme, sans émotion. Comme elle l'avait oublié ! Elle n'avait donc jamais senti que là-bas, au delà des mers, il n'avait jamais cessé de songer à elle ?

— Je ne vous invite pas à déjeuner aujourd'hui, déclara M^{me} Arnaud, Bernadette va sortir et cela ne serait pas gai pour vous de rester en tête à tête avec une vieille femme qui ne saurait que vous ennuyer avec ses souvenirs. Mais demain, si vous voulez... Pour aujourd'hui, nous allons prendre le porto... Non, laissez, ajouta-t-elle comme Bernadette faisait un mouvement vers la porte. Je vais m'en occuper... Refaites connaissance, pendant ce temps-là... C'est si drôle de se revoir après un temps si long !

La jeune fille attendit que le pas léger, un peu traînant, de sa mère se fût affaibli derrière la porte fermée. Elle dit lentement :

— Je sais pourquoi vous n'êtes jamais revenu, Martin, mais je suis seule à le savoir. C'est ma faute. Pardonnez-moi...

— Ne me demandez pas pardon... Vous étiez libre de ne pas vouloir de moi. Seulement, l'amour m'avait rendu l'amitié impossible. Voilà pourquoi j'ai disparu.

— Vous avez souffert ? dit-elle vivement.

— Ne parlons pas de cela...

— Au moins, vous êtes guéri aujourd'hui ?

Il aurait voulu répondre oui, affecter le détachement, l'indifférence qu'elle témoignait elle-même ; mais trop de choses bouillonnaient en lui depuis qu'il était là et qu'il la revoyait telle qu'il l'avait aimée et désirée, plus belle encore qu'autrefois... Il murmura :

— Vous savez... c'est un peu comme les fièvres... On se croit guéri et il arrive qu'on ait encore des accès...

— Martin :

Elle lui tendait les deux mains :

— J'ai souvent pensé à vous... Vous étiez pour moi un excellent ami...

Il avait pris les mains tendues, mais il résista à l'envie de les baiser. Une seconde, il posa sur elles son front lourd, se redressa :

— Qu'êtes-vous devenue ? Que faites-vous dans la vie ?

— Toujours la même chose... Je donne des leçons... Tout ce qu'il y a de changé, c'est qu'au lieu de courir le cachet à droite et à gauche comme il y a trois ans, je consacre tout mon temps à une seule élève...

M^{me} Arnaud rentrait avec un plateau sur lequel étaient placés un service à porto et une jatte de gâteaux :

— Bernadette vous parle de sa situation ? dit-elle. C'est bien heureux pour nous qu'elle ait trouvé cela. Oui, on lui a confié une éducation complète. Elle fait travailler la fille du banquier Duroy, une fillette de quatorze ans. Oh ! ce sont des gens charmants et qui l'aiment beaucoup. Ils sont pleins d'attentions pour elle. Ils la sortent, ils la distraient. Ainsi, hier soir, elle a été à l'Opéra avec eux. Ensuite, ils ont été souper dans un grand restaurant... Elle est rentrée à je ne sais quelle heure, je ne l'ai même pas entendue, je dormais... Elle a ainsi une vie plus amusante que si elle était toujours avec moi. J'en suis bien contente...

— Si nous parlions d'autre chose ? dit vivement la jeune fille. J'ai des distractions, c'est entendu, mais c'est la vie de Paris, la plus banale qui soit, celle de Martin doit être autrement intéressante... Parlez-nous de tout ce que vous avez fait depuis trois ans... Vous vivez au milieu des nègres, je parie ?

Avait-elle vu le visage de La Pérelle s'altérer subitement ? Avait-elle soudain pressenti un danger inconnu ou, simplement, ne se souciait-elle pas que sa mère donnât des détails sur ce qu'elle faisait ? La vérité est que Martin venait de recevoir un coup en pleine poitrine. Elle était sortie cette nuit, elle était rentrée tard... Mais alors... alors, cela pouvait être elle qu'il avait vue d'abord rue de la Pépinière, puis à Montmartre ? Bernadette avait-elle une vie double, un secret que sa mère ignorait ? Il sentit la nécessité de dissimuler et en même temps de s'étourdir, de ne pas songer *tout de suite* à ce qu'il entrevoyait brusquement. D'ailleurs, qu'importait ? Quoi qu'elle fit, n'était-elle pas perdue pour lui ? Il se mit à parler, disant tout ce qui lui passait par la tête, dévidant au hasard l'écheveau de ses souvenirs, de ses aventures. M^{me} Arnaud l'écoutait avec l'intérêt passionné d'une personne qui ne vit plus que de l'existence des autres. Mais, sans cesse, le regard de La Pérelle allait vers Bernadette qui s'était assise un peu à l'écart et se détachait, dans toute sa flamboyante blondeur, sur le fond du papier fané, la tête un peu renversée en arrière sur le velours du haut canapé Louis-Philippe...

Tout en elle était lumière, ses cheveux d'un blond ardent qui, sans atteindre au roux, se piquaient pourtant çà et là de nuances cuivrées ; son teint éclatant de blancheur, où les pommettes roses mettaient comme une note de vie joyeuse ; sa bouche fraîche, un peu entr'ouverte sur les dents dans un demi-sourire voluptueux ; ses larges yeux noirs, étincelants. La robe simple révélait les lignes d'un corps ferme. Et c'était ce corps qui surprenait Martin La Pérelle et l'éblouissait plus que tout le reste. Quand il l'avait quittée, elle avait cette grâce un peu gauche des filles qui ont beaucoup grandi et qui ne savent pas encore user de leur beauté. Il la retrouvait femme, la gorge haute, le buste souple, avec une merveilleuse ligne de ventre et de hanches. Ses yeux s'attachèrent une minute sur les jambes qu'elle croisait d'un geste audacieux et nonchalant et dont les bas soulignaient la forme attirante. La voix de Martin s'étrangla une seconde. Certes, l'amour ancien était toujours en lui ; mais ce n'était plus tout à fait le même, cet amour un peu naïf qu'il avait voué jadis à la grande fille de son ami mort. Maintenant, ce qui s'éveillait en lui, c'était un désir violent, brutal... ce désir qui le bouleversait lorsque, après des mois de solitude en pleine Erousse, il rencontrait à Brazzaville ou à Stanley-Pool quelque belle fille d'Europe amenée là par le hasard d'une vie aventureuse. Oui, aujourd'hui, il désirait Bernadette comme on désire une... Il eut un sursaut de révolte. Quel homme était-il donc devenu ? Une brute ? Un sauvage ? Car, au même moment, il rencontrait ses yeux à elle et leur lumineuse clarté le remplissait de honte. Ce n'était pas elle qui détruisait

l'ancien charme, c'était lui. Dans sa peau d'aventurier conquérant, il n'y avait plus de place pour un sentiment pur...

— J'ai voulu revenir, pensa-t-il. Mais c'est fini, je ne la reverrai plus. Cela vaut mieux. Il ne peut rien y avoir de commun entre elle et moi, même pas l'amitié...

Quand il se retrouva dans la rue, ayant promis de revenir le surlendemain et ayant laissé son adresse, il était résolu à changer d'hôtel, à disparaître. Le serrement de main qu'il avait échangé au dernier moment avec Bernadette Arnaud, il le considérait en lui-même comme un adieu éternel.

CHAPITRE III

LA VIE SECRÈTE DE BERNADETTE ARNAUD.

A cette époque de l'année — on était en septembre — la famille du banquier Duroy revenue des bains de mer achevait l'été dans sa propriété de la Celle-Saint Cloud, une sorte de petit château moderne situé en lisière de la route qui va de Versailles à Bougival. C'était là que, chaque jour, se rendait Bernadette Arnaud, chargée d'achever l'instruction de la jeune Éliane, cadette des enfants, l'aîné, Richard, atteignant ses vingt-cinq ans.

Bernadette avait vingt-trois ans. Il y avait huit ans que son père, petit fonctionnaire colonial, était mort. La mère, avec la pension qui lui revenait et l'aide de quelques amis, dont Martin La Pérelle, avait fait des miracles pour que sa fille continuât ses études. Elle rêvait que sa fille fût professeur de lycée. Mais, son baccalauréat passé, Bernadette avait, trois fois, échoué à l'examen d'admission à l'école de Sèvres, ce qui réduisait à néant ces beaux rêves d'avenir. Elle s'était alors rejetée vers l'enseignement libre, avait trouvé quelques leçons par d'anciennes relations. C'est ainsi que recommandée à M^{me} Duroy, elle avait commencé par servir de répétitrice à la petite fille, demi-pensionnaire dans un collège de Paris. Mais la santé assez délicate d'Éliane s'accommodait mal d'un travail assidu. On s'était décidé, deux ans auparavant, à la confier complètement à Bernadette, ce qui avait permis à celle-ci d'abandonner ses autres élèves. Elle passait à peu près toutes ses journées chez les Duroy, sortant avec la jeune fille, l'accompagnant au tennis, au théâtre, dans les musées et les expositions, et bien élevée, discrète, intelligente, elle avait si bien su plaire et se rendre indispensable qu'elle était traitée comme l'enfant de la maison, prenant la plupart des repas à la table familiale, assistant aux réceptions, à la fois

très prise et très libre, car les heures de travail et de présence étaient subordonnées aux caprices de la mère et de la fille.

On avait aménagé au second étage une grande salle d'études où l'institutrice et son élève pouvaient travailler tranquillement, même si la maison était pleine de monde, ce qui était assez fréquent, car les Duroy recevaient beaucoup aussi bien à la Celle que, l'hiver, dans leur hôtel du quartier de l'Étoile. Cette pièce, spacieuse, bien meublée, avec une grande baie s'ouvrant sur la perspective des coteaux, était un havre de paix où l'élève et le professeur, unies par une tendre amitié, se plaisaient à passer de longues heures.

Ce matin-là — le lendemain de la visite de Martin La Pérelle chez les dames Arnaud — Bernadette, assise à la grande table, commentait pour Éliane un texte de Montaigne quand on frappa et un domestique parut :

— Mme Duroy demande mademoiselle Arnaud, dit-il.

— Voulez-vous dire à Mme Duroy que j'en ai encore pour un quart d'heure et que je descendrai tout de suite après ?

— Madame a dit que mademoiselle Arnaud devait tout laisser et venir immédiatement.

— C'est bon. Je descends.

Le domestique sortit, elle se leva :

— Continuez à lire seule, Éliane. Quand je remonterai, je vous expliquerai ce que vous n'avez pas compris.

Était-ce une illusion ? Il semblait que son clair visage se fût un peu altéré et que ses mains tremblaient légèrement tandis qu'elle poussait le livre devant son élève. Mais elle rencontra le regard d'Éliane, un peu inquiet dans sa petite figure pâlotte et elle lui sourit :

— Qu'est-ce que maman peut vous vouloir ? murmura-t-elle.

— Curieuse ! dit Bernadette. Si ce n'est pas un secret, je vous le dirai tout à l'heure.

Dans l'escalier, elle revit le domestique :

— Madame vous attend dans son boudoir...

Arrivée au premier, Bernadette frappa à la porte, entra :

— Bonjour, madame. Vous m'avez dem...

Elle ne continua pas. Très droite, ses deux mains serrées l'une dans l'autre, essayant de lutter contre l'épouvante qui l'envahissait, elle gardait ses yeux fixés sur deux feuillets de papier mauve couverts d'une grande écriture un peu appuyée — la sienne — placés bien en évidence sur le bureau devant lequel Mme Duroy était assise.

Mme Duroy était une grande et forte femme, sans beauté, mais avec un visage singulièrement intelligent et expressif. A quarante-cinq ans, elle était entièrement blanche, ce qui la faisait paraître beaucoup plus âgée. Ses yeux bleus étaient clairs et durs ; et, cependant, on devinait qu'elle devait être bonne ; mais c'était évidemment une maîtresse femme, habituée à mener son monde tambour battant ; on disait qu'elle était la plus sûre conseillère de son mari, que bien des affaires de Duroy avaient réussi grâce à son intelligente ingénierie.

Elle avait suivi la direction du regard de Bernadette. Sa main un peu lourde, couverte de

bagues, se posa sur les deux feuillets mauves :

— Je crois, mademoiselle Bernadette, dit-elle, que je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi il est nécessaire que j'aie un entretien avec vous. Vous avez reconnu ces lettres, n'est-ce pas ?

Comme la jeune fille faisait un pas en avant, elle l'arrêta d'un geste et dit, avec un petit rire sec où passait une résonance douloureuse :

— Ne croyez pas que j'aie forcé le secrétaire de mon fils ! J'ignore s'il existe d'autres lettres que celles-ci. Je les ai trouvées dans le buvard de son bureau où lui-même m'avait priée de chercher un papier... J'avoue que je les ai lues. Elles sont signées, en toutes lettres... Bernadette...

— Madame...

— Chut ! Laissez-moi finir. Vous parlerez ensuite. Ces lettres, déjà anciennes, évidemment oubliées, n'indiquent entre Richard et vous qu'un flirt... un peu poussé... Mais je voudrais être certaine que les choses n'ont pas été plus loin... Voulez-vous me répondre en toute franchise ?

La jeune fille resta muette, la tête basse, fixant obstinément le tapis. On l'eût crue insensible si un bizarre petit frémissement n'eût agité le coin de ses lèvres :

— Voyons, mon enfant, reprit Mme Duroy. Tous voyez que je vous parle sans colère. Mais il faut que je sache... J'ai le droit de savoir...

Elle cherchait à saisir le regard de Bernadette qui fuyait devant le sien, se détournait. Brusquement, elle se leva, vint à elle :

— Comprenez-moi... J'ai, dans tout ceci, une grave responsabilité... plus grave que vous ne le pensez... Vous êtes ici traitée comme ma propre enfant, je vous ai fait confiance, je ne vous ai jamais surveillée... Bernadette, vous n'êtes pas la maîtresse de mon fils ?

Cette fois, — enfin ! — la jeune fille eut un sursaut, une sorte de réveil violent :

— Non ! Non !

— Vous me le jurez ?

— Je vous le jure.

— Quel soulagement pour moi ! murmura Mme Duroy. Je connais mon fils... Son charme agit sur toutes les femmes... et même sur sa mère, car j'ai toujours été faible pour lui... Trop faible... Je craignais qu'il vous eût entraînée... C'eût été un si grand malheur pour vous... pour nous !

— Vraiment, madame ? fit froidement Bernadette. Vous me jugez indigne à ce point...

— Ma pauvre enfant, il ne s'agit pas de cela... Dites-moi la vérité : vous l'aimez ?

De nouveau, le beau visage se ferma, devint glacial. Mais Mme Duroy ne le regardait plus. Appuyée sur la table, elle avait mis sa tête dans ses mains. Elle attendait. Le silence de Bernadette se prolongeant, elle répéta :

— Vous l'aimez ? il vous a dit qu'il vous aimait ? Vous ne voulez pas me répondre ? Ma pauvre petite, j'aurais voulu que vous ayez toute confiance en moi... je sais, j'ai la réputation d'être dure... Quand il s'agit de mes enfants, je ne le suis plus... Et je pense à votre mère, Bernadette, à votre mère qui souffrirait tant si elle savait...

Elle avait levé la tête, elle examinait la jeune fille d'un regard qui, peu à peu, se nuancait de sévérité :

— C'est bien, dit-elle. Je ne vous questionnerai pas davantage. J'ai en ma possession ces deux lettres déjà beaucoup trop probantes... Écoutez-moi... Il ne faut, à aucun prix, que mon mari soupçonne qu'il y a pu avoir quelque chose entre Dick et vous. Dans les circonstances actuelles, ce serait terrible. Vous allez rentrer chez vous. Je ne vous laisserai pas dans l'embarras. Je subviendrai à votre vie jusqu'à ce que je vous aie trouvée une situation...

— Vous me chassez ?

— Non. N'employez pas ce mot. Je vous éloigne, dans votre intérêt... Et puis, il me serait désagréable que vous restiez auprès d'Éliane... Ce qui me reste à vous dire est très pénible...

Elle s'interrompit une seconde ; elle était devenue très rouge et elle parla péniblement :

— Richard n'est pas raisonnable... Il joue, vous le savez... Son père a, en vain, essayé de l'intéresser aux affaires... Il nous a déjà fait beaucoup de peine... Peut-être n'ignorez-vous pas que M. Duroy a déjà trois fois liquidé des situations dangereuses... Pertes au jeu, comptes chez des usuriers... pire encore... Enfin, ces jours-ci, il a joué de nouveau... Et, pour payer, il a émis un chèque sans provision ! La prison, le déshonneur... On a pu arranger la chose. Mais cette fois, mon mari ne pardonne pas. Il a donné le choix à Dick. Partir en Amérique, chez un de nos correspondants, se mettre à travailler sérieusement, racheter sa conduite... ou alors, il l'abandonne... Quand la chose est arrivée, mon mari a supposé qu'il y avait une femme dans la vie de Richard. Il l'a fait suivre. Deux fois, on l'a vu avec une blonde. Et on a su que cette blonde se rendait souvent dans sa garçonnière... Alors, quand j'ai trouvé ces lettres... Mais vous m'avez juré...

Bernadette ne répondit que par un signe de tête. Elle semblait incapable de prononcer un mot ; M^{me} Duroy continua :

— Que vous m'avez menti ou non, je ne veux pas, pour votre mère, pour vous, que mon mari puisse vous soupçonner. Pour lui, vous serez partie en vacances. Il faut disparaître de notre vie, Bernadette. Quand Richard sera parti, plus tard...

De ses yeux qui, peu à peu, se mouillaient de larmes, de tout son visage contracté, elle appelait un élan, un cri de celle qui restait en face d'elle, glacée. Ce fut elle qui, soudain, cria :

— Mais comprenez donc que je vous sauve ! Mon fils est un... Un...

Elle fondait en larmes. Bernadette ne semblait éprouver aucune émotion. Elle était butée et on l'eût dite pleine d'une sourde rancune :

— C'est bien, madame, dit-elle enfin. Je partirai quand vous voudrez.

M^{me} Duroy atteignit dans un tiroir un portefeuille, y prit des billets :

— Voici votre mois, j'y joins une petite somme qui vous permettra d'attendre... Je vous écrirai, je vous donnerai rendez-vous. J'ai pensé à une place en Angleterre où j'ai énormément de relations. Vous pourriez emmener votre mère. Tenez...

Elle posait les billets sur le bureau. Bernadette s'approcha lentement de la table. Elle prit deux billets de mille francs, repoussa le reste de la liasse :

— Je prends mon mois, dit-elle. Je n'ai besoin de rien d'autre. Adieu, madame.

Elle marchait vers la porte. M^{me} Duroy la rappela d'un cri :

— Bernadette ! Voyons...

La porte se referma d'un coup sec. M^{me} Duroy fit un mouvement comme pour la franchir à son tour. Mais elle retomba sur sa chaise. Elle connaissait trop son fils pour ne pas se douter que la jeune fille avait menti. D'autre part, elle redoutait que son mari fût sur la piste, qu'il découvrit cette liaison qu'elle soupçonnait. Elle le savait capable d'un esclandre ; il irait trouver M^{me} Arnaud. M^{me} Duroy avait pitié de cette autre mère qui, sans doute, aimait son enfant comme elle aimait le sien...

Bernadette, ayant repris sa jaquette et son chapeau dans l'antichambre, était déjà dans la rue. D'un pas tranquille, elle s'en allait vers le tramway qui la ramènerait à Paris. Mais maintenant qu'elle ne se contraignait plus, son secret, ce secret que rien n'avait pu lui arracher se lisait sur son visage, dans ses yeux pleins d'horreur et de désespoir.

Pendant cette même journée où Bernadette Arnaud vivait une page douloureuse de sa vie secrète, Martin La Pérelle vaquait à ses affaires dans ce vaste Paris qui charrie tant de souffrances et de joie. Il alla chez plusieurs de ses correspondants commerciaux, ébaucha des transactions nouvelles, reçut des offres, en fit lui-même, se défendit âprement ; puis il se rendit au ministère de la Guerre où il eut une longue conversation avec un haut fonctionnaire. Tout cela demandait beaucoup de lucidité et il n'en manquait certes pas ; mais de temps en temps, entre deux préoccupations sérieuses, se glissait une pensée, toujours la même :

— Je n'irai pas demain chez les dames Arnaud. C'est fini. Je n'irai plus.

Et, chaque fois, il éprouvait une souffrance aiguë, analogue à celle qu'on ressent quand on appuie sur une blessure toute fraîche.

Martin La Pérelle aimait les femmes ; il les aimait un peu brutalement, pour le plaisir qu'elles donnent. Il n'avait guère eu dans sa vie que des liaisons rapides, violentes, souvent plus près du drame que de l'idylle. A Cadix, en Espagne, il s'était battu pour une danseuse dont il aurait été bien embarrassé aujourd'hui de retrouver le visage. A Djibouti, pour une fille du port, il avait descendu un homme d'un coup de couteau et si l'autre en était revenu, c'est évidemment qu'il avait une bonne constitution. Mais il n'avait jamais eu l'idée d'en associer une à son existence de hasard et de risques. D'ailleurs, il se détachait aussi vite qu'il se prenait, ses passades étant uniquement sensuelles. Tout ce passé ne l'avait guère prédisposé à l'étude des subtilités psychologiques. Il connaissait le corps féminin, savait en jouer comme d'un bel instrument pour en tirer le maximum de résonances. Mais il en ignorait l'âme et, pour tout dire, s'était fort peu soucié de la chercher sous l'enveloppe de chair.

Dans ce fatras de souvenirs voluptueux et bru-

taux, une seule créature avait sa place à part, la seule qu'il eût eu envie d'épouser, d'emmener avec lui : Bernadette Arnaud. Et aujourd'hui qu'il l'avait revue, pour la première fois, il s'avisait que l'amour n'était pas aussi simple qu'il l'avait toujours pensé.

On dit que les contrastes s'attirent. Bernadette qu'il avait vue grandir, devenir jeune fille, l'avait attiré, lui, le pirate moderne, par sa douceur, sa pureté, cette sérieuse chasteté si différente de ce qu'il avait rencontré en dehors d'elle. Maintenant, il ne comprenait plus. Devant elle, hier, il s'était rendu compte qu'il l'aimait toujours ; mais il ne pouvait plus la considérer de la même façon. Certes, elle restait très dissemblable de celles qu'il avait possédées. Mais jusque là, elle lui avait semblé préservée par un mur contre lequel se brisaient ses mauvaises pensées, ses désirs, à la façon de ces beaux jardins peuplés de fleurs rares et qu'on ne voit que de loin. La veille, il avait eu l'impression que ce mur n'existait plus, que Bernadette était une femme comme les autres, une femme qu'on prend... et peut-être qu'un autre l'avait prise. Cette pensée lui était insupportable. Il était partagé entre deux sentiments : la tentation de revoir Bernadette afin de savoir si son impression serait confirmée et une jalousierageuse à la pensée qu'elle était perdue pour lui.

Ces pensées le poursuivirent durant la soirée. Il dina seul dans un grand restaurant, alla au music-hall, erra aux entr'actes parmi les belles du promenoir, son regard s'attachant sur les blondes comme un homme à la recherche de l'illusion et finit par rentrer chez lui, de fort mauvaise humeur, mais bien décidé à ne pas aller rue de Lille le lendemain.

Mais ce lendemain, quand il se réveilla vers huit heures, il se souvint brusquement que M^{me} Arnaud l'avait invité à déjeuner. Il ne pouvait, sans grossièreté, manquer à sa promesse. Excellente raison qui devait le conduire à sonner vers midi moins le quart à la porte de l'appartement.

Ce fut Bernadette qui lui ouvrit. Tout de suite, elle mit son doigt sur ses lèvres :

— Ne faites pas de bruit... Maman est couchée... Elle est souffrante depuis hier...

— C'est grave ? Vous avez vu un médecin ? demanda La Pérelle en entrant dans le petit salon.

— Oh ! Je sais comment il faut la soigner. Elle souffre d'une insuffisance cardiaque. Elle a de temps en temps une crise. Il lui faut du repos, du silence...

— Si j'avais su... Voulez-vous que je m'en aille ? On ne se gêne pas avec un vieil ami comme moi.

— Mais pas du tout ! Nous déjeunerons en tête à tête, voilà tout ! Cela ne vous ennue pas ? Vous goûterez de ma cuisine.

Elle paraissait d'une gaité un peu nerveuse, un peu fébrile et son visage semblait légèrement altéré. Mais, déjà, elle le précédait dans la petite salle à manger toute baignée de soleil. La table était coquettement dressée, avec une nappe basque qui fit sourire La Pérelle. Cela lui rappelait Bayonne. Au centre du couvert fleurissait, dans une poterie vernissée, un gros bouquet de soucis. Ce tableau d'intimité le frappa ; il songea, une

seconde, à ce que pourrait être une vie normale, tranquille, loin des aventures... une vie impossible pour lui à moins que ce ne fût avec Bernadette !

Les premiers moments du déjeuner furent empreints de quelque gêne. Comme l'avant-veille, ils avaient l'un et l'autre de la peine à reprendre le ton de l'amitié d'autrefois. Martin interrogea la jeune fille sur sa mère. Elle s'affaiblissait beaucoup, disait-elle. En réalité, elle ne s'était jamais consolée de la mort d'un mari bien aimé. Et puis, la vie était dure...

— Bernadette, dit Martin, je ne voudrais ni vous froisser ni être indiscret... Mais vous savez que vous pouvez disposer de moi...

Elle cessa de manger brusquement, resta les yeux baissés. Il ajouta :

— J'ai cru comprendre, avant-hier, aux paroles de votre mère, que vous étiez relativement tranquille, au point de vue matériel...

— Nous l'étions, oui. Mais... je préfère vous le dire... C'est fini...

— Comment, fini ? Vous avez quitté les Duroy ?

Elle jeta un regard inquiet vers la chambre à coucher, lui fit signe de baisser la voix et continua, sur un ton assourdi :

— Oui... Depuis hier.

— Depuis hier... Vous ne prévoyiez pas cette rupture ? Que s'est-il passé ?

Elle haussa les épaules :

— Ce serait trop long à vous expliquer. Les gens riches ont des caprices. Maman ne sait rien, bien entendu. Je lui ai dit que M^{me} Duroy et sa fille s'absentaient quelques jours...

— Mais vous avez autre chose en vue ?

Elle fit « non » de la tête. Il insista :

— Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas... Oh ! On ne me laissera pas... J'ai des amis, des relations... Je trouverai...

Elle avait repoussé son assiette et son visage contracté disait que son tourment était plus grand qu'elle l'avouait. Mais Martin, à ce moment-là, ne songeait pas à la question matérielle qui lui apparaissait facile à résoudre si Bernadette acceptait son aide. Il sentait qu'elle ne disait pas la vérité. Ce brusque départ devait cacher quelque chose... et ce « quelque chose » là était peut-être le secret qu'il cherchait à percer depuis deux jours :

— C'est bizarre, observa-t-il. Votre mère m'avait laissé entendre que ces gens avaient toute confiance en vous, qu'ils vous traitaient comme leur fille.

— Oui, c'est entendu. Ils m'ont traitée comme leur fille tant que cela leur a plu. Du jour où j'ai cessé de plaire... Mais vous ne pouvez pas comprendre. Vous n'êtes pas un civilisé, vous !

— C'est vrai, concéda-t-il en riant. Si vous saviez comme je me sens gêné dans les vêtements européens et aussi dans la vie d'ici ! J'ai conscience d'être gauche, ... et j'ai peur d'être maladroit...

— Maladroit ? Comment ?

— Avec vous, Bernadette.

Elle ne répondit pas. Ils en étaient au dessert qu'ils grignotèrent aussi distraitement l'un que l'autre. Elle se leva :

— Venez dans le salon prendre le café... Nous

serons mieux. Ici, j'ai toujours peur qu'elle entende...

Tandis qu'elle préparait les tasses, apportait la cafetière fumante, il s'était assis sur le canapé; il suivait ses mouvements souples. C'était vrai qu'il se sentait embarrassé de lui-même. Son grand corps le gênait dans cet appartement étroit. Il lui manquait l'espace, l'air, le grand soleil, son cadre, enfin, où il était un tout autre homme. Quand elle revint s'asseoir en face de lui, de l'autre côté du guéridon, il prit la résolution d'être lui-même et comme elle le regardait sans parler, il attaqua presque brutalement :

— Pourquoi cette contrainte entre nous, Bernadette ?

— De la contrainte ? Pourquoi cette pensée ?

— Si, je le sens. Oui, je sais bien, il y a le temps, la distance... Mais nous nous connaissons depuis si longtemps... Alors, c'est parce qu'il y a trois ans, j'ai eu la folie de vous dire que je vous aimais et de vous offrir... ce que je pouvais offrir à une femme à ce moment-là, que vous me refusez votre confiance ? Que vous me traitez en indifférent ?

— Je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas que je voudrais savoir ce que je puis faire pour vous être utile... pour vous sauver ? Ne protestez pas ! Oui, pour vous sauver. Je connais la vie, mon expérience a été acquise durement. Vous êtes sans argent ? Allons ! Répondez...

— J'ai à peu près trois mille francs devant moi, dit-elle faiblement.

— Trois mille francs, c'est vite mangé, surtout avec une malade. Que deviendrez-vous si vous ne retrouvez pas une place ?

— J'en trouverai une.

— Ce n'est pas certain. Les temps sont difficiles. Vous vous remettrez à courir le cachet. Je me souviens. Et votre mère...

— Ma mère, oui... C'est là mon gros souci. Moi, je me tirerai toujours d'affaires. Mais elle a besoin de soins, d'une nourriture un peu recherchée...

— Vous voyez bien, Bernadette, laissez-moi vous aider.

— Non.

— Pourquoi, encore une fois ?

— J'aurais peut-être pu accepter... un prêt, par exemple, si...

— Si quoi ?

— Si vous ne m'aviez pas dit ce que vous m'avez dit, il y a trois ans...

— Que je vous aimais ? C'est cela ? Eh bien ? Mettons que je ne vous aime plus, mettons même, si vous voulez, que je me suis trompé à ce moment-là...

Elle restait silencieuse, Martin La Pérelle perdit tout à coup le souvenir de ses bonnes résolutions :

— Allons ! dit-il, il vaut mieux que je parle franchement. Eh bien ! Oui, Bernadette, je vous aime toujours. Je crois même que je vous aime plus qu'autrefois... Non, ne dites rien. Vous n'avez rien à craindre de moi. Vous ne me détestez pas ?

— Non.

— Bon. Eh bien ! J'aurai toute la patience qu'il faudra. Je ne vous ennuierais pas de ma passion. Réfléchissez, Bernadette, prenez tout le temps que vous voudrez. Et si, vraiment, un jour, vous voulez de moi dans votre vie, je serai ce que vous voudrez. Là, je ne peux pas mieux dire. Seulement, à partir d'aujourd'hui, de loin ou de près, je prends la responsabilité de votre existence. Il m'est atrocement pénible de vous savoir livrée à tous les hasards. Je ne pourrai pas repartir — car je repartirai et vous serez débarassée de moi pour un temps sans doute assez long — sachant que votre existence est difficile, que vous pouvez manquer du nécessaire... J'attendrai des années. Là, cela vous va-t-il ?

Elle s'était levée, toute droite, très pâle :

— Non.

— Alors, quoi ? cria-t-il. Vous aimez quelqu'un ? Vous avez un amour ?

— C'est cela ! Insultez-moi ! dit-elle avec un rire qui sonnait faux.

Il se contenta d'un effort qui gonfla les veines de son cou vigoureux, le lit rougir jusqu'aux yeux :

— Il n'entre pas dans ma pensée de vous froisser, reprit-il plus doucement. Ce que je vous demande... ce que je vous supplie de m'accorder, c'est de la confiance, de la franchise... Répondez-moi sans colère, comme à un ami, comme à... un frère, tenez !

— Je n'ai pas de confiance à vous faire. D'ailleurs, vous aviez raison de dire que vous êtes maladroit... Vous vous y prenez mal avec moi...

Elle avait dit ces mots d'un ton méprisant qui réveilla chez Martin la violence qu'il s'efforçait de contenir. Il la saisit au poignet d'une étreinte si rude qu'elle poussa un cri :

— Je veux... commença-t-il.

Elle se dégageait :

— Brute ! dit-elle entre ses dents.

Il recula, confus, confondu :

— Pardon ! Je vous ai fait mal ? Oui, je suis une brute, vous avez raison... Pardonnez-moi...

Elle sourit malgré elle de cette humilité désolée succédant à son emportement. Il vit ce sourire et pensa que, lui, Martin La Pérelle, il était un jouet entre ses mains, qu'elle le savait et cela l'exaspéra, mais cette fois contre lui-même :

— Je vous pardonne, dit-elle. Mais regardez... Mon poignet est rouge...

Ses doigts durs avaient laissé leur empreinte sur la peau délicate. Il fit un mouvement pour saisir cette main avec le désir de poser sa bouche sur la meurtrissure :

— Non... Allez-vous-en, Martin... Je ne vous en veux pas, mais allez-vous-en. Nous ne nous entendrons jamais...

Il se demanda ce qu'il faisait là, dans ce salon. Allons ! Il était bon, tout au plus, à vivre avec ses nègres, là-bas, dans son bled. Cette fois, il était fixé. Jamais elle ne serait à lui. Il ne la posséderait jamais que dans ses nuits de fièvre solitaire où il serait hanté par sa blondeur, par sa chair blanche...

— Adieu, dit-il, sourdement.

— Adieu, Martin...

Il descendit l'escalier, la tête en avant. Une fois dans la rue, il respira puissamment, jusqu'au fond de ses poumons. C'était fini, il ne la reverrait plus. En somme, elle venait de le chasser...

La Bible raconte que lorsque la femme de Loth, fuyant Sodome avec son mari, se retourna pour regarder en arrière malgré la défense des anges, elle fut changée en statue de sel. Pour tous les hommes, il suffit parfois de faire un geste qu'on s'est interdit de faire pour changer le destin. La minute qui suivit celle-ci allait décider de toute la vie de Bernadette Arnaud et de Martin La Pérelle.

Il avait gagné le trottoir en face de celui où se trouvait la maison. Pourquoi leva-t-il les yeux pour revoir une dernière fois cette fenêtre derrière laquelle était le petit salon, avec ses vieux meubles, qui lui apparaissait comme un paradis perdu ?

Espérait-il que, prise de regret, elle le rappellerait ?

Il se rejeta en arrière, se dissimula dans le retrait d'une porte cochère. La fenêtre s'ouvrait, en effet. Bernadette parcourait des yeux la rue. La main qui s'appuyait sur la balustrade tenait un chapeau. Elle allait sortir. Sans doute était-ce pour cela qu'elle s'était débarrassée de lui.

Elle ne le vit pas et rentra à l'intérieur. Pour rien au monde, maintenant, il n'eût quitté son poste d'observation. Une minute... Deux... Trois... Elle reparut. Cette fois, le chapeau était sur sa tête ; elle boutonnait ses gants. Une dernière fois, elle se pencha pour observer la rue. Puis la fenêtre se referma.

Il recula davantage, se cacha derrière le bâtiment. Elle sortait. Elle suivit le trottoir en face. Il sortit de sa cachette, avisa un taxi dans lequel il se jeta :

— Suivez cette personne, là, vous voyez ? Attention ! Qu'elle ne me voie pas !

Le chauffeur cligna de l'œil, l'air entendu. Deux secondes après, il se retournait :

— La voilà qui prend un taxi aussi.

— Bon, suivez... Ne perdez pas la voiture, surtout !

Le premier taxi s'arrêta place de l'Opéra. Bernadette paya, traversa la place et s'arrêta sur le terre-plein de la station du métro.

Martin n'avait pas quitté la voiture. Il fit signe au chauffeur de venir se placer le long du trottoir du boulevard. Cela dura... quoi ? Une seconde. Il revit Bernadette marchant côte à côte avec un garçon mince, d'aspect extrêmement jeune et élégant. Ils n'avaient pas l'air de se connaître. Martin jeta vingt francs, descendit. Il suivit le couple de loin tandis qu'il prenait le boulevard Haussmann, s'en allant vers la gare Saint Lazare. N'y tenant plus, il pressa le pas et dissimulé dans la foule, le long du magasin du Printemps, il put apercevoir une jolie figure pâle et fine :

« C'est l'homme de Montmartre, pensa-t-il. C'était donc bien elle... »

Ce visage de l'homme qui possédait la femme tant désirée, il ne l'oublierait plus. Mais il s'interdit d'aller plus loin. Il revint vers la Chaussée d'Antin, raidi dans sa résolution d'oublier et de chasser Bernadette de sa pensée et de son cœur... puisqu'elle avait choisi !

*
*
*

— Alors, tu t'es fait vider par la famille ?

— Tais-toi, Dick, tais-toi, mon amour... Laisse-moi contre toi... mets ton bras autour de mes épaules... Là, restons là... Nous parlerons tout à l'heure...

Dick Duroy sourit. D'une main, il serrait Bernadette contre lui, tandis que son autre main caressait le beau corps blanc abandonné dans une pose voluptueuse, après l'étreinte.

— Tu m'aimes, Dick ? Dis-moi que tu m'aimes...

— Oui, je t'aime... Non, je ne t'aime pas, je suis fou de toi... Tu es belle... Tu as des seins admirables...

— Ce n'est pas comme cela que je veux que tu m'aimes, Dick... Il y a autre chose dans l'amour que les caresses...

— Tu ne les méprisais pas, tout à l'heure, il me semble...

— Moi aussi je suis folle de toi, de ta chair... Tu le sais bien... Tu sais comme tu me tiens par tes baisers, par la joie toujours nouvelle que j'ai dans tes bras... Il me semble toujours que tu me prends pour la première fois... J'ai toujours une nouvelle surprise, une nouvelle angoisse... Dans ces moments-là, Dick, nous ne faisons plus qu'un... Je suis toi et tu es vraiment moi...

Il se pencha sur elle. Elle lutta une seconde avec un petit rire, puis céda.

C'était dans une chambre d'une élégante maison meublée de la rue Pasquier, près de la Chapelle expiatoire et dont une seconde entrée donnait rue de l'Arcade, lieu aménagé pour les rendez-vous secrets, les adultères bourgeois et mondains. Les deux amants avaient jugé prudent de désertier la garçonnière de Richard Duroy, rue de Villejust, où ses parents le faisaient surveiller. C'était la première fois qu'ils se rencontraient là et après six mois de liaison passionnée, il semblait que ce décor nouveau décuplât leur désir et leur amour.

Richard Duroy se leva. Bernadette avait brusquement cédé à la fatigue. Elle dormait, jetée en travers du lit, impudique, splendide. Il la regarda un instant, soupira, haussa les épaules, puis passa dans la salle de bains d'où il revint, un instant après, habillé, suprêmement élégant dans son costume marron ouvert sur une chemise de soie.

Il était difficile d'imaginer plus joli garçon. Le visage régulier avait des traits d'une finesse presque féminine. La bouche, merveilleusement dessinée, avait une expression gourmande, un peu moqueuse. Les yeux noirs avaient de très longs cils recourbés et les cheveux châtain s'ornaient de longues vagues naturelles et souples. En dépit de la gomina et du peigne, Dick avait toujours une mèche rebelle qui, pour un souffle, retombait sur le front, barrait le nez. Cela lui donnait quelque chose d'enfantin et d'irrésistible. Dick, avec ses vingt-cinq ans, c'était Chérubin... Un Chérubin moderne, ayant déjà beaucoup roulé, ayant inspiré des passions folles aux plus belles filles de Paris. Il était joueur, noceur ; mais une grâce d'état lui conservait une fraîcheur d'adolescence. Comment ce garçon courtisé, amant d'actrices ou de courtisanes, s'était-il

laissé prendre au charme de Bernadette Arnaud, belle mais pauvre, privée de tous les raffinements qui lui étaient familiers ? C'est le secret des mystérieuses attractions de la chair. Institutrice de sa sœur Eliane, il l'avait à peine remarquée d'abord. Puis avait commencé une poursuite amusée, pour le plaisir de se prouver à lui-même qu'on ne lui résistait pas. Mais la jeune fille, justement, avait opposé une résistance inattendue pendant presque un an. Alors, il était devenu réellement amoureux. Et le jour où, vaincue, elle était venue enfin le retrouver dans sa garçonnière, si elle était sortie de ses bras enivrée, lui était pris autant qu'il lui était possible de l'être. Dick était un amant né, enrichi encore par l'expérience. Il savait se montrer, en amour, doux délicat, et parfois brutal jusqu'au délire. Elle était de ces blondes ardentes dont le corps de neige se révèle de lave brûlante. Ils étaient merveilleusement appareillés. Certes, depuis six mois, Dick l'avait trompée souvent. Mais il revenait toujours à elle sans qu'elle soupçonnât rien, convaincue naïvement qu'il n'aimait qu'elle.

Elle s'éveilla brusquement, cria en ne le voyant pas à son côté. Puis comme il s'approchait, elle rejeta sur elle les couvertures, s'y enveloppa :

— Dick, dit-elle, il faut que nous parlions maintenant...

— Tu es certaine que cela ne peut pas s'arranger avec des gestes ?

— Sois sérieux. Il de s'agit plus de plaisanter... Tu m'as interrogée, tout à l'heure. Je vais te répondre.

— Oui. Je t'ai demandé si ma chère famille t'avait...

— Chut ! Ne dis pas de vilains mots. Cela ne va pas à ta bouche que j'aime. Ta mère a découvert notre liaison. Imprudent. Tu avais laissé trainer des lettres...

— Tu crois ? C'est possible... Alors ?

— Alors, elle m'a demandé si j'étais ta maîtresse. J'ai nié...

— Tu as d'autant mieux fait qu'elle m'a posé la même question et que j'ai juré que j'avais pour toi le plus grand respect qu'on puisse porter à une honnête jeune fille...

— Dick, ne te moque pas... C'est si grave, ce que j'ai fait... Si ma mère savait...

— Non, mon petit, non, ne me parle pas de ta mère ! Elle n'a rien à faire ici !

Bernadette s'assit brusquement sur le lit :

— Écoute, Dick... Quitte ce ton de persiflage qui n'est pas de saison. Tu es odieux... Donc ta mère s'est séparée de moi...

— Pourquoi, puisqu'elle est sûre que je ne suis pas ton amant ?

— Elle voulait me sauver de toi, comprends-tu ? Elle offrait de subvenir à ma vie, en attendant que je retrouve une situation... J'ai tout refusé. Je suis partie... Mais ce n'est pas là ce qui me préoccupe. C'est ta situation à toi... Qu'as-tu fait, vilain garçon ? Ce chèque sans provisions...

— Eh bien, papa a crié, mais il a payé...

— Oui, mais après ? il veut t'envoyer en Amérique. Nous serons séparés...

Dick Duroy sifflota :

— Oui, je sais... Ce n'est pas encore fait, cette histoire-là...

— Si tu ne pars pas, m'a dit ta mère, il te coupera les vivres, il t'abandonnera !

— Et après ? jeta Dick d'un petit air fendant. Je suis assez grand pour me débrouiller tout seul.

— Dick, tu me fais peur ! Où en es-tu ? Tu n'as plus d'argent ?

— Peuh... Peuh... Je fais à peu près la matérielle, quoi !

— Oui, tu joues... Un de ces jours, il t'arrivera quelque chose de terrible... Tu ne peux donc pas travailler ?

— Cela m'ennuie terriblement, déclara le jeune homme d'un air languissant. Note bien que je suis aussi intelligent qu'un autre et peut-être tout aussi capable de réussir dans les affaires, mais...

— Enfin, tu as bien un projet, une idée...

— Oui... Je crois que j'ai trouvé une combine intéressante...

— En dehors de l'Amérique ?

— L'Amérique, ce n'est pas une combine, c'est une idée du paternel. Mais c'est curieux, j'aime mieux le franc — à la condition qu'il soit multiplié par pas mal de mille, naturellement — que le dollar ?

— Cette « combine », comme tu dis, qu'est-ce que c'est ?

— Oh ! C'est encore assez vague...

— Naturellement...

— Voilà... Je vais être obligé de m'absenter pour aller à Dinard... Tu connais Dinard ?

— Je n'y suis jamais allée, mais...

— Bon. Enfin il y a un casino là-bas, on y joue gros jeu. Beaucoup d'Américains... J'ai un ami qui a une situation intéressante. L'hiver, il est à Nice, dans les jeux également. Il y aurait peut-être quelque chose à faire pour moi...

— Le jeu ! Encore le jeu ! Cela m'épouvante pour toi, Dick.

— N'aie donc pas peur... Je tiens à ma liberté... et à ma peau. Je ne ferai pas de blagues.

— Tu me le jures ?

— Je te le jure... Tiens ! sur notre amour ! Là, tu es contente ?

Elle secouait la tête :

— Contente... Hum ! Quand pars-tu ?

— Dans quelques jours...

— Mais nous nous reverrons, d'ici là ?

— Bien sûr... Demain si tu veux, ici... Je t'attendrai en face, au square.

Elle sortait ses bras nus du lit, enlaçait son amant :

— Si ma mère n'était pas malade je serais partie avec toi, Dick...

Il la serra contre lui, l'embrassa. Il ne voulait pas lui dire que dans la « combine » de Dinard, il n'y avait pas de place pour elle.

Mais elle n'avait nul soupçon, nulle crainte qu'il pensât à lui être infidèle. Maintenant, elle regardait la fenêtre en face de laquelle s'allumait un roverbère dont la lueur lui parvenait à travers les grands rideaux baissés. Elle songeait qu'il allait falloir quitter ce refuge d'amour, rentrer, veiller et réconforter sa malade et mentir... Toujours mentir comme elle le faisait depuis qu'elle avait sa vie secrète...

CHAPITRE IV

PARIS-DINARD.

A l'heure où Bernadette Arnaud, ayant prodigué les plus tendres soins à sa mère, s'endormait dans sa chambre de jeune fille, Martin La Pérelle franchissait la porte du cercle de la rue de la Pépinière. Tout le drame qui s'était déroulé en lui depuis le moment où il avait quitté la rue de Lille avait abouti à un renoncement hautain. Cet amour un peu naïf qu'il avait voué à la fille de son ancien ami, son besoin de se dévouer à elle, tout cela était absurde. Elle s'était moquée de lui, elle avait eu raison. Il n'était pas fait pour jouer les amoureux transis. Et, comme toujours, le vide de sa vie quand il était à Paris le ramenait là, dans le temple du hasard et du risque.

Il avait une grosse somme sur lui. Il était décidé à jouer jusqu'au jour. A diner, il avait bu force champagne. Il se sentait plein de vie, prêt au combat... n'importe quel combat.

Il y avait déjà de nombreux joueurs dans la salle de baccara quand il y entra. On y sentait cette atmosphère de fièvre qu'il aimait et qui était pour beaucoup dans sa passion du jeu. Il trouva une place vide, s'installa, monta audacieusement...

Cette nuit-là, Martin La Pérelle gagna d'une façon insolente. A minuit, il prit la banque. Les billets s'entassaient devant lui. Il venait pour la troisième fois d'abattre neuf et son adversaire se leva et quitta la salle. Devant lui, vint s'asseoir un nouveau venu.

Martin la Pérelle était très pâle. Il annonça froidement :

— La banque à cinq mille...

Tandis que le croupier ramassait l'argent, il regardait bien en face son nouvel adversaire.

Il ne se trompait pas... Il ne pouvait pas se tromper... Cet homme qu'il avait en face de lui, c'était celui qu'il avait déjà vu deux fois avec Bernadette !

Qui était-ce ? Il étudiait cette jolie figure aux traits purs, d'une jeunesse qui eût été attendrissante sans son expression ardente et cynique. Oui, c'était bien cela. C'était ce garçon que Bernadette attendait en taxi devant le cercle, le premier soir. C'était un habitué. Une sorte de rage le saisit. Sur le terrain de l'amour, il était battu. Il se rattraperait sur celui-ci. Il eût voulu tuer ce rival. Il l'atteindrait autrement... et il tîta dans la poche de son smoking le matelas de billets qu'il venait de ramasser. Il pouvait aller loin avec cela...

Il perdit d'abord, vit dans les yeux de l'autre une petite lumière de triomphe.

— Dix mille, annonça Martin.

Autour d'eux, des joueurs faisaient cercle. La partie prenait un train inusité ; Martin la menait

avec une audace infernale. Sa figure bronzée avait pris une teinte verdâtre. Il ne jouait plus pour le plaisir mais avec une sorte de rage. Nul n'aurait pu deviner pourquoi. La vérité est qu'il jouait avec haine. Cet inconnu, il voulait le dépouiller, l'acculer avec la vague idée qu'il le tiendrait à sa merci. Là-bas, dans sa jungle, si le hasard le lui eût livré, il l'eût abandonné aux nègres ou aux fauves. Le cercle, c'était encore une jungle. Et ici, comme en Afrique, il était maître parce qu'il avait l'argent.

Une fois encore, il perdit. Il sourit :

— Je remets dix mille en banque.

Qui peut dire quel mécanisme mystérieux préside à la chance ? A partir de cet instant-là, Martin La Pérelle recommença à gagner. Il vit peu à peu le visage de l'adversaire se décomposer, perdre cette fraîcheur qu'il haïssait. Une minute vint où le jeune homme jeta ses derniers billets. Ses mains tremblaient. Il était visiblement dévoré de l'envie de jouer encore...

— Sur parole, si vous voulez, dit tranquillement Martin.

Le garçon eut une hésitation. Il leva les yeux vers l'homme en face de lui. Martin souriait et il avait résolu ce tour de force de mettre dans son sourire de l'indulgence et de la cordialité...

Trois coups encore... Le jeune homme se leva. Cette fois, il était littéralement décomposé. Sans affectation, La Pérelle quitta la table. L'autre le suivit. Il cherchait son portefeuille dans la poche de son smoking :

— Voici ma carte, monsieur, dit-il.

— Voici la mienne, répondit Martin sur un ton plein de rondeur.

Il avait pris le fin morceau de bristol, y jetait les yeux :

« Richard Duroy. Rue de Villejust ».

Le jeune homme avait l'air déconcerté. La carte qu'il tenait portait :

« Martin La Pérelle.

« Factorerie Ouassoubé par Maloundon-Congo ».

Martin sourit :

— Oui. Je ne suis ici que de passage...

Il reprit la carte, inscrivit le nom de son hôtel :

— C'est bien, monsieur. Demain...

Richard Duroy tressaillit. La main de son adversaire venait de se poser sur son épaule :

— Ne vous tourmentez pas trop, jeune homme.

— Monsieur...

— Oui, je sais, on a vingt-quatre heures pour payer les dettes de jeu... Vous me devez... combien, au juste ?

— Cent dix mille, dit l'autre d'une voix un peu étranglée.

— Cent dix mille... C'est une somme ! Prenez votre temps, monsieur... Richard Duroy. J'aime le jeu, moi aussi, et je sais ce que c'est qu'un jeune homme. On se laisse entraîner et ensuite...

— Mais, monsieur... commença Dick qui se redressait comme un jeune coq.

— Chut ! dit avec calme Martin. J'arrive d'Afrique, jeune homme. Peut-être est-ce pour cela que je vois les choses d'une façon particulière. Je vous le répète, prenez votre temps... Nous nous retrouverons toujours...

D'un pas vif, il quittait la salle, laissant sur place et stupéfié — inquiet aussi — Richard qui

tournait et retournait la carte dans ses mains agitées d'un léger tremblement.

Dans la rue de la Pépinière. Martin respira de toutes ses forces en élargissant sa large poitrine. Puis il se mit à rire tout seul.

Il venait de réaliser là un tour assez diabolique. Il était évident que ce garçon n'avait pas le premier sou pour acquitter sa dette. Il le tenait. Comment userait-il du droit qu'il venait d'acquérir sur lui? Cela, l'avenir le dirait, mais il devait avoir son idée à en juger par l'air de satisfaction qu'il portait sur sa physionomie tandis qu'il se mettait en marche.

Il s'arrêta soudain pour consulter sa montre. Il était une heure trois quarts. Deux heures à peine avaient suffi pour que se jouât ce petit drame où sombrerait peut-être toute la vie du fils du banquier Duroy... si ce qu'avait deviné la Pérelle était vrai.

— Je vais monter chez Pervenche, se dit-il. Je trouverai bien par là une belle fille pour finir ma nuit...

Cette pensée en fit naître une autre. Une belle fille... Il songea subitement à la petite femme qu'il avait reconduite chez elle l'autre soir.

— Mais je me suis conduit comme un mûle! Pervenche m'avait prévenu que cette fille était dans la misère et je... Après tout, pourquoi pas elle? Elle est gentille. Je lui donnerai sa revanche avec plus de plaisir que s'il s'agissait de « monsieur » Duroy :

Il allongea ses longues jambes et, bientôt, il vit poindre l'éclairage tamisé du petit bar de la rue Henri-Monnier.

Cette fois, il y avait du monde. L'orchestre jouait. La salle était pleine de fumée. Pervenche le vit tout de suite; elle l'appela du geste :

— Eh! Martin, te voilà! Ça va comme tu veux, petit?

Quand il fut près d'elle, elle s'accrocha à son bras pour parvenir à son oreille :

— Les colliers, hé? J'en ai vendu un : celui de cinq mille... Ça va te remonter, ça!

Il sourit malgré lui à l'idée de la somme qu'il portait sur lui et qui ne venait pas seulement de son gain du soir.

— Je te donne ça tout à l'heure, reprit Pervenche. En attendant, je te trouve une table. Un cocktail, hé?

— Si tu veux...

Il s'assit, regarda autour de lui. Aux tables étaient assis des couples de fêtards médiocres, quelques filles, des gigolos plus ou moins douteux. Mais nulle part, il n'aperçut Nicole!

— La petite n'est pas là? demanda-t-il à Pervenche qui revenait vers lui.

— Ah! dit-elle en riant. Elle te plait? Je t'avais bien dit qu'elle était gentille : Je sais où elle est. Tu veux que je l'envoie chercher?

— Oui...

Elle donna un ordre à un chasseur haut comme trois pommes, alla houspiller le barman et les deux serveuses. Puis elle s'assit sur la banquette à côté de Martin :

— Dis donc, j'espère que tu as été généreux, l'autre nuit, hein? la pòvre! Elle est en retard pour payer sa chambre et elle n'a plus rien à se

mettre. C'est pas une fortiche comme certaines, celle-là!

— Elle ne t'a rien dit? interrogea la Pérelle, saisi.

— Pas un mot. Elle est discrète. Mais j'ai idée que tu lui es sympathique, et qu'elle était contente. Elle m'a demandé seulement si je savais quand tu reviendrais...

On l'appelait. Elle s'en alla encore une fois, laissant son camarade d'enfance furieux; mais à cette colère intime se mêlait une bizarre petite pointe d'attendrissement qui ne lui était guère coutumière.

La porte s'ouvrit. Il revit le manteau noir sous lequel se devinait la robe de soirée. Nicole entra. Elle jeta un regard autour de la salle, l'aperçut, sourit et s'approcha de la table.

Il recula un peu pour lui faire place :

— Un cocktail comme celui-ci? demanda-t-il.

— Si vous voulez...

Il observait de tout près le fin visage un peu fatigué, maquillé avec soin. Elle ressemblait ce soir à une poupée délicate et précieuse. Un peu gauchement, avec l'idée « qu'il ne fallait pas lui faire du mal », il posa sa main grande et brune sur la petite main aux ongles rouges :

— J'ai à vous demander pardon pour l'autre soir, dit-il.

— Pardon? répéta-t-elle en levant sur lui ses grands yeux noirs. Pourquoi?

— Je vous ai quittée brusquement, comme un malotru.

Elle sourit de nouveau :

— Il n'y a pas de quoi vous excuser. J'avais bien compris, allez...

— Compris quoi? demanda-t-il brusquement.

— Que vous ne souhaitiez pas monter avec moi... J'avais vu...

— Quoi? Qu'est-ce que vous aviez vu?

— Devant le restaurant de nuit, la façon dont vous regardiez cette femme, une blonde très jolie... Je suis une mauviette à côté d'elle... Ça ne pouvait pas aller...

— Vous ne m'en voulez pas, alors?

— Vous en vouloir? Pas du tout; D'ailleurs, c'est moi qui vous ai dit, souvenez-vous... Je n'aime pas forcer les gens, moi.

Il l'écoutait parler, surpris, comme le premier soir, par la limpidité de sa voix. Il y passait des sonorités de cristal et d'eau. Il se souvint du surnom qu'elle portait :

— Pourquoi vous nomme-t-on Petite Source? interrogea-t-il.

— Ah! On vous a dit... C'est un écrivain qui vient quelquefois ici qui m'a donné ce surnom et il m'a prêté le livre où il y a le personnage qui le porte. L'Aiglon, d'Edmond Rostand. Vous connaissez?

— Oui. C'est vrai, Petite Source, l'amie du duc de Reichstadt... Je me rappelle. Cela vous va bien, d'ailleurs. Petite Source! On a l'impression qu'on va, en vous touchant, être rafraîchi comme lorsqu'on met ses mains dans de l'eau courante...

Il avait dit ces mots d'une voix un peu changée. Elle baissa les yeux après lui avoir lancé un regard furtif. Sa main dessinait des arabesques sur la table. Il reprit cette main et se pencha brusquement vers elle :

— Alors, Petite Source, cette nuit, je ne resterai pas à la porte.

— Ce soir, dit-elle vivement, je ne suis pas libre !

Il eut l'impression qu'elle mentait. Elle se refusait, elle avait peur de lui, peut-être. Il se sentit déçu, mécontent :

— Tant pis ! dit-il sèchement.

— Ne soyez pas fâché ! Je ne suis venue que pour un instant... pour vous voir, ajouta-t-elle très bas.

Martin avait reculé. Le sac à main de la petite femme était sur la banquette. Elle vit qu'il l'ouvrait après avoir pris quelque chose dans sa poche et protesta :

— Mais non, monsieur, non...

— Si, dit-il sérieusement. Si. J'y tiens absolument. Je vous ai fait perdre du temps, l'autre soir. Et puis, enfin, j'y tiens...

Elle le regarda attentivement :

— Alors, dit-elle, c'est vrai ? Vous voulez, maintenant...

— Oui. Pas ce soir, puisque c'est impossible. Mais... demain, par exemple, où puis-je vous voir ?

— Mais chez moi, si vous voulez... Je vous attendrai... A l'heure que vous voudrez... Vous connaissez la maison... Rue Houdon...

Il repassa une seconde dans sa tête ce qu'il avait décidé de faire le lendemain :

— Cinq heures, décida-t-il.

— Cinq heures. Vous n'aurez qu'à monter sans rien demander. C'est au quatrième, dans la cour, la porte à droite...

— C'est entendu.

Elle s'était levée, remettait son manteau. Une seconde, tandis qu'il l'aidait, il attarda son regard sur la naissance de la gorge qui semblait appartenir à une adolescente, sur les bras minces. Cette petite lui faisait un effet singulier. Il ne la désirait pas comme il en avait désiré tant d'autres. Il ne la désirait pas... comme Bernadette. Il éprouvait seulement de la curiosité... Oui, de la curiosité... et peut-être aussi l'attrait un peu malsain qu'un homme ressent en face d'une enfant à peine développée... Il y avait de cela. Mais encore autre chose. Il lui semblait que, dans la crise qu'il traversait, cette petite lui était nécessaire, qu'il trouverait auprès d'elle l'apaisement, qu'elle calmerait sa fièvre... Petite Source, oui, Petite Source...

Elle disparut sans qu'il l'ait vue sortir et il sur-sauta en voyant devant lui Pervenche :

— Comment ? La petite est partie ?

— Oui. Il paraît qu'elle n'est pas libre, cette nuit...

— Ah ! ça ! s'exclama Pervenche en riant, ça m'étonnerait. Elle t'a monté le coup, la mignonne ! Tu sais, les femmes, ça a des caprices. Est-ce que ça t'ennuie ? Je pourrais appeler...

— N'appelle personne, dit-il en souriant. Je dois la voir demain. Tu avais raison, Pervenche. Elle est gentille, cette gosse...

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, Martin La Pérelle franchit la grande porte du

bâtiment qui se trouve quai des Orfèvres et gravit l'escalier qui conduisait au service des Délégations Judiciaires. Là, il se fit annoncer au secrétaire du Commissaire, Fernand Martial, et fut introduit immédiatement.

— La Pérelle ! Enfin ! dit joyeusement celui-ci. Je savais que tu étais à Paris et je m'étonnais de ne pas te voir.

— Excuse-moi, mon vieux, reparti Martin en serrant vigoureusement la main de Martial — un petit homme haut en couleurs, au visage jovial. J'ai eu beaucoup à faire depuis mon arrivée. Tu vois, aussitôt que j'ai un peu de liberté...

— Beaucoup à faire ! dit l'autre, goguenard. Je n'en doute pas. Ça ne t'empêche pas de t'amuser, d'ailleurs. On ne voit que toi à Montmartre et dans les maisons de jeu.

— Je suis filé ?

— Tu parles ! Tu es très surveillé. La Police veille sur toi comme une mère. Enfin, jusqu'ici, on n'a rien à te reprocher. Tu perds ton argent et aussi celui que t'octroie généreusement le Gouvernement. Ça, c'est ton affaire. Une cigarette, vieux ?

— Merci, dit Martin en s'installant dans un confortable fauteuil. Ça va toujours, toi ?

— Ça boulotte ? Ah ! Je ne vis pas dangereusement comme toi... Alors, toujours dans ton bled ?

— Plus que jamais.

— Ça marche ?

— C'est dur. On a à lutter contre tant de choses. Enfin, ma factorerie se développe. Je fais le commerce du bois, de l'huile de palme...

— Sans compter le reste !

— Sans compter le reste, comme tu dis... qui n'est pas ce qui m'intéresse le moins.

Martial secoua pensivement la cendre de sa cigarette. Il était soudain devenu sérieux :

— C'est drôle... Tous ceux qui sont employés dans ce sacré truc du contre-espionnage disent la même chose... On a ça dans le sang comme le jeu ou les femmes... Alors, le Cameroun ?

— J'ai fait mon rapport au patron. Tant qu'on ne sera pas débarrassé des anciennes firmes allemandes qui sont restées dans le pays, il y aura toujours du louche... J'ai paré déjà plusieurs coups. La vie des colons français n'est pas toujours facile, là-bas...

— Et tu y retournes quand ?

— Je ne sais pas au juste. En principe, j'ai demandé trois mois de congé. Si je peux prolonger un peu...

— Oui, ça semble bon, Paris, après la brousse, hein ?

— Oui et non... C'est une vie tellement différente et qui n'est pas moins dangereuse, parfois... Là-bas, c'est la lutte contre les éléments, contre une nature hostile, contre les bêtes, contre les indigènes... Ici, on se retrouve entre frères d'une même race et on se dévore aussi.

— Tiens ! Serais-tu moins philosophe qu'autrefois ?

— Ça dépend des jours... J'ai eu des embêtements ici...

— Du côté du Ministère ?

— Mais non. Ça va très bien. Je parle d'embêtements intimes.

— Ah ! Chenapan ! Femmes ?

— Oui... C'est même à ce propos que je viens te voir. Je voudrais des renseignements sur quelqu'un.

— Facile. Si ce n'est pas de mon ressort, j'irai chez le voisin. De quoi s'agit-il?

— Voilà. Je voudrais être très sérieusement documenté sur un certain Richard Duroy...

— Duroy? Le fils du banquier?

— Tu connais?

— Plutôt! Il a été beaucoup question de lui, ces temps-ci. Emission de chèque sans provision : Si son père n'avait pas eu de sérieuses relations, il gémirait, à l'heure actuelle, sur la paille humide des cachots.

— C'est un mallonnête homme?

— C'est un garçon comme beaucoup d'autres. Trop gâté, oisif, habitué à mener la grande vie. Un beau jour, papa en a assez, serre les rênes. Alors, le galopin fait des bêtises. Et on le retrouve sur les bancs de la Correctionnelle ou de la Cour d'Assises.

Martin La Pérelle bouillait intérieurement. Voilà à quel homme Bernadette s'était donnée! Voilà pour qui elle l'avait repoussé, lui qui aurait remué le monde pour lui faire une vie de reine! Mais c'était aussi l'homme qu'un hasard prodigieux, invraisemblable, lui avait livré la veille.

Martial l'observait curieusement.

— Ce n'est pas sur la femme que tu veux être renseigné, dit-il. Alors, je ne te demande pas qui elle est. Mais tu me fais l'effet d'être mordu.

Martin tressaillit, se mordit les lèvres et fit un geste vague :

— Enfin, qu'est-ce que tu veux savoir sur ce petit Duroy? demanda le secrétaire aux Délégations judiciaires.

— Tout. Je voudrais que tu fasses faire discrètement une petite enquête sur son compte. Il s'agit de quelque chose de très grave... du sort d'une personne qui m'intéresse...

— Bon. Veux-tu revenir après-demain, par exemple? Je te donnerai un résumé de la vie passée de ce godelureau qui, je préfère te le dire, n'est guère intéressant, et un exposé de sa vie actuelle. Cela te suffira?

— Oui. Merci. Je serai ici après-demain, à cette heure-ci.

Il se levait. L'autre en fit autant et, lui assénant un bon coup de poing en pleine poitrine :

— Sacré La Pérelle, va! Pas de blagues, hein? Quand on est Martin La Pérelle...

— Quand on est Martin La Pérelle, on peut être aussi bête qu'un autre.

Au moment de franchir la porte, il tendit la main à Martial :

— Toi, crois-tu au destin?

— Il faut bien y croire, rétorqua le secrétaire en riant. S'il ne s'en était pas mêlé, d'après ce que je sais de ta vie, tu devrais déjà être mort dix fois.

Le destin! Tous ceux qui mènent une vie dangereuse sont obligés de reconnaître sa puissance. Martin avait rencontré le sien bien souvent. Son visage terrible ou riant, il l'avait reconnu mille fois et il avait su qu'il était inutile de vouloir le fuir. Cette fois, encore, il marchait à ses côtés. Mais il était masqué et la route où il l'entraînait était obscure. Que voulait-il? Qu'ordonnerait-il?

Ferait-il que Bernadette fût sauvée de l'aventure où elle s'était engagée? Au contraire, avait-il décidé qu'elle y sombrerait? Martin La Pérelle n'avait songé, jusque-là, qu'à attaquer. Ne faudrait-il pas qu'il défendit?

Malgré ses préoccupations, il n'oublia pas le rendez-vous donné la veille. A cinq heures, il était rue Houdon. Il entra dans une vieille maison où les murs, les escaliers sombres disaient la vétusté et la médiocrité, presque la misère. Il traversa la cour, gravit quatre étages aux marches usées, frappa...

— C'est vous? Entrez...

Il se trouva dans une chambre.

Cette chambre ressemblait à beaucoup d'autres où il avait déjà pénétré... Cadre à la fois pauvre et coquet pour des amours de hasard. Les meubles modernes étaient de pacotille : un tapis bon marché couvrait le sol carrelé. Sur le lit était jeté un couvre-pieds de velours noir. Au pied, une peau de chèvre noire aussi. Mais quelque chose frappa Martin. Il n'y avait pas de bibelots de mauvais goût, pas de poupée enrubannée, pas de coussins clinquants, pas de photographies. On eût dit plutôt le refuge d'une étudiante modeste. Au mur, une étagère contenait des livres. Sur la cheminée, habillée de velours comme le lit, une petite pendule blanche. Sur la table, on voyait un petit service à thé en porcelaine rose tout unie et une vasque en cristal où baignaient de gros dahlias rouges. Deux fauteuils, deux chaises... Une armoire. C'était tout.

Et dans cette chambre, ce n'était pas une fille en peignoir qui l'attendait, mais une jeune femme en jupe tailleur, en chemisette blanche qui lui tendait la main en camarade :

— Bonjour?

— Bonjour, Petite Source.

Elle eut un rire qui chantait :

— Mon nom vous plaît donc tant que ça que vous le répétez tout le temps?

— Oui, répondit-il, interloqué. Il y a quelque chose de nouveau pour moi, de frais...

Il jetait les yeux autour de lui. Elle lui dit d'un ton changé, un peu triste :

— Ce n'est pas beau ici, n'est-ce pas? On s'y fait...

De nouveau, comme la première fois, il n'éprouvait aucun désir devant cette petite. Il songea soudain avec ennui aux gestes prévus qu'il faudrait tout à l'heure... puisqu'il était venu pour cela. Avait-elle la même impression? Elle s'éloigna de lui :

— Asseyez-vous... Je ne vous offre pas de thé. Un homme comme vous ne doit pas boire de thé... Attendez... J'ai une bouteille de vin de Corse. Il est délicieux, vous allez voir...

Elle ouvrait son armoire. Il entrevit, sur les planches supérieures, le linge rangé. Sur celle du bas, il y avait des objets de ménage, un fourneau à alcool. Elle devait faire sa cuisine dans sa chambre.

Elle revint vers lui avec un plateau sur lequel étaient placés la bouteille annoncée, deux verres, des petits gâteaux, des cigarettes. Il y avait dans tout cela, dans sa façon d'agir une espèce de puérilité d'enfant jouant à la dinette. Elle déboucha la fiole, remplit les verres, offrit le coffret aux

cigarettes. Il en prit une qu'il alluma ; elle fit de même :

— Goûtez mon vin, maintenant, dit-elle.

Tandis qu'elle trempait ses lèvres dans son verre, il l'examina une fois de plus. Ses gestes étaient mesurés, discrets. Non, décidément, elle n'avait rien de la fille classique. Qui était-elle ? D'où pouvait-elle venir ? Quelles circonstances l'avaient fait échouer dans cette chambre et dans ce métier ? Il reposa le verre :

— Oui, dit-il, il est excellent... Vous êtes Corse ?

— Oh ! non ! Pourquoi ? A cause de... Non pas du tout.

— De Paris ?

— Non plus... Je suis née en province...

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans...

— Il y a longtemps que vous êtes à Paris ?

— Quelques années... Mais je n'étais pas...

Elle s'interrompit brusquement et il vit son délicat visage se couvrir d'une rougeur violente. Ses cils battaient sur la joue qu'il devinait brûlante. Elle avait dû vouloir dire : « Je n'étais pas ce que je suis aujourd'hui... » — Elle ralluma d'un geste agacé la cigarette qu'elle avait laissé éteindre et ne dit plus rien.

— Venez près de moi, Petite Source, dit-il.

Elle se leva, s'approcha. Il l'attira à lui et, soudain, voulut la renverser sur ses genoux, chercha sa bouche. Elle se dégagea.

— Vous ne voudriez pas que nous restions encore un peu... camarades, simplement ? murmura-t-elle.

Il la laissa aller, se mit à rire :

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Je ne devrais pas... Vous m'avez donné de l'argent, hier. Je ne vous ai pas remercié... Vous m'avez donné beaucoup trop... Aujourd'hui, vous venez prendre livraison de la marchandise, hein ? C'est tout naturel. Mais...

— Ne dites pas cela, dit-il brusquement. Vous êtes une drôle de petite fille... Voyons, causons un peu. C'est cela que vous voulez ! Je ne demande pas mieux...

— Vous êtes gentil... Oui, causons. Parlez-moi de votre vie, là-bas.

— Cela vous intéresse ?

M^{me} Pervenche m'a dit quelques mots... Vous vivez au Congo, n'est-ce pas, en pleine brousse ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Des affaires... J'ai là-bas des terrains, une véritable jungle, que je fais défricher et couper. Je vends le bois. J'ai une immense plantation de palmiers d'où on extrait de l'huile...

— C'est beau, ce pays-là ?

— Oui, si on veut. Vous pouvez concevoir cela sans l'avoir vu. Figurez-vous des forêts dix fois plus épaisses, plus denses que nos forêts françaises. Les frondaisons y sont si fortes que le soleil n'y pénètre pas et, pourtant, il y règne une chaleur étouffante. Les arbres sont reliés par des lianes qui ont l'air de nœuds de serpents. On est entouré de bêtes, la mort rôde sans cesse autour de vous... La vie est une lutte perpétuelle contre tous les pièges de la nature.

— Cela doit bien vous aller, cette vie-là...

— Oui ? Pourquoi ?

— Parce que vous êtes si fort ! Vous devez étouffer ici...

— Un peu, oui. Mais se battre toujours...

— C'est beau de tout vaincre et de se vaincre soi-même.

Il la regarda avec un peu de surprise :

— Se vaincre soi-même, oui. Vous sentez cela, petite fille

— Oui. Tous les malheurs arrivent parce qu'on est incapable de lutter... ou parce qu'on ne veut pas lutter, qu'on trouve plus facile de céder... et quand on cède, après, on ne peut plus remonter le courant...

Elle s'arrêtait. Il vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Elle se détourna ; puis revenant à lui, remplit de nouveau son verre vide.

— Encore une cigarette ?

Elle s'était rassise, ses deux mains croisées soutenant son genou plié. Ses cils brillaient parce que les larmes qu'elle avait retenues y restaient fixées. Un sentiment qu'il n'avait pas souvent éprouvé dans sa vie envahit Martin La Pérelle : une grande pitié. Et il y trouva de la douceur :

— Petite Source, vous ne voulez pas me dire votre histoire ?

— Mon histoire ? dit-elle lentement. Oh ? Vous savez, ce n'est pas quelque chose de très rare... Je suis née en province, près de Nevers. Mon père était dans le commerce. Après la mort de maman, il s'est remarié. Ma belle-mère ne m'a jamais aimée, et puis, il est né successivement trois autres enfants. Je leurs servais un peu de bonne, à tous... Papa est mort à son tour comme j'atteignais dix-sept ans... Je suis restée encore un peu. Et alors...

— Alors, Petite Source ?

— Il y avait un client de la maison, un gros marchand de cuirs qui s'intéressait à moi. Il me parlait toujours gentiment. J'étais malheureuse, je l'ai écouté et... un jour...

— Je comprends ? Et après ?

— Après ? J'ai eu peur de rentrer à la maison. Il m'avait donné un peu d'argent. Je suis partie... Je suis arrivée à Paris où je ne connaissais personne. J'ai essayé de me placer, je n'ai rien trouvé. Je vivais en hôtel, sur la rive gauche, dans une petite rue. J'ai rencontré un étudiant qui m'a emmenée. Je suis restée avec lui. Un beau jour, il a dû repartir. Il était de la province aussi. Alors... Alors... Je me suis débrouillée, avec une camarade... Du Quartier Latin, je suis venue... Vous voyez que tout cela n'est pas bien joli...

Elle disait tout cela de sa voix au murmure de source, sans rancune, sans éclat. Pauvre petite épave roulée par la vie... Que c'était curieux qu'elle ait gardé cette fraîcheur, cet air de pureté, puisque, en somme, elle était comme les autres ? Martin La Pérelle s'était levé. Il prit dans ses mains rudes la tête blonde, la renversa un peu, fouillant les yeux noirs tendres et doux :

— Il y a une chose que je ne comprends pas... Puisqu'il en est ainsi, pourquoi, avec moi, ne voulez-vous pas...

— Oh ? Je veux, si vous voulez... Mais...

— Mais quoi ?

— Je ne peux pas bien vous expliquer... Naturellement, vous m'avez payée, vous pouvez me

prendre. D'abord, je ne ne pèse pas lourd en face de vous et je crois que j'aurais beau vouloir résister, il faudrait bien que j'y passe. Mais j'aimerais mieux...

— Quoi? Dites.

— Attendre, dit-elle dans un souffle.

Une seconde encore, il la regarda, puis la lâcha.

— Drôle de petite fille? dit-il entre ses dents.

Vous êtes une espèce de phénomène, Petite Source.

— Vous reviendrez?

— Vous voulez que je revienne?

— Oui. Je voudrais... Je voudrais que cela ne soit que lorsque vous le souhaiterez vraiment...

— Quand je vous aimerai? C'est cela? Mais, ma pauvre petite, je ne vous aimerai jamais. Je suis incapable d'aimer personne.

— Est-ce qu'on sait?

— Moi, je sais. Je ne suis qu'une brute, ma pauvre enfant, une brute sauvage. Vous vous moquez de moi et vous avez raison.

Elle avait baissé les yeux, un peu pâle. Elle les releva soudain, les planta droit dans les yeux de l'homme :

— Je ne me moque pas de vous. Vous m'avez donné mille francs hier. C'est trop payer une fille comme moi. Je comprends que vous soyez fâché. Faites ce que vous voulez.

— Je ne veux rien.

— Vous restez longtemps à Paris?

— Je ne sais pas. Pourquoi?

— Vous m'avez payée. Vous ne partirez pas sans que j'aie payé à mon tour. Vous n'aurez qu'à venir.

— Ne répétez donc pas tout le temps : « Vous m'avez payée. » L'argent m'est indifférent.

Il y eut un silence. Il tourna sur lui-même, prit son chapeau :

— Au revoir, Petite Source...

— Au revoir, monsieur.

Elle lui tendait la main, il la serra, n'essaya même pas de l'embrasser. Mais au moment de franchir la porte, il se retourna. Elle souriait, d'un bizarre petit sourire mystérieux, un peu triste. Et ce sourire fit qu'il cessa brusquement de lui en vouloir. Il avait beau chercher dans sa mémoire, il ne se souvenait pas d'avoir rencontré une autre Petite Source et elle prendrait place dans ses souvenirs les plus singuliers.

* * *

Le lendemain, dans l'après-midi, Martin retourna quai des Orfèvres. Fernand Martin l'attendait :

— J'ai tes renseignements, mon vieux. Voilà : c'est bien ce que je t'avais dit avant-hier. Le jeune Richard Duroy est une jolie petite crapule. Oh! rien d'exceptionnel. Il y en a des tas comme cela. Vingt-cinq ans. A toujours fait la bombe. Joueur comme les cartes. Son père qui voulait l'intéresser à ses affaires a dû y renoncer. A un certain moment, il a mis de l'argent dans une affaire d'automobiles dans l'espoir que le gamin mordrait à l'industrie. Non seulement, cela n'a pas mieux marché que la Banque, mais Richard a fait de fausses traites. Il a fallu désintéresser l'asso-

cié qui criait comme un sourd. Duroy a payé un nombre respectable de fois les dettes de son fils, les différences dans les cercles, etc. Mais aujourd'hui, la situation a changé. Il a flanqué le jeune homme à la porte et lui a coupé les vivres. Cela peut aller loin. Richard Duroy a d'assez mauvaises fréquentations. Il est toujours avec une bande de gigolos dans son genre qui ne valent pas mieux que lui et dont les moyens d'existence ne sont pas très clairs. Cela ira jusqu'à ce que cela casse.

— Est-ce qu'on lui connaît des liaisons?

— Il a été l'amant de cœur de l'actrice Marie Bruna, de la belle Carmen Lopez, la danseuse, et de quelques dames de la haute galanterie. En ce moment, il est avec une belle fille blonde que personne ne connaît. Si tu veux avoir des détails complémentaires, je tâcherai de savoir...

— Merci! Là-dessus je suis fixé. D'ailleurs, je sais tout ce que je voulais savoir...

— Enchanté d'avoir pu te rendre service. Maintenant, je préfère te dire que si tu comptes sur le règlement de la dette de jeu...

— Tu sais?

— Cela, c'était ce qu'il y avait de moins difficile à savoir. Richard Duroy a perdu sur parole une forte somme qu'il doit à M. Martin La Pérelle, colon africain, etc., etc... Il ne te reste qu'une chance, c'est de prendre le train...

— Le train? Quel train?

— Le jeune Richard Duroy est parti hier soir pour Dinard.

— Seul?

— Oui. Il va peut-être là-bas essayer une martingale... à moins qu'il rêve de soulever une Américaine. Il y en a pas mal à Dinard. Si tu veux courir après ton argent... Maintenant, il te restetoujours la ressource de déposer une plainte...

Martin La Pérelle sourit :

— Je te remercie. Pas pour l'instant. J'ai des raisons pour laisser la bride sur le cou à ce cheval échappé.

— A ton aise. A propos, si tu as l'idée d'aller à Dinard, tu t'y trouveras en pays de connaissance.

— Vraiment? Qui est à Dinard?

— Christian Clérisse...

— Ah! Oui! Au ministère de la Guerre, on m'avait dit qu'il était en vacances...

— Encore un de l'équipe qui s'est débrouillé!

Martin La Pérelle sourit. Ce que Martial appelait l'« équipe », c'était un groupe d'amis de jeunesse. Ce Clérisse, aujourd'hui secrétaire dans les services de Contre-Espionnage du Ministère de la Guerre, était né à Bayonne comme lui. Ils s'étaient perdus de vue durant de longues années, s'étaient retrouvés et c'était lui qui avait fait agréer l'éternel voyageur comme chargé de missions secrètes dans les colonies. Une solide affection n'avait cessé d'unir les deux hommes mais, à ce jour-ci à Paris, Martin avait été déçu, Clérisse était absent. Et brusquement, ce que venait de lui dire Martial lui donnait une idée. S'il allait à Dinard? Chasseur qui poursuit sa proie, il retrouverait là-bas Richard Duroy. Et il passerait quelques bonnes heures avec le copain d'autrefois. Ses affaires en règle, il avait bien le droit de s'accorder un peu de répit. Et puis, il

éprouvait un immense plaisir à constater le trouble, l'angoisse de son débiteur. Et puis... Et puis, qui savait ce qu'il pouvait encore découvrir là-bas ? Il était assez décidé à mener le jeune Duroy dans des petits chemins de sa façon et à lui faire payer cher le mépris de Bernadette... puisqu'il était entendu qu'il ne s'en prendrait jamais directement à celle-ci...

Quand il quitta le Quai des Orfèvres, son parti était pris. Il occupa la fin de la journée et le lendemain à faire les préparatifs indispensables, à ajouter à sa garde-robe ce qui pouvait être nécessaire pour figurer convenablement dans une plage mondaine. Et le surlendemain au matin, il prenait le train à la gare Montparnasse. Encore une fois, Martin La Pérelle suivait son destin qui était de courir au-devant de l'Aventure.

CHAPITRE V

REVANCHE.

A quelques kilomètres de Saint-Malo, la vieille ville des corsaires, couronnée de ses remparts où vient se briser la mer, qui garde une allure archaïque et rude, Dinard apparaît comme une oasis coquette et riante. Toute parfumée de myrtes, avec ses jardins où la douceur du climat laisse vivre des figuiers, les araucarias, les palmiers et les camélias, elle donne aux touristes l'illusion d'une station méditerranéenne où souffle un vent plus vif, plus chargé de sel et d'iode. C'est une des dernières plages où il est agréable de s'attarder jusqu'à la fin de septembre ! et, à l'époque où Martin La Pérelle y arrivait, la saison, favorisée par un temps magnifique, y gardait encore son animation élégante.

Douceur du ciel de France et de cet horizon où le ciel bleu prend des teintes de grisaille en se confondant avec les vagues... Il en savourait le charme, ce matin-là, au sortir de l'hôtel qu'il n'avait pas quitté la veille au soir, avide de repos, d'oubli, aussi. Il se sentait apaisé, au sortir du tourbillon parisien qui lui avait enlevé ses vagues espérances de bonheur. Il se retrouvait seul, comme naguère dans sa brousse. Et Bernadette, si près pourtant, lui semblait de nouveau très lointaine, défendue, bien plus qu'avant, même, puisqu'il ne pouvait plus songer à elle sans se souvenir que, de chair et d'âme, elle était tout entière à un autre.

A cette heure encore matinale, des baigneurs descendaient déjà des hôtels et des villas, jeunes filles, jeunes gens, corps jolis et robustes, patinés par l'air et le soleil. Il s'arrêta, un instant, à regarder un groupe féminin étendu sur le sable en poses gracieuses et abandonnées. C'était le moment du bain de soleil. Une exclamation lui

fit relever la tête. Un homme venait vers lui, la main tendue :

— Martin La Pérelle ici ? Quelle surprise ! C'est bien toi ! Comment vas-tu ?

Il n'eut, lui, aucune surprise, en reconnaissant Christian Clérisse, le secrétaire du Ministère de la Guerre, puisqu'il savait qu'il le trouverait à Dinard. Les deux hommes se serrèrent la main avec une effusion un peu émue. Pour l'un, comme pour l'autre, cette rencontre évoquait des souvenirs de la première jeunesse, de l'équipe comme l'avait dit Martial.

Christian Clérisse avait quarante-deux ans. Mais il paraissait bien plus jeune que Martin cuit et boucané par sa vie aventureuse et ses séjours aux colonies. C'était un beau garçon blond, robuste et souple, à silhouette sportive. Tout vêtu de blanc, nu-tête, il avait, sous des cheveux ardents presque roux, une belle figure régulière et pleine aux yeux bleus, aux lèvres fortes, au nez un peu large, une figure de jouisseur hardi et joyeux, allant droit dans la vie, prenant le meilleur de ce qu'elle pouvait offrir. En dehors de sa situation au Ministère, il possédait une large aisance et ne se refusait aucune fantaisie. Bon garçon, un peu léger, célibataire assez coureur, il offrait un complet contraste avec La Pérelle, âme tourmentée et insatisfaite sous ses apparences de corsaire.

— Mon vieux Martin ! disait Clérisse. Que je suis content ! Mais c'est une espèce de miracle de te rencontrer ici ! Par quel singulier hasard es-tu à Dinard ?

— Je suis depuis quelque temps à Paris. J'étais un peu las, désireux de respirer de l'air pur... Si je te disais que j'ai choisi Dinard parce que je savais t'y rencontrer ?

— Je te dirais : « Quelle blague ! » Comment aurais-tu pu deviner...

— Je n'ai pas deviné. Je savais. C'est Fernand Martial qui m'a appris la chose.

— Et tu es venu exprès pour me voir ? C'est gentil... mais...

— Mais tu n'en crois pas un mot. Je te dirai donc simplement que la pensée de te rencontrer a pesé d'un certain poids dans la balance... Mais si, peut-être, cela a achevé de me décider, je serais venu tout de même... J'ai affaire ici.

— Service commandé ? demanda l'autre. Le Congo ne te suffit plus ? Tu te mêles de la France ?

Martin secoua la tête :

— Non... Non... Ma présence à Dinard n'est que le résultat d'une fantaisie... Je fais une petite enquête pour mon compte.

— Sacré Martin ! s'exclama l'autre avec un rire joyeux. Toujours un peu mystérieux ! Je ne veux pas être indiscret, mais, dis-moi, ta mission est absorbante ?

— Non. Je compte bien me distraire autant que je le pourrai.

— Le jeu, toujours ? Ici, il y a de belles parties et des pontes impressionnantes, tu sais, maintenant que je te tiens, je compte bien que nous passerons beaucoup d'heures ensemble. Nous allons avoir à nous en raconter, des choses. Toi, surtout...

Martin sourit :

— Oui, pas mal, si cela t'intéresse. Voyons, pour commencer, pouvons-nous déjeuner ensemble ?

L'autre se gratta le nez, perplexe :

— Ce serait avec grand plaisir, mais...

— Mais quoi ?

— Je vais t'expliquer... Je ne suis pas seul...

— Diable ? tu es marié ?

— Ma foi ! Non ! répondit Clérisse en riant.

Mais je suis à Dinard avec...

— Ta maîtresse ?

— Oui... Ou plutôt non... Enfin, une amie...

— Tu as un roman ?

Clérisse passa son bras sous celui de La Pérelle :

— Viens prendre le porto au Casino... Après tout, cela peut s'arranger. Je te présenterai...

— Je serai la discrétion même. Qu'est-ce que c'est ? Une femme mariée ?

— Non... C'est beaucoup plus simple. Une dactylo du Ministère. Une fille ravissante, tu verras...

Elle prenait ses vacances aux mêmes dates que moi et elle était seule à Paris. Je l'ai emmenée... C'est une fille distinguée, cultivée, remarquable. Je la pousse autant que je peux...

— Naturellement ! Ah ! tu es toujours le même ! Elle t'attend au Casino ?

— Non, elle doit me rejoindre pour déjeuner. Nous n'habitons pas le même hôtel. Elle redoute de trop s'allicher avec moi. C'est délicat, tu comprends, elle est très sérieuse, très réservée... Enfin, tu la jugeras...

— Sois tranquille, je ne te dirai pas de mal d'elle... Ça t'embêterait, hein ?

Un léger frémissement agita le visage du beau garçon :

— Je l'avoue, je tiens à elle... Ce n'est pas une fille ordinaire...

— Celle qu'on aime n'est jamais une fille ordinaire.

Ils étaient arrivés au Grand Casino, bel établissement dont tout l'étage supérieur est occupé par une terrasse fleurie. C'est là que se réunissent, pour l'apéritif, les baigneurs chics. Les deux hommes prirent place à une table de la balustrade qui surplombait la mer.

— Ouvre les yeux, sauvage que tu es, dit Clérisse.. Tu vas voir la ligne fleur des élégances de Dinard. C'est l'heure. A quel hôtel es-tu descendu ?

— Au Windsor.

— Tiens ! C'est justement l'hôtel où est mon amie. Moi, je suis à l'hôtel du Casino. Tiens ! Regarde ! Voilà le gratin qui s'amène. Il y a de jolies femmes...

Sur la terrasse commençait à s'amasser une cohue élégante, bizarre mélange, comme dans toutes les stations de plaisir, de gens du monde, d'élégances frelatées, actrices, courtisanes entourées de leur cour, familles riches, jeunes gens bien modernes, sportifs, gigolos, jeunes filles hardies. Martin se souvint brusquement de la raison qui l'amenait là, dans cette foule mondaine et il se retourna, cherchant des yeux s'il n'apercevait pas le jeune Duroy. Mais si bien des garçons le rappelaient par leur allure, il ne vit pas le Chérubin. Clérisse qui s'était retourné en même temps que lui montra du geste une table vide entourée d'un assez grand nombre de sièges :

— Miss Simpson est en retard, ce matin. On a dû se coucher tard à la Villa Dearling !

— Qu'est-ce que c'est que miss Simpson ? demanda assez distraitemment La Pérelle.

— Un phénomène qui occupe beaucoup Dinard. Une milliardaire, mon cher !

— Une Américaine ?

— Oui. L'héritière d'un roi du Pétrole ou du Porc, je ne sais pas au juste. C'est une fille qui a dû être très jolie... il y a trente ans. Aujourd'hui, elle doit approcher de cinquante... si ce n'est pas cinquante-cinq ans. Elle est folle ! Elle a la passion des gigolos. Plus ils sont jeunes, plus elle les aime. Tu vas voir ! C'est un peu répugnant, d'ailleurs. On sent que cette malheureuse est la proie de jeunes aigretins sans scrupules qui se font payer cher l'illusion qu'ils se donnent. C'est fâcheux pour une femme de ne pas pouvoir renoncer à être encensée, recherchée... aimée ! Un de ces jours, elle se fera voler, sinon pire...

Elle habite une splendide villa, assez isolée, en dehors de Dinard, du côté du Prieuré. On y fait une vie de bâton de chaise. La villa s'appelait tout bonnement les « Sapins », car elle est cachée au milieu d'une véritable forêt. Mais à Dinard, on l'a débaptisée pour l'appeler la villa Dearling.

Juste à ce moment, on se retournait vers l'entrée de la terrasse où paraissait un groupe bruyant :

— Tiens ! reprit Clérisse, la voilà, cette folle, avec tout son état-major et les favoris du moment !

Légalement soulevé sur sa chaise, Martin regarda vers le point où se tournait l'attention générale.

Une femme s'avancait, entourée d'un groupe de jeunes gens, encadrée à sa droite et à sa gauche par les deux plus jolis échantillons de gigolos qu'on pût rêver. L'un était blond, l'autre brun, Le brun, c'était Richard Duroy.

La Pérelle n'eut aucune surprise. Tout était dans l'ordre. Bernadette aimait, elle avait confiance sans doute. Lui la trompait, se moquait d'elle.

Mais, tout de suite, ses yeux quittèrent le joli garçon pour se porter vers la femme.

C'était, en vérité, une apparition un peu hallucinante. On eût dit une grande poupée, une automate régie par une mécanique invisible. Invraisemblablement haute et mince, elle avançait d'un pas raide et la robe blanche vaporeuse dont elle était drapée ne parvenait pas à dissimuler sa maigreur presque squelettique.

Miss Simpson avait dû être très jolie. Mais rien ne se fane aussi vite que la beauté claire et blonde des Américaines. Sous le fard violent, le masque était ridé à petits plis, la bouche un peu rentrée. Les yeux étaient effrayants, des yeux d'alcoolique, d'intoxiquée, fixes, striés de fines raies sanguines. Usée jusqu'à la corde, elle devait demander au whisky, comme beaucoup de ses compatriotes, une force factice. Et ce qui était lamentable chez cette créature, merveilleusement habillée, couverte de bijoux lourds, c'étaient sa volonté de paraître jeune encore, toujours, son sourire sur des dents trop blanches, le geste câlin avec lequel elle s'appuyait sur l'épaule du cavalier blond, tandis que Dick Duroy portait son ombrelle.

— Qu'en dis-tu ? interrogea Clérisse.

— Ce n'est pas une femme, c'est un spectre...

— Oui. Et le spectre le plus enragé de vie et d'amour qu'on puisse imaginer. Tous ces gigolos que tu vois autour d'elle la grugent à qui mieux

mieux. Il y a de tout, parmi eux, des danseurs professionnels, des boys de music-hall, des jeunes gens du meilleur monde dévoyés. Celui qui est derrière elle — je ne sais si tu peux le voir — est le fils d'un avocat connu, brouillé avec son père. A côté de lui, Jack Polders, un danseur de cabaret de nuit. Le blond sur qui elle s'appuie, c'est Bob Clausel, un garçon de bonne famille que le jeu et la paresse poussent aux pires combinaisons. L'autre...

— Richard Duroy, je connais...

— Tu le connais ? Alors, j'en ai rien à l'apprendre. Bob et Dick — Dick, c'est le jeune Duroy — sont inséparables. Ils sont la coqueluche de la plage. Que cherchent-ils au juste ? Jusqu'où iront-ils ? Je ne m'en préoccupe guère, mais leurs familles doivent être bien contentes !

Martin avait détourné la tête pour cacher l'expression de son visage qu'il ne parvenait pas à rendre impassible. Il éprouvait une espèce de joie sauvage. Son voyage n'aurait pas été inutile. Dès ce soir, au Casino le chasseur retrouverait sa proie et il n'aurait qu'à choisir l'heure de l'hallali.

Christian Clérisse consultait sa montre :

— Il est temps de nous en aller, dit-il. Marie-José doit être déjà au restaurant.

— Ah ! Elle s'appelle Marie-José ?

Martin La Pérelle, sans doute arraché à des réflexions profondes, avait tressailli bizarrement. L'autre ne le remarqua pas :

— C'est un joli nom, n'est-ce pas ? repartit-il. Oui. Marie-José Chambert...

L'expression des yeux de Martin était redevenue indifférente. Quelqu'un de clairvoyant eût noté ceci : le prénom — Marie-José — l'avait frappé ; peut-être lui rappelait-il un souvenir. Le nom de famille ne lui avait rien dit.

Les deux amis se dirigèrent vers le restaurant de l'hôtel du Casino.

— Nous déjeunerons sur la terrasse, annonça Clérisse. Tiens ! Je l'avais dit, elle est là !

Il allait vers une table où une femme était assise et consultait nonchalamment le menu que commentait pour elle un maître d'hôtel.

Elle tourna la tête, vit Christian, ouvrit la bouche pour parler et resta muette.

— Ma chère Marie-José, dit son ami, je vous présente Martin La Pérelle, un vieux et très cher camarade... Mademoiselle Chambert...

Martin s'inclinait, très correct. La jeune femme lui tendit la main avec un : « Enchantée, monsieur... » presque indistinct.

Clérisse s'agitait, appelait le sommelier, commandait des vins. Il ne s'occupait pas de l'homme et de la femme qu'il avait laissés en face l'un de l'autre et qui se regardaient...

Marie-José Chambert devait avoir de vingt-huit à trente ans. Elle était étrange et jolie, grande, mince, souple, avec une peau dorée d'Orientale, des yeux gris tournant au vert. Les cheveux, teints évidemment, étaient d'une ravissante teinte auburn, avec des reflets cuivrés. Sa robe de soie blanche laissait le dos presque nu. Le cou s'ornait d'un collier de jade vert et plusieurs bracelets de jade sonnaient à chaque mouvement de ses bras longs et musclés. On devinait que, chez elle, la minceur du corps n'excluait pas la force. Elle

devait être sportive, entraînée. On se l'imaginait à cheval ou nageant. Sa silhouette était celle d'une championne.

Clérisse discutait avec le sommelier et le maître d'hôtel. Marie-José ne quittait pas Martin des yeux. On voyait, sous la poudre et le rouge discrets dont elle était fardée, son visage se décomposer légèrement ; les traits se tiraient ; la bouche voluptueuse et rouge pâlissait. Elle laissa tomber son sac en regardant toujours l'homme qui semblait la fasciner. Il se baissa pour le ramasser et elle dit, dans un souffle :

— Par pitié... Ne dites rien...

Martin lui rendit son sac. Il se détourna sans affectation, fit quelques pas pour rejoindre Clérisse. Nerveusement, Marie-José se repoudrait. Quand les deux hommes revinrent vers la table, rien ne pouvait déceler le petit drame qui venait de se jouer.

Le déjeuner fut très gai, animé par la verve de Clérisse, par les récits de La Pérelle. Marie-José Chambert parlait peu, se contentant d'écouter et de sourire. Mais si Martin savait ce que signifiait ce mutisme, l'autre était de ces gens heureux qui, dès qu'ils s'amuse, ne se préoccupent de rien.

Au dessert, on appela « monsieur Clérisse » au téléphone. De nouveau, la femme et l'homme se trouvèrent seuls.

— J'habite le même hôtel que vous, mademoiselle, dit Martin.

— Vraiment ?

— Qui sait ? Nous sommes peut-être voisins de chambre...

Elle leva sur lui le regard de ses yeux verts et dit à mi-voix :

— Numéro 38...

— Bon. Vous serez seule, cette nuit ?

— Je suis toujours seule.

— Attendez-moi à deux heures.

Elle inclina la tête. Cet ordre la trouvait soumise comme si elle l'eût prévu. Mais, le long de son dos nu, couraient des ondes nerveuses comme on en voit aux flancs des chats.

Le café et les liqueurs pris, Martin se leva :

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle et toi, mon cher Christian. Mais je suis obligé de passer à l'hôtel. J'attends un télégramme. Et, du reste, tu sais que je ne suis pas ici tout à fait pour mon plaisir.

— Dommage ! dit Clérisse. Nous avons projeté d'aller cette après-midi, Marie-José et moi, à Rothéneuf. Nous t'aurions emmené...

— Merci mille fois. Tu sais que je ne suis pas tout à fait libre.

— Naturellement ! s'exclama Clérisse en riant.

Quand on voyage aux frais de la Princesse, elle a le droit de se montrer un peu exigeante ! Alors, ce soir, au casino ? Tu viendras bien y faire un tour ?

— Je n'y manquerai pas. Au revoir, mademoiselle, et excusez-moi d'avoir troublé votre tête-à-tête...

Marie-José sourit et tandis que Martin lui baissait la main, ce sourire prit une nuance un peu orgueilleuse. Était-elle rassurée ? Pensait-elle triompher de cet homme dont la présence paraissait être pour elle une menace ?

Clérisse accompagna son ami jusqu'au bas de la terrasse du restaurant :

— Comment la trouves-tu ? demanda-t-il.

— Charmante... D'une beauté captivante... Dis-moi, entre nous... tu es son amant ?

Cette question sembla vexer un peu le beau garçon :

— Non, dit-il enfin. Pas encore... Mais cela ne saurait tarder. C'est une fille sérieuse, je te l'ai dit. Et je crois qu'elle a fait de la vie une expérience assez douloureuse. Elle est méfiante. Elle m'a imposé... comment dirais-je ? Des fiançailles, si tu veux. Bah ! Cela change des femmes faciles !

Sur la plage, Martin haussa les épaules :

— Les hommes sont stupides. En voilà un, pourtant, qui, avec le métier qu'il fait, devrait être sur ses gardes. Il est vrai que moi...

Aucun télégramme ne l'attendait à l'hôtel, pour la bonne raison qu'il n'en avait pas à recevoir. Il en ressortit tout de suite après s'être muni d'un petit revolver et de différents papiers qu'il avait mis dans son portefeuille. Il s'en alla faire le tour de Dinard :

« Il s'agit de ne pas me tromper, songeait-il. De deux choses l'une, ou la diablesse s'est faite nonne et je n'ai rien à y voir. Mais ceci me surprendrait. Ou elle est toujours dans le métier et elle travaille toujours pour le même homme et, dans ce cas, il est ici ou dans les environs. Cherchons. Le hasard m'a aidé en ce qui concernait Bernadette. Peut-être va-t-il me tendre la perche encore cette fois-ci. »

Il passa son après-midi à se promener, alla jusqu'à Saint-Enogat, revint, se rendit sur la plage, continua sa route et dépassa les ruines du Prieuré. Chemin faisant, il entra dans plusieurs hôtels, s'informa d'un homme qui pourrait y être descendu. Une ou deux fois, il montra mystérieusement une carte qui rendit les gens obséquieux et loquaces. Mais il faut croire que, cette fois, le hasard refusait de s'en mêler, car il ne découvrit pas ce qu'il cherchait. L'après-midi s'avancait lorsqu'il arriva devant une splendide propriété entourée d'un parc planté de sapins. Au même moment, des autos s'arrêtaient devant la grille. Il vit descendre miss Simpson, entourée de sa bande de gigolos :

— Tiens ! pensa-t-il. Voici la villa Darling, évidemment...

Mais il n'aperçut pas Dick. Il fit le tour de la propriété. Elle était protégée par des murs et son épaisse ceinture d'arbres sombres lui donnait un aspect assez sinistre. Le parc s'étendait sur plusieurs kilomètres. Tout à coup, il se trouva devant une petite porte de bois entr'ouverte, une entrée de service certainement. Curieux, il la poussa, entra, se promettant de demander un renseignement quelconque, s'il était surpris.

D'où il était, on apercevait la maison, une sorte de petit castel restauré de style disparate. Dans cette agglomération de sapins serrés les uns contre les autres, on avait l'impression d'être loin des lieux habités. Très loin, vers l'habitation, on entendait de vagues rumeurs. Il continua à avancer avec précaution et, brusquement, il se trouva devant un petit pavillon. De grandes baies vitrées permettaient d'y plonger la vue. Il n'y manqua pas.

Ce devait être un ancien pavillon de chasse qu'on avait modernisé et dont la maîtresse de

coëns avait fait un lieu de rendez-vous de plaisir. Martin vit une grande pièce dont le sol disparaissait sous des tapis admirables. Aux murs étaient pendues des peaux de bêtes. Des divans garnissaient presque tout le tour des murs. Le plafond était capitonné. Dans un coin, se trouvait un bar. On devait, là, boire, fumer l'opium, faire Dieu sait quoi encore... Il songea que Richard devait hanter cette salle et, une fois de plus, il évoqua Bernadette...

Il retourna vers l'hôtel. Il se sentait las, plein de dégoût. Le monde, en vérité, n'était qu'un vaste bouge, temple du jeu, de la luxure, et des plus honteuses compromissions. Et lui, en avait eu sa bonne part...

Tout en se livrant à une méditation assez morose, il se retrouva sur la plage. Soudain, comme il frôlait une chaise longue, il perçut une exclamation étouffée. Du siège où il était nonchalamment étendu, Richard Duroy venait de se lever et le regardait avec des yeux épouvantés :

— Vous, monsieur, vous...

Martin s'arrêta, sourit :

— Je vous avais bien dit que nous nous retrouverions. Voyez quelle coïncidence...

— Monsieur, commença le jeune homme d'une voix étranglée, j'ai des excuses et des remerciements à vous adresser... Il m'a été impossible, jusqu'ici...

— Cela aussi, je l'avais prévu, répondit narquoisement La Pérelle. Et alors ? Êtes-vous plus heureux à Dinard qu'à Paris ?

Dick ne répondit pas. Il avait une mine de gamin boudeur et effaré. Martin se mit à rire :

— Je vous ai dit que je vous donnais du temps, monsieur Duroy. Je fais mieux. Je vous offre votre revanche. Ce soir, au bac, si vous voulez...

— Et si je perds encore ? Si j'augmente ma dette envers vous ?

— Il est rare que la déveine s'acharne sur un joueur. Peut-être ce soir ne me devrez-vous plus rien ?

Richard était très pâle. Il devait se sentir au bord de l'abîme. Peut-être aussi cet homme l'effrayait-il. C'était Faust rajeuni plus que de raison devant Méphistophélès impassible.

— J'ai un peu peur, dit-il enfin, avec un sourire forcé. Je ne puis refuser... Mais... si ce soir, par exemple, je vous dois le double ?

— Si cela arrivait, monsieur Duroy, nous prendrions un arrangement, n'avez donc pas peur. Je ne suis pas un mauvais diable et j'aime les gens qui ont les mêmes vices que moi. Allons ! A ce soir ?

— A ce soir, répondit faiblement le jeune Duroy.

Martin s'éloigna tranquillement. L'amant de Bernadette le suivit un instant des yeux. Puis il retomba sur la chaise longue dont ses mains serrèrent les accotoirs, comme si cet appui illusoire eût dû le retenir sur la pente où il se sentait glisser irrémédiablement et au bas de laquelle, au delà du déshonneur, il n'y a plus que la mort...

CHAPITRE VI

LA PARTIE SUPRÊME.

La partie durait depuis deux heures. Depuis deux heures, Martin La Pérelle tenait la banque en face de Richard Duroy, de plus en plus pâle. Comme à Paris, rue de la Pépinière, le colon avait commencé par perdre. Puis, la chance lui était revenue, accablant son adversaire. Vingt fois, Dick avait voulu se lever, abandonner le jeu. C'était comme si une main de fer eût pesé sur son épaule. Pour s'en aller, il eût fallu échapper au regard de l'homme assis devant lui. Il ne le pouvait pas. Quel étrange pouvoir de fascination avait-il donc ? Dick savait bien qu'il se perdait, qu'il allait vers la catastrophe. De temps en temps, une vision passait devant ses yeux : celle d'un jeune homme, seul dans une chambre d'hôtel qui, toutes portes fermées, va chercher dans un meuble un browning. Machinalement, il relevait ses mèches rebelles retombant sur le front. C'était sous ces mèches-là, tant caressées par Bernadette et par d'autres, qu'il faudrait appuyer le canon glacé de l'arme... Il frissonnait... Qui pouvait-il appeler au secours ? Son père ? Il lui avait signifié que tout était fini entre eux. Sa mère... Disposerait-elle d'une somme comme celle qu'il devrait tout à l'heure ? Qui ? Qui ?

Martin semblait ne rien voir. En vain, Christian Clérisse, effrayé de la rage froide avec laquelle il pontait, avait essayé une ou deux fois de l'entraîner. Il l'avait rembaré de quelques mots secs. Il avait entrevu Marie-José Chambert, en toilette du soir, à peine plus nue que le matin, qui fixait sur lui le regard inquiet de ses yeux verts. Autour de la table, on se pressait, passionnés par l'infamale partie et on délaissait pour un soir l'autre table, celle où, impassible, les yeux flambants dans sa face de squelette fardé, miss Simpson jetait les billets aux croupiers, entourée de sa cour avide.

Brusquement, livide, Dick se leva :

— Je quitte la partie.

Tranquillement, Martin La Pérelle le rejoignit comme il sortait. Le jeune homme tourna vers lui des yeux haineux :

— Eh bien ? C'était ce que vous vouliez ? Je vous dois deux cent cinquante mille francs... Que voulez-vous que je fasse ?

— Bah ! dit nonchalamment Martin. Cela s'arrangera...

Il tenait Dick par l'épaule et le Chérubin sentait des doigts de fer s'enfoncer dans sa chair tendre :

— Que voulez-vous que je fasse ? répéta-t-il. Vous savez bien que, jamais...

Il s'interrompit. Il s'était retourné, regardant la salle illuminée. Martin vit que ses yeux s'arrêtaient sur la table où se trouvait miss Simpson. Cela dura une seconde, mais cette seconde révéla à La Pérelle quelque chose de plus terrible que tout ce qu'il pouvait supposer et souhaiter.

Il pesa davantage sur l'épaule tendre :

— Venez... Nous allons causer...

Il l'entraîna au bar, à peu près désert, commanda des cocktails meurtriers, vit Dick avaler le contenu de son verre sans se rendre compte de ce qu'il faisait et fit signe au barman de lui en apporter un second. Puis il s'accouda sur la table, tenant sa victime sous son regard calme :

— Voyons, petit garçon, dit-il, ne nous affolons pas. Je comprends très bien... Vraiment, vous ne voyez aucun moyen...

Pourquoi l'autre devint-il un peu plus blême ? Son adversaire devinait-il la pensée qui, à cette minute même, lui traversait l'esprit ?

— Allons ! reprit La Pérelle, je suis certain que vous avez une idée. Hein ? Cet argent, vous pouvez le trouver... ou, du moins, une bonne partie... Répondez-moi...

— Peut-être, balbutia Dick. Mais il me faudrait un peu de temps... Quelques jours...

— Je ne suis pas un ogre... Seulement, entendez-moi, jeune homme. Cet argent est à moi, je souhaite tout de même ne pas le perdre... Vous le trouverez, n'est-ce pas ?

Dick venait d'avalier le second cocktail :

— Oui, dit-il. Je crois... Mais si cela n'est pas... si je me trompe...

— Alors, après vous avoir laissé le temps... moral, je laisserai les choses suivre leur cours. Mais cela ne sera pas... Vous trouverez... Un joli garçon comme vous a des amis, que diable ! Et ils ne voudront pas le laisser dans l'embarras... Allons ! Combien ? Huit jours ? C'est à peu près le temps que je compte rester ici.

Rien ne peut donner l'idée du regard de détresse que Dick Duroy jeta autour de lui à ce moment-là. Martin La Pérelle évoqua un souvenir sinistre. Un jour de tempête, en mer, tandis qu'il était sur un bateau, un homme était tombé. Il avait été impossible de lui porter secours. Lui avait suivi, un instant, avec des jumelles puissantes, la lutte suprême du malheureux contre les flots, alors que le navire s'éloignait. Il avait distingué le dernier regard de rage désespérée... Dick avait ce regard-là.

Il appela le barman, paya :

— Huit jours, monsieur Duroy... Allons ! Bonsoir !

Il se dirigea vers la salle de jeu, sans un coup d'œil vers l'amant de Bernadette qui se levait péniblement en s'accrochant à la table, s'en allait en chancelant...

Comme il allait y pénétrer, la porte battit, livrant passage à un homme qui le frôla. D'un mouvement instinctif, La Pérelle se rejeta en arrière. Mais l'homme était passé sans avoir pris garde à lui.

Martin, maintenant, était immobile devant cette porte qu'il semblait ne plus songer à franchir. Sa main, dans la poche de son smoking, serrait durement la crosse du browning qu'il avait pris tout à l'heure. Cela dura le temps qu'il mit à se dominer, à réfréner la colère subite et violente qui l'envahissait. Les doigts se desserrèrent, puis la main reparut. Il était redevenu maître de lui-même :

« Quelle folie j'aurais faite ! songea-t-il. J'en ai trop fait de ce genre-là, dans ma vie... N'im-

porte ! C'était écrit. Du moment que Marie-José était ici, cet homme devait y être. Peu importe où il loge et sous quel nom on le connaît. Le principal est qu'il y soit. Marie-José est ici pour « travailler ». Allons ! Ma nuit n'est pas finie !

Il se décida à pénétrer de nouveau dans la salle de baccara et, immédiatement, il aperçut Clérisse et son amie qui venaient à lui :

— Tu en as assez ? demanda le premier en riant. Dis donc, tu t'entends à mettre les gens à sec, toi ! Le malheureux n'en reviendra pas !

Et comme Martin faisait un geste d'indifférence, il continua :

— Cela t'est égal ? A moi aussi, d'autant plus que le jeune homme n'est guère intéressant. Tu sais, il est de la bande à la Simpson... Il va être quatre heures. Est-ce que tu rentres ?

— Oui.

Marie-José est fatiguée. Nous allons la reconduire à l'hôtel. Comme cela, tu seras chez toi et tu n'auras pas à craindre les mauvaises rencontres.

La Pérelle jeta un coup d'œil vers la jeune femme. Très pâle dans sa robe couleur paille dont les longs plis moulait si étroitement son corps qu'elle la faisait nue, elle paraissait ne plus pouvoir se soutenir. Ils sortirent, trouvèrent une voiture dans laquelle ils montèrent. Le trajet fut silencieux. Devant l'hôtel Windsor, Clérisse baisa la main de Marie-José, serra celle de Martin :

— A demain. Je te la confie...

Les deux chambres étaient au premier étage. L'ascenseur arrêté, Marie-José descendit la première, passa devant Martin. Le garçon d'étage, somnolent, s'avavançait.

— Merci, mon garçon, dit La Pérelle. Nous connaissons nos chambres. Nous n'avons besoin de rien.

Debout dans le couloir, ils attendirent que le bruit de la descente de l'ascenseur se fût éteint. Tout était silencieux. On distinguait seulement de vagues bruits de respirations endormies, de ronflements et, au loin, le chant de la mer. La jeune femme fit quelques pas incertains, mit la clef dans la serrure, se retourna :

— Vous voulez...

— Oui.

Elle entra la première. Martin la suivit et la porte se referma derrière eux.

L'électricité inondant la chambre révéla l'altération du visage de la jeune femme. L'attitude qu'elle affectait depuis le matin cédait à un affaissement soudain, à une sorte d'abandon résigné. Lentement, elle enleva le manteau qui l'enveloppait, apparut comme nue dans la robe qui avait presque la teinte de sa chair ambrée. Elle alla s'asseoir sur un fauteuil près d'une table, atteignit d'un geste machinal un étui à cigarettes qui y était posé, un briquet. Elle les reposa aussitôt, ses mains tremblantes lui interdisant le geste familier :

— Ne tremblez pas, dit ironiquement Martin. Je n'ai pas l'intention de vous tuer.

— Que voulez-vous ?

Nonchalamment, Martin prit son propre étui, lui tendit une cigarette, lui offrit du feu ; puis il en alluma une lui-même, s'assit à son tour :

— Marie-José, cette petite mise en scène ne vous rappelle aucun souvenir ?

Un frisson léger passa sur les épaules nues, mais elle ne répondit pas. Elle semblait maintenant reprendre son sang-froid ; elle osait regarder l'homme en face d'elle et un léger frisson retroussa tout à coup ses lèvres sur des dents fines et aiguës :

— Marie-José Fargas, ce matin, vous m'avez murmuré : « Par pitié, ne dites rien. » Je me suis tu. Je me suis tu parce que je pouvais croire à votre sincérité. Ce soir, je n'y crois plus...

Les yeux verts eurent un éclair furtif, puis disparurent sous les longues paupières frangées de cils noirs :

— Je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas ? Bien. Nous allons donc reprendre l'histoire à son début. Il y a six ans de cela, au camp d'aviation militaire d'Alger, un officier que nous appellerons Jean G..., eut le malheur de tomber amoureux d'une fort jolie veuve roumaine — oui, vous étiez roumaine, dans ce temps-là — et, dans sa passion, de lui confier certains secrets intéressant la construction d'un nouvel appareil. Un plan, qu'il avait toutes raisons de croire rangé dans un tiroir de son bureau, disparut même. L'officier, affolé, fit des confidences à un agent du contre-espionnage qu'il connaissait. Et grâce, à cet homme, il evita le conseil de guerre. Le plan fut retrouvé dans un casier où il avait été, paraît-il, mis par mégarde. Jean G... seulement coupable de négligence... et d'imprudence, fut envoyé dans le bled, à un poste périlleux... où il est peut-être encore. Mais l'agent du contre-espionnage avait, lui, par plaisir et parce que c'était son métier, continué son enquête. La femme travaillait pour le compte d'un espion du gouvernement de Baltavie qui se faisait nommer le comte de Soderling et se disait attaché militaire. Elle était sa maîtresse. Je tenais tous les fils. Je fis arrêter Soderling... Marie-José Fargas, la jeune veuve, allait subir le même sort. Un soir comme celui-ci, elle me reçut dans sa chambre d'hôtel. Elle était toute jeune, c'était presque un enfant. Elle pria, supplia, jurant que cette terrible leçon lui servirait. Martin La Pérelle était, lui aussi, plus jeune qu'aujourd'hui. Il faiblit. Cette nuit-là, Marie-José fut sa maîtresse. Il ne put pas dénoncé alors qu'il sortait de ses bras. Il la fit s'enfuir. Est-ce exact ?

— Oui...

— Depuis, plusieurs fois, il apprit que Marie-José Fargas continuait sa vie dangereuse. Partout où son existence d'aventures la conduisait, on retrouvait, sous des noms divers, l'homme d'Alger, celui qu'on avait condamné à un an de prison sous le nom de Soderling. Aujourd'hui, ce matin, j'ai retrouvé Marie-José Fargas devenue mademoiselle Chambert, dactylo de Ministère à Paris et, selon son procédé, tenant la dragée haute à un brave garçon qui n'y voit pas plus loin que le bout de son nez, ce qui est bien fâcheux dans notre métier. Un instant, je me suis demandé si je me trompais, si Marie-José n'était pas sincèrement amoureuse, si elle ne s'était pas rangée... Tout arrive avec les femmes ! Heureusement pour moi, ce soir, en rentrant dans la salle du bac, j'ai croisé un homme que j'ai reconnu... Vous travaillez toujours pour Soderling. Sa présence ici m'en est le sûr garant.

Ce que vous voulez faire, cette fois encore, est facile à deviner. Vous finirez sans doute par céder à Clérissse, comme vous m'avez cédé jadis. Vous avez pour mission de lui arracher des renseignements... Et puis, vous disparaîtrez... après... Hein ? c'est cela ?

Elle secoua la tête, le regardant entre ses cils baissés avec une expression méprisante. Il se leva brusquement, la saisit aux épaules :

— Tu as tort d'essayer de te moquer de moi, Marie-José. Il me sera facile, si je veux, de ressusciter l'ancienne histoire et d'autres que je connais. Oui, parce que je t'ai possédée, j'ai eu des scrupules. Aujourd'hui que tu l'attaques à un de mes amis, à un honnête homme, je n'en aurai pas. Je te perdrai. J'en sais assez sur toi pour te faire finir tes jours en prison. Si nous étions en temps de guerre, ce serait Vincennes...

— Non ! cria-t-elle. Tu ne feras pas cela... Martin, écoute-moi...

Elle se collait soudain à lui, de tout son corps souple et chaud qu'il sentait nu sous la robe.

— Oui, c'est vrai... Je travaille encore pour lui... Il m'y force... Je n'ai jamais cessé d'être à lui... Tu ne sais pas ce qu'a été ma vie, Martin La Pérelle ! Cet homme me tient depuis ma première jeunesse, je n'ai jamais pu lui échapper... Je tuerais pour lui, parce que je l'aime ! Mais écoute ce que je veux te dire... Il m'a obligée souvent à des choses qui m'ont répugné... Ton Clérissse, je le déteste... La seule idée de lui appartenir fait que toute ma chair se hérissé d'horreur... Toi, ce n'est pas la même chose... Je me souviens de notre nuit comme tu dois t'en souvenir... J'étais toute jeune alors, tu le disais tout à l'heure... Même dans les bras de mon amant, j'ai gardé longtemps le souvenir de tes caresses de cette nuit-là... Je crois que tu m'aurais sauvée, si tu avais voulu... Tu ne l'as pas compris... C'est toi qui m'as rejetée dans ce que tu appelles ma vie dangereuse... Je t'aurais suivi... Aie pitié de moi, ne me dénonce pas...

Elle se serrait de plus en plus contre lui. Elle s'offrait. Epouvantée, toute sa chair frémissante à l'idée du sort qui l'attendait si cet homme la livrait, elle se disait sans doute que si, de nouveau, il la tenait dans ses bras toute une nuit, ce serait comme là-bas, à Alger... Martin La Pérelle était un homme, la tentation l'éblouissait. Depuis tant de jours, il avait les nerfs exacerbés par son inutile passion pour Bernadette. Lui aussi songea à la nuit qu'ils pourraient passer, elle consentante, soumise comme une esclave, lui satisfaisant ses plus étranges caprices... Mais il se reprit, la repoussa doucement :

— Non, Marie-José, non... Ce n'est pas cela que je veux. Maintenant, je te connais. Je veux être libre de te tuer, le jour où je le voudrai, le jour où tu te trouveras sur ma route et où j'estimerai que tu vas trop fort... Comprends-tu ? Te prendrai encore cette nuit, ce serait reconnaître que tu es une femme. Pour moi, tu n'es plus une femme, mais un ennemi. Allons ! Tu veux vivre ? Je vais te dicter mes conditions.

Dans la lutte, une épaulette de la robe s'était rompue ; un des seins couleur d'ambre était nu. Il détourna les yeux :

— Un ennemi, Marie-José. Tu n'es que cela.

Elle alla chercher son manteau, s'en enveloppa :
— Tu es le mien aussi désormais, Martin La Pérelle. Mais, cette nuit, tu es le plus fort. Que veux-tu que je fasse ?

— Voici : Tu vas partir. Tu laisseras à l'hôtel une lettre où tu diras à Clérissse... ce que tu voudras... Que tu t'es trompée sur tes sentiments, que tu ne l'aimes pas... Et une fois arrivée à Paris, mademoiselle Chambert enverra sa démission au Ministère où elle est entrée Dieu sait par quelle infernale combinaison. Il faut que, tout à l'heure, quand Clérissse te cherchera, tu ne sois plus là. Tu as compris ?

— Oui... Ce sera fait. Tu n'as plus rien à me dire ?

— Ceci encore : méfie-toi. Si je te retrouvais encore, je ne te ménagerais plus.

D'un geste frileux, elle s'enveloppait dans son manteau ; il ne voyait plus d'elle que sa tête brune, ses yeux verts où palpitait un reste de terreur. Elle ressemblait à un petit animal mal-faisant, vaincu et qui, pourtant, chercherait encore à mordre.

— Adieu, Marie-José, dit-il.

— Il s'en allait vers la porte. Soudain, il s'arrêta, revint vers elle :

— J'oubliais... Qu'est devenu ton frère ?

Elle tressaillit :

— Mon frère ?

— Oui, Murdoch... Car tu t'appelles de ton vrai nom Marie-José Murdoch.

— Tu le connais ?

— Je le connais. Cela t'étonne ? il a travaillé pour moi, autrefois, à Djibouti. C'est un garçon adroit. Où est-il ?

— A Paris.

— Toute la famille, alors ?

— C'est son droit.

— Que fait-il ?

Elle ne répondit rien. Martin se mit à rire :

— Tout ce qu'on veut, comme toujours. Où peut-on le trouver ? N'aie pas peur. Je ne lui veux pas de mal. Cela m'amuserait de le revoir.

Il avait tiré de la poche de son pardessus un carnet et un stylo :

— L'adresse ? J'attends.

— Sept... rue Mouffetard, dit-elle d'une voix hésitante.

— Merci. J'aurai de tes nouvelles par lui, au besoin.

— Mon frère ne m'a jamais trahie, reprit-elle avec colère.

— Oui, je sais que vous vous aimez. Il faut bien que, chez les pires bandits, il reste une ombre de sentiment. C'est à toi à l'arranger à ne rien craindre de moi. A bon entendeur... Adieu, Marie-José...

Elle s'avança vers lui, la main tendue, avec un sourire :

— Méchant !

Il sourit à son tour :

— Les hommes sont ce qu'on les fait. Adieu ! Souviens-toi...

Rentré dans sa chambre, il se jeta sur son lit, mais ne se laissa pas surprendre par le sommeil. Vers huit heures du matin, il entendit devant l'hôtel le ronflement d'un moteur et bondit à la fenêtre. On hissait une malle sur un taxi. Marie-

José l'espionne, en costume de voyage, monta dans la voiture qui démarra. Il respira :

— Allons ! dit-il tout haut. Le jour du jugement dernier, voilà peut-être une action qui pèsera dans la balance.

* *

Ce ne fut que le soir qu'il revit Christian Clérisse qui lui confia sa colère et sa déception. Marie José avait quitté Dinard. Mais cette colère et cette déception, Martin ne fut pas loin de les partager. Elle était partie, oui ; mais, continuant son jeu perfide, elle n'avait pas écrit ce que Martin lui avait dicté. Sa lettre disait que, la nuit, en rentrant à l'hôtel, elle avait trouvé une dépêche lui annonçant la maladie d'un parent, qu'elle devait se rendre immédiatement en province, assez loin de Paris... Mais qu'ils se reverraient, qu'il eût confiance en elle :

« Elle a eu peur de Soderling, songea-t-il. Elle veut prendre ses ordres avant d'agir. Malheur à elle si elle n'abandonne pas son projet de séduire ce grand imbécile de Christian ! »

Le « grand imbécile » en question déversa ses peines dans le gilet de son vieil ami :

— C'est inouï ! J'avais l'impression qu'elle allait céder... Je te le dis à toi, mon vieux... Jamais je n'ai tenu à une femme comme à celle-là...

Martin jugea inutile de discuter. Dans son esprit, l'affaire Marie-José était classée, pour l'instant. On verrait plus tard. Il se contenta de plaisanter un peu Clérisse et de lui prodiguer les consolations d'usage en pareil cas. Il avait autre chose en tête qui le préoccupait bien davantage. Pourtant, il chercha dans tous les recoins du Casino s'il n'apercevait pas Soderling. Il ne le vit nulle part. Il avait fui derrière sa complice ou il se cachait.

Peu lui importait, d'ailleurs. L'histoire de l'espionne n'était qu'un intermède. La grande chasse commençait.

Il revit Dick Duroy dans la salle de bac, mais cette fois, aux côtés de miss Simpson qui ne le quittait pas. Sur la plage, au restaurant, il marchait dans l'ombre de l'Américaine. Pour Martin, c'était clair ; il allait essayer de faire payer ses dettes de jeu. Il épiait ardemment le jeune homme et ses alternatives de bonne et de mauvaise humeur. Tantôt il croyait à sa chance, tantôt l'espoir devait l'abandonner. Bob et lui échangeaient des regards furieux. C'était à qui, évidemment, réussirait à plumer la malheureuse, victime de sa passion pour la chair fraîche. Puis il devint visible, aussi bien pour La Pérelle que pour tous ceux qui s'intéressaient à ce tournoi singulier, que le beau Bob reprenait l'avantage. Dick maigrissait, pâlissait ; ses traits se tiraient. Il commençait à ressembler à une bête aux abois. Alors, Martin s'arrangea pour se trouver sur son passage. L'autre l'évitait visiblement. Pourtant, un soir, dans les jardins du Casino, ils se trouvèrent face à face. Martin s'avança :

— Eh bien, monsieur Duroy ?

— Monsieur...

— Vous abusez un peu de ma longanimité, il me semble ? avez-vous pris vos dispositions ?

L'autre blêmit, se mordit les lèvres :

— Oui, monsieur, dit-il. J'attends un envoi d'argent important...

— C'est que je compte ne pas m'attarder maintenant à Dinard... Dans combien de temps pensez-vous...

Dick détournait les yeux ; les mots sortaient difficilement de sa gorge serrée :

— Je ne sais pas au juste...

— C'est curieux, dit lentement Martin. J'aurais juré, au contraire, que vous aviez une idée... une idée très précise...

Le jeune homme était livide. Son regard s'effara davantage. On eût dit qu'il s'affolait à la pensée que La Pérelle pouvait lire en lui :

— Encore quatre ou cinq jours... Pas plus... Je vous promets...

Sa détresse avait quelque chose de si poignant que la dure volonté du bourreau fléchit une seconde. Il fut, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur le bord de la pitié. Ce Dick n'était qu'un gamin, en somme, un gosse trop gâté, incapable de résister aux tentations. Mais un geste décida de tout. Le jeune Duroy avait tiré son mouchoir, essuyait son front où perlaient des gouttes de sueur. Dans ce mouvement, il fit tomber une enveloppe mauve dont la suscription était d'une écriture connue de l'adversaire : celle de Bernadette. Un flot de jalousie submergea le cœur de Martin, exaspéra sa rancune :

— Vous perdez quelque chose, dit-il sèchement.

Machinalement, Richard ramassa la lettre en disant « Merci » et il la garda dans ses mains, froissant nerveusement le papier. Tant que Martin le verrait, il ne serait plus que haine et violence :

— C'est bien, monsieur Duroy. Pour la dernière fois, j'enregistre votre promesse. Quatre ou cinq jours, pas plus. C'est convenu ?

Il perçut à peine le « oui » que murmurait Richard. Il s'éloigna. Il triomphait... Mais de quel triomphe !

— Quatre ou cinq jours, pensait-il. Maintenant, je sais l'idée qu'il a. La réalisera-t-il ?

* *

C'est la chasse à l'homme qui commence. Martin La Pérelle s'est découvert soudain un goût nouveau pour les promenades nocturnes. On le voit moins au Casino. On le rencontre sur la promenade Robert-Surcouf, remplie de gens quand il fait beau. Cette promenade contourne la pointe du Moulinet. Lorsqu'il en a atteint l'extrémité, il retourne en arrière. Il dépasse l'embarcadère des bateaux de Saint-Malo et de Saint-Servan. Il lui plaît, à cette heure, d'aller seul au bord de la mer. Les soirées commencent à être plus fraîches. Un certain nombre de baigneurs sont partis et ceux qui restent rentrent à leur hôtel ou s'entassent au jeu ou au cinéma. Il vient une heure où tout est désert. C'est celle qu'il préfère. Il continue sa route le long de l'Anse de Dinard, arrive sur la plage du Prieuré. Là, il abandonne la rive, contourne les ruines d'où s'envolent des oiseaux de nuit troublés par ce piéton dont le pas sonne dans l'ombre. Il arrive à la villa Darling, longe le mur et s'arrête...

La petite porte du parc est toujours ouverte. Personne n'y passe et on oublie de la fermer. Il regarde cette porte innocente, la dépasse, revient. A ce moment-là, sa marche ne fait plus aucun bruit. Il est habitué à l'affût et il sait, quand il le faut, rester si immobile qu'il se confond avec la nuit. Il pense :

— C'est par là qu'il passera...

Un jour, deux, trois se passent. Personne ne vient. Le quatrième jour, il est là depuis un certain temps déjà quand une ombre s'avance jusqu'à cette porte, la pousse... Mais tout de suite, comme épouvantée, l'ombre ressort, s'en va, s'efface...

Le lendemain, même manège. L'ombre, mince et délicate, est entrée dans le jardin. Quelle heure est-il? Deux heures, peut-être... Est-ce pour cette nuit? Non. L'ombre se glisse dehors au bout de quelques minutes à peine. Elle allume une petite lampe électrique de poche, jette autour d'elle des regards furtifs, s'en va...

Le sixième jour, Martin La Pérelle rencontre, le matin, sur la plage, Dick Duroy. Il ne lui dit rien, mais s'arrange à passer devant lui. Le jeune homme salue vaguement. Martin sourit. Méphistophélès dut sourire ainsi devant Faust hésitant à séduire Marguerite. Et Faust a dû rougir et pâlir comme Dick.

Voilà la sixième nuit. Il y a du monde à la villa Darling, des autos stationnent devant la grille, le jardin est illuminé. On entend un orchestre qui joue. Les oiseaux de nuit des ruines tourbillonnent avec des cris aigus. Martin ne quitte pas la petite porte. Nul de ceux qui sont là et dont le vent apporte parfois jusqu'à lui un éclat de voix ou un rire ne soupçonne l'existence de cette petite porte du fond du parc par laquelle on peut entrer et sortir cependant.

Entrer? Non. On n'entrera pas, car on est dans la maison. Mais on sortira et c'est ce que Martin attend. Un peu avant deux heures, la fête se termine. Les voitures s'en vont et ceux des invités qui n'en ont pas retournent vite vers Dinard car il s'est mis à tomber une pluie fine et froide d'automne.

Martin est certain que *c'est pour cette nuit*. Il sait bien qu'on ne tardera pas davantage.

Deux heures et demie... Trois heures... Tout est silencieux et il faut l'oreille du coureur de brousse pour distinguer le bruit des pas qui écrasent les aiguilles de sapin, dans le parc.

Enfin, quelqu'un sort. C'est l'ombre mince et délicate des autres nuits. Elle s'arrête. Ah! Martin n'avait pas pensé à cela : la clef dont personne ne se servait devait être sur la vieille serrure, à l'intérieur. L'ombre ferme la porte avec précaution. Elle s'en va. Sur la plage du Prieuré, elle jette la clef à la mer.

C'est fini. Tout dort dans la villa Darling. La pluie efface les pas des deux hommes qui, l'un derrière l'autre, à grande distance, retournent vers Dinard. Et la mer qui monte sur le sable de la plage du Prieuré détruit la trace de celui qui est venu jeter la clef... qu'on ne retrouvera pas!

— Je pars ce soir, vieux. Tu déjeunes avec moi? Dieu sait quand nous nous reverrons ensuite.

Le soleil était revenu. Sur la plage, Christian Clérisse venait au-devant de La Pérelle.

— Tu rentres à Paris? demanda celui-ci. Ton congé est fini?

— Non. Mais Dinard n'est plus drôle. Tout le monde s'en va. Et puis, enfin... Il me manque quelqu'un. Tu comprends?

— Mon pauvre Clérisse! Quand cesseras-tu d'avoir confiance dans le cœur des femmes?

— Tu me trouves bête, hein? Oui, évidemment, toi, tu es un homme fort! Moi je suis d'aplomb pour tout le reste, mais cela... Ne parlons plus de ces choses, tiens! Viens prendre le Porto!

Ils firent quelques pas, allant vers l'hôtel du Casino.

— A propos, dit Clérisse. Qu'est-ce que tu dis de la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Quoi? Tu ne sais pas? Mon Dieu! On ne parle pourtant que de cela, ce matin. La plage est assez agitée...

— Je sors de l'hôtel. J'ai écrit des lettres toute la matinée. Qu'est-ce qu'il y a?

— On a assassiné miss Simpson, cette nuit.

Martin s'arrêta net, regardant Clérisse avec stupeur :

— Quoi? Qu'est-ce que tu dis?

— L'Américaine, tu sais? On l'a trouvée, ce matin, dans son salon, égorgée.

— Cela devait arriver, remarqua tranquillement Martin. Avec tout ce monde interlope dont elle s'entourait...

— Tu sais qu'il y avait fête chez elle, cette nuit? Vers deux heures, tous les invités partis — ou, du moins, on le croyait — elle est rentrée dans sa chambre, s'est fait déshabiller par sa femme de chambre et l'a renvoyée. Que s'est-il passé ensuite? On en est réduit aux hypothèses... Tous les domestiques couchaient au dernier étage, la soirée avait été fatigante, ils ont dormi. Sans doute, elle est redescendue pour une raison quelconque... à moins qu'elle ait entendu du bruit... L'assassin avait dû se cacher. A moins qu'elle lui ait donné rendez-vous... Avec cette folie, on ne sait pas... Bref, quand le valet de chambre est descendu, ce matin, vers huit heures, le premier, elle était déjà froide.

— Et l'assassin? A-t-on idée...

— Il est arrêté.

La Pérelle qui s'était remis à marcher s'immobilisa de nouveau. Il dut s'imposer un terrible effort de volonté pour rester impassible :

— Déjà? qui est-ce?

— Une espèce d'intendant-secrétaire qu'elle avait chez elle. Un individu taré, de mœurs douteuses. Il paraît, d'après les domestiques, qu'il y avait entre eux des relations intimes. Et puis, les choses s'étaient gâtées. Il y a quelques jours, on les avait entendus se disputer violemment. Bref, on a trouvé l'homme dormant dans le parc, ivre-mort et à peu de distance du fourré où il était affalé, on a découvert un poignard japonais qui était toujours sur la table du salon. Il nie, naturellement. Mais cela ne peut être que lui. Le parc

était fermé, la maison aussi et il était le seul des domestiques qui eût une clef. Il a été arrêté, séance tenante. Et à moins que l'enquête ne révèle quelque chose de nouveau...

— Il n'y a pas eu de vol ?

— On ne sait pas. Miss Simpson était le désordre incarné et l'argent traînait partout. Aucun meuble forcé, en tout cas. D'ailleurs, d'après le peu que j'ai su, on croit plutôt à une vengeance.

— Oui, une vengeance... ce doit être une vengeance...

Il avait tiré son mouchoir, essuyait son front couvert de sueur :

— Qu'est-ce que tu as ? demanda soudain Clérisse. C'est ce que je viens de te raconter qui t'impressionne ?

— Non. Je pense que je dois couvrir un accès de fièvre... Cela me reprend de temps en temps. Ce n'est rien. Allons déjeuner. Il sera toujours temps de prendre de la quinine, ce soir...

Pendant le déjeuner, il ne fut plus question du meurtre de miss Simpson. Martin La Pérelle écouta patiemment Clérisse qui l'entretenait de sa déception amoureuse. En réalité, il entendait à peine ce que l'autre lui disait. Il songeait que sa vengeance savamment combinée avait manqué. Il était certain, lui, que c'était Dick Duroy qui avait tué l'Américaine. Mais il était le seul à le savoir...

cela, en effet, si miss Simpson n'eût pas existé. Mais il avait compris que Dick, infatué de lui-même, cavalier servant de l'Américaine qui cherchait l'illusion de l'amour, pensait à emprunter — si l'on peut dire — l'argent qui lui était nécessaire à celle-ci. Il avait dû penser que s'il devenait l'amant de cette femme vieillie, elle ne lui refuserait rien. Que s'était-il passé, au juste ? Miss Simpson avait-elle eu conscience de l'atroce comédie qu'il lui jouait ? S'était-il trahi trop tôt ? L'affaire avait manqué. Et c'est alors que La Pérelle avec son instinct d'aventurier, rompu à toutes les ruses, et à qui nul ressort de l'âme humaine n'était inconnu, avait deviné chez Dick la naissance de l'idée du meurtre. A vrai dire, il n'en avait pas espéré tant. Dick assassin, condamné, c'était l'atroce fin du roman avec Bernadette. Pas une seconde, il n'avait songé à la douleur de celle-ci. La lutte était engagée, tous les moyens étaient bons.

La nuit du crime, il avait vu Richard sortir de la villa des Sapins, il l'avait suivi, il l'avait vu aller jeter à la mer la clef de la petite porte. Aucun doute n'était possible. C'était bien lui qui avait fait le coup. Et le destin voulait qu'il ne fût pas soupçonné, il allait échapper à la justice. Restait le parti de le dénoncer. Mais sans qu'il s'expliquât bien pourquoi, cela lui répugnait. Il n'eût pour rien au monde écrit une lettre anonyme.

D'ailleurs, qui savait si l'enquête n'allait pas amener la découverte du véritable coupable ? Il fallait attendre. La machine était en marche ; on verrait ou elle s'arrêterait.

Ce soir-là et les deux suivants, Martin s'abstint de paraître au Casino, afin de ne pas se trouver en face du jeune homme. Mais il se tint soigneusement au courant de l'affaire Simpson qui, du reste, s'étalait à la première page des journaux. L'homme arrêté niait, évidemment. Mais tout l'accusait. Un réseau de preuves rendait sa défense impossible. La pluie qui ne cessait de tomber avait effacé toute trace, lavé le manche du poignard. La seule découverte faite était qu'on avait dû voler une somme dont on ignorait le montant, la femme de chambre ayant vu, le matin du crime, miss Simpson fournir un paquet de billets dans le tiroir d'une table du salon. Or, le tiroir avait été trouvé entr'ouvert et tous les papiers qu'il contenait bouleversés. Seulement, on n'avait pas remis la main sur l'argent. L'assassin l'avait-il caché ? Ou — autre hypothèse — l'Américaine était-elle descendue de sa chambre avec la pensée de les mettre en sûreté et avait-elle eu le temps de le faire ?

Tous les familiers de la villa des Sapins avaient été interrogés, Richard Duroy comme les autres. Il était clair que la conviction de la justice était faite. Le coupable était ce Brown dont la réputation était détestable et qui, à Dinard même, avait commis une escroquerie vis-à-vis de commerçants que miss Simpson avait désintéressés.

Instruit de tout cela, Martin La Pérelle reparut au casino le quatrième soir. Il trouva Dick Duroy dans un petit salon, l'air de méchante humeur, l'œil sombre. A la vue de son adversaire, le jeune homme eut un sursaut, puis il se leva, vint vers lui :

CHAPITRE VII

A L'ÉCARTÉ.

Depuis le jour où Martin La Pérelle avait acquis la certitude que Richard Duroy était l'amant de Bernadette Arnaud, il avait décidé qu'il les séparerait.

Aucun être humain n'est complètement bon ni complètement mauvais. Martin était capable d'amitié, de bonté, de dévouement, de délicatesse. Mais le fond de sa nature avait quelque chose de sauvage. C'était, par certains côtés, un primitif. En d'autres temps, en d'autres pays, il eût disputé Bernadette à Duroy au couteau ou au browning. Il était Catalan par sa mère, c'est-à-dire Espagnol. L'Espagne est la contrée des passions violentes, des amours sanglantes. Et sa vie aux colonies, les luttes qu'il avait eu à soutenir au cours de sa vie avaient décaplé chez lui ces instincts que la vie civilisée eût peut-être adoucis.

Le hasard lui avait fourni sa première arme : Dick était joueur. Il avait résolu de le dépouiller, de l'acculer au déshonneur, au suicide. Il ne tuerait pas le jeune homme lui-même, mais il le mettrait dans une telle situation que la mort serait son seul recours. Et peut-être cela eût-il fini comme

— Je vous cherchais, monsieur. Voulez-vous m'accorder un moment d'entretien ?

— Je suis venu pour cela, jeune homme. Quoi de nouveau ?

Dick affectait un air dégagé ; mais Martin décela à d'imperceptibles signes une inquiétude qui touchait à l'angoisse. Il jeta un regard circulaire dans le salon vide et se rapprocha :

— Venez dans le jardin. Nous serons plus tranquilles.

— Volontiers.

Il ne pleuvait plus ce soir-là. Mais le ciel était sombre. Martin ne pouvait voir le visage du jeune homme ; mais ses gestes saccadés et le son assourdi de sa voix, quelque chose de précipité dans son débit lui livraient son secret. Plus que jamais, il était certain de ne pas s'être trompé. Il attendit, ramassé moralement sur lui-même comme il l'eût été physiquement dans l'affût, à la chasse.

— Voici, monsieur. Je vais être en mesure d'acquitter ma dette. Mais il y a une petite complication. Je ne dois toucher l'argent qu'à Paris. J'aurais désiré me le faire envoyer ici, mais je dois fournir certaines garanties et ce n'est pas à Dinard que je puis le faire. Vous rentrez à Paris vous-même ?

— Oui. Demain ou après-demain.

— Si vous le voulez bien, nous allons prendre rendez-vous. Et je vous remettrai la somme.

— J'ai votre parole ?

— Vous l'avez.

Ils firent encore quelques pas en silence. Dick fit un mouvement pour retourner vers le casino. Martin l'arrêta.

Il lisait dans la pensée de Dick. Celui-ci ne voulait pas lui remettre l'argent à Dinard. Il y était connu, on le savait sans le sou. C'eût été se mettre à la merci d'une indiscretion et exciter des soupçons. A Paris, il serait à l'abri, au besoin s'assurerait le concours de complices bénévoles.

— Savez-vous à quoi je songe, monsieur Richard Duroy ? dit la voix de Martin dans l'ombre.

Il eut la sensation que Dick avait tressailli violemment. Il répondit d'un ton bizarrement altéré :

— Comment le saurais-je ?

— J'ai envie de vous offrir une dernière chance...

— Comment ?

— Oui, avant que nous nous séparions pour toujours. Car nous ne nous reverrons vraisemblablement jamais... à moins que cela ne soit dans le cabinet du juge d'instruction...

Le gravier cria sous les pas de Dick qui avait chancelé.

— Quoi ? dit-il d'une voix étouffée.

— Sait-on jamais ? Oui, j'ai envie de vous offrir une dernière partie... Oh ! Pas à la table de bac, non... Seul à seul... A l'écarté, tenez, un jeu bien innocent...

Il sentait qu'il tenait Dick aussi sûrement que s'il l'eût serré à la gorge. Dans le noir, il perçut comme un sanglot étouffé que le garçon essaya de changer en un éclat de rire :

— Drôle d'idée ! Et quel sera l'enjeu, monsieur La Pérelle ?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Venez.

Ils se retrouvèrent dans le petit salon. On enten-

dait, au loin, une musique de jazz au rythme syncopé, quelque danse américaine :

— Tiens ! dit nonchalamment Martin. On devait danser sur ces rythmes-là chez miss Simpson...

L'autre le regarda. Il était vert ; partout sur son visage, perlaient de petites gouttes brillantes. Il avait l'air, avec sa grande jeunesse, d'un enfant malade. D'un geste brusque, il alla prendre un jeu de cartes sur une étagère, le jeta devant Martin :

— Voici... Maintenant, répondez-moi... L'enjeu ?

— Mon silence, dit tranquillement Martin.

Dick baissa la tête. Il était visible qu'il n'es-sayait même pas de comprendre comment cet homme connaissait son affreux secret. Il se laissait aller à la destinée :

— En sept points, reprit Martin. Je donne...

Il distribuait les dix cartes, retournait la onzième :

— Atout : neuf de pique... Je crains que, chez les tireuses de cartes, c'est la mort, n'est-ce pas ?

Le jeune homme frissonna. Au loin, la musique obsédante jouait toujours. Il releva machinalement une mèche qui lui tombait sur les yeux, murmura :

— Ce jazz...

— Oui, un peu énervant, n'est-ce pas ?

Ce fut la dernière phrase prononcée. On n'entendit plus que les points prononcés et les mots consacrés : « Je propose... — Combien ? »

La chaise de Dick tomba ; il venait de se lever :

— J'ai perdu...

— Ramassez donc votre chaise. Il n'y a pas de bonne partie sans revanche...

Dick leva vers lui des yeux hagards. Martin avait repris les cartes, les battait :

— La dernière, cette fois. Je vais vous faire une proposition. Je vous l'ai dit, Je me moque de l'argent. Je joue pour mon plaisir. Cette fois, je double l'enjeu...

— C'est-à-dire ? demanda Richard qui semblait prêt à s'évanouir.

— Voici : je vous ai dit : mon silence. Mais ceci ne m'intéresse pas... Cela n'intéresse que vous. Il est juste que, moi aussi, je gagne quelque chose. Jouez-moi votre maîtresse, monsieur Dick Duroy...

— Ma...

— Oui, jeune homme. Ne la nommons pas. Je l'ai aimée avant vous et c'est pourquoi je veux vous perdre. Vous avez compris ? Si je gagne, je me tairai. L'argent vous servira à vous relever, si vous en êtes capable. Je suis bon prince. La femme seule m'intéresse. Si vous refusez...

— Vous me dénoncez...

— Parbleu !

Richard, écrasé, inclina la tête :

— Jouons, dit-il.

Il ne regardait que les cartes et ne levait plus les yeux sur son adversaire.

Enfin, il se leva :

— Perdu ! murmura-t-il d'une voix rauque.

— Je n'ai qu'une parole. Vous ne me devez plus rien et on ne saura jamais... Mais il reste une dernière formalité...

Il tira de sa poche un bloc-notes et un stylo, déchirait une feuille :

— Écrivez...

— Quoi ?

— Rassurez-vous... Ceci seulement : — « Je reconnais avoir joué et perdu ma maîtresse Bernadette Arnaud que je charge de payer ma dette vis-à-vis de mon adversaire Martin La Pérelle. »

Dick vacillait ; sa tête tournait. La main de Martin pesa sur son épaule :

— Bon. Signez... Un mot encore. Je partirai demain matin. Vous, vous resterez ici encore deux jours.

— C'est bon. Vous avez ma parole !

Il eut un rire amer, déchirant :

— Quel rôle vous me faites jouer !

— Est-ce que par hasard, vous seriez romantique, mon petit ? A notre époque, une histoire comme celle-là ne dépasse pas la monnaie courante. En somme, votre liaison a duré le temps normal, n'est-ce pas ? Un autre se présente, on l'agrée. Je me conduirai en homme du meilleur monde, soyez tranquille.

Posément, il rangea le papier dans son portefeuille, et il marcha vers la porte. Au moment de sortir, il se retourna. Dick, exténué, s'était abattu sur la table. Pour la première fois, sans doute, il devait comprendre ce qu'étaient la passion, la douleur et le remords...

CHAPITRE VIII

LE CŒUR DE MARTIN LA PÉRELLE

— Je suis venue puisque vous m'avez appelée de façon si pressante... Mais je ne comprends pas... Qu'est-ce qu'il y a ?

Martin La Pérelle était depuis la veille à Paris et son premier soin, avant même de rentrer à son hôtel, avait été d'envoyer à Bernadette un pneumatique ainsi conçu :

« J'ai à vous parler de choses extrêmement graves qui intéressent votre vie dans ce qu'elle a de plus intime et de plus caché. Ne vous étonnez pas. Souvenez-vous seulement que j'ai toujours été votre ami. Venez demain, à deux heures, à l'hôtel Savoy, rue de Rivoli. Vous comprendrez, après m'avoir entendu, pourquoi cet entretien ne peut avoir lieu chez vous. Je vous attends. —
MARTIN LA PÉRELLE. »

Depuis le déjeuner, il attendait, comptant les minutes, guettant le bruit de l'ascenseur. Enfin, elle était là, elle venait d'entrer et, hésitante, inquiète, presque hostile, elle restait près de la porte, fixant sur lui ses grands yeux noirs qu'un cerne voluptueux soulignait. Elle était là et il lui restait la plus dure partie à jouer, car il savait bien que, dans cinq minutes, elle serait son

ennemie. Chère ennemie dont la seule présence le bouleversait d'un émoi qu'il s'étonnait de sentir si tendre, si pitoyable...

— Asseyez-vous, Bernadette, dit-il. Cela me fait mal de vous sentir en défense contre moi... Que craignez-vous donc ?

Elle rougit légèrement :

— Pardon ! dit-elle en lui tendant la main. Je ne méconnais pas votre amitié comme vous avez l'air de le croire... Nous nous sommes mal quittés, l'autre jour, et je l'ai regretté... Vous avez été très gentil...

Il allait s'asseoir près d'elle, il recula, resta debout, les mains dans ses poches, la considérant d'un étrange regard. Depuis qu'elle était entrée, l'horreur de ce qu'il était résolu à faire lui apparaissait pour la première fois. Dire à cette femme qu'il aimait : « Je sais que vous avez un amant. Cet amant est un assassin et, pour se sauver, il vous a vendue à moi... » ! Cela lui semblait impossible. Mais, dans une âme comme celle de Martin, un mot suffit parfois à déchaîner un orage. C'est ce que venait de faire inconsciemment Bernadette en lui disant qu'il avait été « très gentil ». Très gentil ! Cette expression était tellement disproportionnée avec la violence de sentiments qui le possédaient, ils témoignaient chez elle d'une telle incompréhension de son véritable caractère que ses scrupules s'évanouirent. Il ne redouta plus de lui faire mal :

— Je ne suis pas très gentil, dit-il sèchement. Ces mots-là me vont très mal. Vous vous en apercevrez vous-même quand vous saurez pourquoi je vous ai demandé de venir et ce que j'ai à vous dire...

— Prenez garde, Martin ! J'ai peur que vous prétendiez vous mêler d'une chose qui ne vous regarde nullement. Votre pneu me l'a fait pressentir. Il s'agit de ma vie intime, m'avez-vous écrit. Je ne sais ce que vous pouvez imaginer, mais je ne vous permettrai pas...

— Il n'est pas question d'imagination, malheureusement, Bernadette.

— Alors, c'est pire encore. Quoi ? Vous m'avez fait surveiller ?

Elle avait prononcé ces mots avec une telle intonation méprisante qu'il sentit le rouge lui monter à la figure. Il se contenta d'un effort violent, se rapprocha d'elle :

— Ma petite Bernadette, voulez-vous que nous causions en amis, en vous faisant le moins de mal possible ? Vous savez que je vous aime... Je vous aime depuis longtemps, d'un amour qui, probablement, ne finira qu'avec moi. Ce que j'ai fait, je ne l'ai fait qu'avec l'idée de vous sauver, de vous arracher à une erreur qui peut perdre toute votre existence...

— De quoi vous mêlez-vous ? rétorqua-t-elle hautainement. Allons ! Cartes sur table, Martin. Qu'avez-vous appris ? Que j'ai un amant ? C'est la vérité. J'ai disposé de ma vie, j'en avais le droit. J'aime un homme à qui je me suis donnée en pleine volonté, de toute ma chair et de toute mon âme. Si c'est cela que vous vouliez entendre de ma bouche, il vaut mieux, en effet, que cela soit dit, une fois pour toutes.

Il avait remis dans ses poches ses mains crispées dont il sentit les ongles s'enfoncer dans ses

paumes. Le papier était là, dans la poche de droite. Un geste et la confiance de Bernadette en celui qu'elle aimait allait s'effondrer...

— C'est votre droit, en effet, Bernadette. Maintenant, je vais répondre à la question que vous m'avez posée tout à l'heure. Je ne vous ai pas « fait surveiller ». Je vous ai suivie, une fois, moi-même. Je vous ai vue avec l'homme. Cela me suffisait. Mais le hasard a voulu que nous fussions, lui et moi, mis en présence... Si misérable que je vous paraisse, me faites-vous l'honneur de croire à ma parole ?

— Oui...

— Bon. Je vous jure, Bernadette, que, si j'avais reconnu que cet homme fût digne de vous, je me serais effacé, je n'aurais jamais tenté contre votre bonheur. J'aurais souffert encore un peu plus mais vous n'auriez plus jamais entendu parler de moi. Oui, je sais que vous êtes la maîtresse de Richard Duroy, le fils du banquier... et ce garçon est un misérable !

— Ceci est indigne de vous, Martin. Et vous êtes un bien mauvais psychologue. Croyez-vous qu'une insulte suffise à détacher une femme de celui qu'elle aime ?

— Et si je vous apportais une preuve de ce que je viens de dire ?

Elle haussa les épaules :

— Mon pauvre Martin ! Qui connaîtrait Richard Duroy, sinon moi ? Je sais quels sont ses défauts. Je sais qu'il a commis des erreurs... Il me les a avouées, je les lui ai pardonnées... On ne peut rien m'apprendre que je ne sache.

— Non, Bernadette, vous ne savez pas tout...

Il s'arrêta. Il voulait dire : — « Vous ne savez pas que cet homme est un assassin. » Mais il sentit que jamais ces mots ne pourraient franchir ses lèvres. Il était seul à savoir que Richard avait commis un crime. Avait-il le droit de se décharger de ce secret sur elle que ce dur fardeau écraserait ? Il eut envie de lui crier : — « Allez-vous-en, j'ai menti, je ne sais rien... » Mais le papier lui brûlait les doigts. Cela, au moins, qu'elle le sût.

— J'arrive de Dinard, Bernadette.

Elle pâlit :

— Est-ce encore le hasard qui vous y a conduit ? Avouez que c'est singulier...

— Non, ce n'est pas le hasard. Je voulais savoir de quoi était capable Duroy. A Paris, nous nous étions rencontrés au cercle, il avait perdu contre moi cent vingt mille francs. Inutile de vous dire qu'il ne les avait pas payés, n'est-ce pas, puisque vous le connaissez si bien ? A Dinard, nous nous sommes retrouvés face à face. Il me doit aujourd'hui plus de deux cent mille francs... Savez-vous comment il a prétendu s'acquitter vis-à-vis de moi ? Lisez ceci...

Le papier qu'il froissait depuis le commencement de l'entretien passa dans les mains tremblantes de la jeune femme. Il vit ses traits se décomposer. Mais elle se redressa, tint tête comme un fauve :

— Misérable ! Ce n'est pas vrai ! Richard n'a pas pu faire cela !

— Vous ne reconnaissez pas sa signature ?

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Cette chose immonde, c'est vous qui la lui avez extor-

quée, en le menaçant sans doute de tout révéler à son père. Il devait être affolé, aux abois, il a écrit n'importe quoi pour se sauver...

— Il a signé, Bernadette.

Elle tremblait de tous ses membres :

— Il a signé, soit... Ah ! Comme chantage, c'est bien organisé ! Vous vous êtes dit : — « Elle l'aime. Pour le sauver, elle en passera par où je voudrai. » — C'est cela, hein ? M'avoir par n'importe quel moyen, c'est ce que vous voulez ? Et c'est cela que vous appelez de l'amour ? Il est joli, votre amour ! Les hommes qui jadis abusaient de leurs captives n'essayaient pas de les berner par des mots, au moins ! C'est cela ! Ou je perdrai à jamais Richard Duroy ou tu m'appartiendras ! Oh ! Misérable ! Misérable !

Elle s'était levée. Il crut qu'elle allait fuir, mais elle reculait dans le fond de la pièce, loin de la porte. Elle s'arrêta quand elle rencontra le divan du petit salon où ils se trouvaient, s'y appuya. Il la regardait, très pâle :

— Alors, Bernadette ?

D'une main tremblante, elle enlevait sa jaquette qu'elle jeta. Ses doigts s'attaquaient maintenant aux boutons de la chemisette. Le cou, la naissance de la gorge paraissaient, dans leur blancheur satinée, douce à l'œil comme elle devait l'être au toucher. Elle dit d'une voix étouffée :

— Payez-vous... Mais ne vous étonnez pas si, après, je vous haïs...

Il alla à elle. Il vit le recul, la contraction de tout ce corps d'amoureuse, horrifiée à l'idée de se livrer sans amour. Il l'attira à lui, la baisa dans les cheveux :

— Rattachez votre corsage, Bernadette... Ma pauvre petite, vous avez cru cela ? C'est le seul baiser que je vous donnerai jamais...

— Martin...

Il l'attira à lui, doucement, avec des gestes fraternels :

— Venez vous asseoir près de moi... Voulez-vous un verre d'eau ?

— Oui, murmura-t-elle.

Il alla dans la salle de bain, revint avec un verre plein dont elle avala le contenu lentement, le corps secoué par des soubres sauts convulsifs. Le verre vide, il le lui reprit des mains, lui enleva son béret, lui caressa les cheveux :

— Bernadette... Ma chère ennemie... Non, je ne suis pas si mauvais que vous le croyez. Je n'aurais pas pu, moi non plus, et pourtant, Dieu sait si je vous aime... Mais c'est justement parce que je vous aime...

Il lui caressait toujours les cheveux d'un mouvement très doux :

— Ma petite fille, écoutez-moi...

Il vit qu'elle pleurait. Alors, il la serra contre lui :

— Ne pleurez pas... Cela me fait mal...

— Ce n'est pas vrai qu'il a fait cela, dites ? murmura-t-elle en sanglotant.

— Ah ! vous avez la confiance chevillée au cœur. Si, Bernadette, il a fait cela... Et si, moi, je l'ai accepté, c'est que j'avais mon idée... Cette idée, je ne m'en cacherai pas, c'était de vous arracher à ce garçon qui est sur une pente dangereuse où il vous entraînera. Je n'ai jamais eu la pensée que vous m'appartiendriez, Bernadette.

Mais si vous voulez... Si vous reconnaissez que j'ai raison, que l'aventure où vous êtes engagée est indigne de vous et ne peut vous apporter que de la souffrance... pire encore peut-être... Venez avec moi. Je compte partir demain soir pour Marseille. Je vous emmène. Vous n'aurez rien à redouter de moi. Jamais plus le mot amour ne sera prononcé. Nous assurerons ici le sort de votre mère pour quelques mois... pour le temps qu'il vous plaira de voyager avec moi pour vous guérir. Si ma rude vie vous effraye, je vous installerai dans une villa où je vous rejoindrai le plus souvent possible. Voilà ce que j'ai pensé... Décidez... Voulez-vous la nuit pour réfléchir? Nous reverrons demain matin, si vous voulez... Allons! Dites...

Elle avait la tête appuyée contre la poitrine de Martin. Il vit ses yeux se lever sur les siens avec une expression où il n'y avait plus — enfin! — ni haine ni rancune. Elle attendit une seconde avant de répondre d'une voix lasse :

— Non, c'est impossible?

— Vous ne voulez pas?

— Je ne peux pas... Si je parlais avec vous, un mois ne serait pas écoulé que je m'enfuirais, que je reviendrais...

— Comme vous l'aimez! dit-il sourdement.

Elle se détacha de lui, se leva. Mais ce fut pour revenir presque tout de suite lui poser les deux mains sur les épaules, le regardant bien dans les yeux :

— Oui, je t'aime. Je ne suis pas un ange, Martin, pas plus que vous n'êtes un saint. Mon pauvre ami, vous voulez vous tromper vous-même, moi, je mourrais la-bas d'être séparée de Dick... Vous, vous souffririez... Non, il ne faut pas. Abandonnez-moi, Martin. Vous avez fait ce que vous avez pu. Dans deux jours il sera à Paris, je serai dans ses bras, j'aurai tout oublié...

Il se dégagea d'un geste brusque où reparais-sait sa sauvagerie :

— Vous êtes cruelle!

— Je le sais. Cela vaut mieux. Pardonnez-moi, je vous ai compris, maintenant. Il n'est pas juste que ce soit vous qui souffriez.

— Je souffrirai tout de même, soyez tranquille.

Il ramassa le fatal papier qu'elle avait laissé tomber par terre, le lui tendit :

— Tenez, vous le lui rendrez...

— Martin!

— Taisez-vous. Il me faut encore vous dire quelque chose. Je connais la vie, Bernadette... Je devrais dire « toutes les vies ». Je sais dans quel chemin dangereux vous vous engagez. Au bout de ce chemin-là, il y a l'abîme et vous y sombrerez fatalement. Quel abîme? C'est-à-dire où échouerez-vous? Où le naufrage vous jettera-t-il? Je l'ignore. Il viendra une heure où vous vous souviendrez de moi. Appelez-moi. Un mot... Non, tenez, les trois lettres de l'appel de détresse : S. O. S. »

Je saurai ce que cela veut dire. Je reviendrai.

Elle dit tristement :

— Martin, pourquoi n'est-ce pas vous que j'aime?

— Parce que cela n'était pas écrit, probablement. Allez vous-en, maintenant, ma petite Bernadette... Allez-vous-en...

Il lui tendait son béret, sa jaquette. Elle se rhabilla silencieusement. Il l'accompagna jusqu'à

la porte de l'appartement. Au moment de sortir, elle lui jeta les bras autour du cou :

— Martin...

Elle lui tendait ses lèvres. Il comprit : c'était une aumône qu'elle lui faisait. Il frissonna, tout son désir tendu vers elle avec une intensité qui le secoua des pieds à la tête. Mais il détacha les deux mains de Bernadette, les serra nerveusement :

— Non, pas cela, Bernadette... Pas même cela : Adieu.

Debout au milieu de la chambre, les traits contractés, le corps douloureux comme après une bataille, il écouta le bruit de l'ascenseur qui descendait, puis consulta sa montre :

— Dix minutes... Elle sera loin. Il ne faut pas que j'aie la tentation de courir après elle.

Le temps écoulé, il mit son chapeau, sortit à son tour après avoir glissé une liasse de billets dans son portefeuille.

Il alla retenir sa place au train de Marseille pour le lendemain soir et celle sur le paquebot qui ne partirait que quelques jours après, fit quelques autres courses, alla, quai des Orfèvres, dire adieu à Fernand Martial. Quand il se retrouva au bord de la Seine, il faisait nuit. De nouveau il consulta sa montre, puis s'accouda au parapet, songeur :

— Je ne partirai pas si je ne sais que quelqu'un veillera sur elle... Il n'y a que lui... Oui, il m'est dévoué comme un chien. Allons! Le hasard fait bien les choses, encore une fois. Si Marie-José ne s'était pas trouvée sur mon chemin, j'ignorerais où il est à l'heure actuelle... C'est à lui également que je confierai l'argent... Allons! L'adresse?

Il fouilla dans son portefeuille :

— Sept, rue Mouffetard... Je serais étonné de ne pas le trouver à cette heure-ci...

Il appela un taxi, donna l'adresse.

La maison où il s'arrêta était située dans la partie de cette vieille rue toute proche de l'église. Elle était très ancienne et assez misérable. Il sourit :

— Toujours le même procédé. Le coquin!

Il entra, se renseigna auprès de la concierge. L'homme était là. Il s'engagea dans l'escalier humide et sale.

Quand il ressortit, deux heures après, sa physiologie s'était un peu détendue. Il semblait débarrassé d'un grand poids. Cette fois, il descendit la partie de la rue Mouffetard qui s'en va vers la rue Saint-Jacques et se rendit boulevard Saint-Michel où il se fit servir à dîner dans une brasserie.

Une heure plus tard, il se retrouvait sur le boulevard.

Pour l'homme seul, errant sans but, sans pensées de fête ni de plaisir, la nuit de Paris a quelque chose de tragique. On regarde les innombrables fenêtres illuminées, on se dit :

— Il n'y a rien pour moi, ici. Personne ne m'attend... Il n'y a pas une porte qui doive s'ouvrir pour moi...

Jamais nuit dans la plus sombre forêt africaine n'avait paru plus lourde à Martin La Pérelle que celle-ci. Il ne savait s'il devait être content ou mécontent de lui-même. En cachant à Bernadette le crime de Richard Duroy, ne l'avait-il pas livrée

lui-même au pire destin? Pourquoi avait-il reculé au dernier moment? La réponse était facile. Il s'était tu parce qu'il l'aimait. Mais n'était-ce pas l'aimer mal? N'eût-il pas mieux valu être brutal pour la libérer?

En lui-même, une voix répliqua :

— Tu ne l'aurais pas libérée. Tu n'aurais rien empêché et elle t'aurait haï davantage...

Était-il, au monde, un être aussi seul que lui? Les autres, ceux qu'il coudoyait, avaient sans doute une sœur, une femme, une maîtresse, une amie... Quelqu'un à qui ils pouvaient dire : « Voilà ce qui m'est arrivé, aujourd'hui... »

Une amie... Il n'en avait qu'une dans ce Paris nocturne et qu'était-elle? Une fille de Montmartre... Petite Source...

Il se moqua de lui-même parce que, d'un coin de sa mémoire, jaillissait soudain un vers, celui-là même que le duc de Reichstadt adressait à la Petite Source du drame :

Je n'ai plus qu'à pleurer. J'ai besoin d'une épaule...

Un taxi frola le trottoir. Il y monta, se fit conduire rue Houdon.

Sur le palier, il hésita. Puis, presque malgré lui, il frappa.

Nicole ouvrit tout de suite.

— Oh! C'est vous? Entrez...

Elle était seule et devait se disposer à se coucher, car elle était en pyjama de flanelle blanche. Elle lui parut plus jeune, plus frêle, plus blonde que jamais, un peu perdue dans cet ample vêtement qui la couvrait jusqu'au cou et jusqu'à ses pieds chaussés de petites mules noires et ne révélait rien de son corps.

— Je ne suis pas sortie, ce soir, dit-elle. On aurait cru que je devinais que vous viendriez...

Sur la table, il y avait une tasse de thé à moitié vide, un livre ouvert à côté d'une lampe allumée. Il s'assit lourdement, sans parler. Elle alla refermer la porte à clef et revint vers lui. Comme il la regardait avec une singulière expression, un peu inquiétante, elle lui sourit et dit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre hardie et assurée :

— Alors... c'est pour cette nuit?

Il secoua la tête :

— Non... Tout ce que je te demande, c'est de t'asseoir à côté de moi, de rester là... et de te taire...

Elle ne questionna pas, alla prendre le coffret à cigarettes, des allumettes qu'elle plaça sur la table. Puis elle vint s'asseoir sur une chaise basse, près de lui, sagement, sans le toucher, sans même le regarder. Sans le parfum léger qui s'exhalait d'elle, il eût pu ignorer sa présence.

Autour d'eux, c'était le grand silence d'une nuit de Paris, troublé de loin en loin par le bruit d'une porte ouverte ou fermée, par le roulement lointain d'une voiture, pas un pas dans l'escalier. Puis, ces bruits mêmes s'éteignirent.

Martin sentit soudain un poids léger contre son épaule. Petite Source s'était endormie et, tout naturellement, sa tête était venue se nicher là comme si, ce refuge qu'il était venu chercher près d'elle, ce fût elle qui le lui eût demandé.

Alors, il s'interdit tout mouvement, cessa de fumer, pour ne pas la déranger.

L'aube glissait son premier rayon dans la pièce quand elle s'éveilla.

— Oh! J'ai dormi, dit-elle confuse. En voilà une façon de vous tenir compagnie!

Il eut un geste évasif qu'elle ne pouvait comprendre. Elle lui avait donné, cette nuit-là, tout ce qu'il était venu chercher : le silence et une chaleur humaine contre lui...

Elle tirait les rideaux, ouvrait les persiennes, s'affairait autour de lui comme s'il eût été tout naturel qu'il fût là :

— Voulez-vous vous rafraîchir dans le cabinet de toilette? Je vais vous faire du café, pendant ce temps-là...

Il acquiesça d'un signe. Il l'entendit remuer de la vaisselle, mouder le café. Quand il revint, elle lui présenta une tasse fumante, des tartines, du beurre, un pot de lait, le servit, prit elle-même son petit déjeuner. Ils n'avaient pas encore échangé un mot.

Enfin, il se décida à parler :

— Je suis venu vous faire mes adieux, Petite Source, dit-il.

— Vos adieux? Comment?

— Oui. Je pars ce soir.

— Vous partez où?

— Mais là-bas, en Afrique.

— Oh! vous partez! Vous partez!

Ses yeux se remplissaient de larmes. Il resta interloqué. Pourquoi pleurait-elle? Qu'avait-elle donc espéré de lui?

— Je reviendrai, petite fille... Oui, bientôt, peut-être. Nous nous reverrons.

Il cherchait du regard quelque chose autour de lui. Il tira son portefeuille et glissa des billets sous la petite pendule blanche de la cheminée :

— Oh! Non! Non! dit-elle. Je ne veux pas...

— Si, Petite Source. Je veux que, d'ici mon retour, vous viviez à votre guise... que vous ne soyez plus obligée de... Enfin, vous ferez ce que vous voudrez...

— Vous êtes bon!

— Croyez-vous? dit-il amèrement.

Il prit son chapeau, se dirigea vers la porte :

— La clef! dit-elle.

Elle ouvrit. Au moment de sortir, il se retourna, attira à lui le mince corps perdu dans le pyjama de flanelle blanche :

— Avant de partir, dit-il, je voudrais savoir...

Petite Source, pourquoi, les premières fois que nous nous sommes rencontrés, n'avez-vous pas voulu...

Elle leva vers lui le regard de ses yeux noirs profonds qui, à cette minute-là, lui parurent ressembler à ceux de Bernadette :

— Parce que je vous aime, murmura-t-elle tout bas.

Il la serra contre lui, une seconde. Des gens montaient l'escalier, jetaient des regards vers la porte ouverte. Il s'en alla.

Martin La Pérelle, l'homme qui ne s'attachait nulle part, reprenait sa route.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DICK ET BERNADETTE.

— Ainsi, c'est vrai? Tu as fait cela, Dick? Tu m'as vendue?

Dick Duroy, rentré à Paris, deux jours après Martin La Pérelle, selon la promesse qu'il avait faite à celui-ci, avait trouvé en arrivant à sa garçonnière de la rue de Villejust un mot de sa maîtresse, lui disant qu'elle voulait le voir immédiatement. Et comme avant le départ, ils venaient de se retrouver dans la chambre de la maison meublée de la rue Pasquier. Mais, cette fois, ils n'étaient pas dans les bras l'un de l'autre : quelque chose les séparait. Ce quelque chose, c'était le papier signé par Dick et que Bernadette venait de jeter entre eux, sur la table.

Dick rejeta sa mèche, de son geste coutumier. Puis, pour se donner une contenance, il se pencha comme pour déchiffrer le document qu'il ne connaissait que trop bien. La vérité est qu'il était affolé. Comment Bernadette avait-elle cela en sa possession? Il fallait que ce fût La Pérelle qui le lui eût remis. Que lui avait-il dit? Que savait-elle? Son adversaire avait-il tenu son serment? S'était-il tu ou avait-il révélé à la jeune femme ce qu'il était le seul à avoir deviné? Cela, il le saurait facilement. Il connaissait assez son amie pour savoir qu'elle se trahirait devant lui :

— C'est une plaisanterie! dit-il en s'efforçant de prendre un air dégagé.

— Une plaisanterie, Dick? Non. Une action basse, misérable... Comment as-tu pu faire cela?

Il entendait à peine ce qu'elle disait. Il n'avait qu'une pensée : « Que sait-elle, au juste? »

— Eh! oui, j'avoue... Ce n'était pas plus joli de la part de mon adversaire que de la mienne, d'ailleurs... Nous devons être ivres, tous les deux!

— Ivres? Oui, toi, tu l'étais de peur... Je te connais, Dick... Tu tremblais qu'une fois de plus on avertisse ton père de ta conduite. Et tu n'as pas hésité à me sacrifier...

— Mais dis donc, Bernadette... Tu m'accuses... J'aurais moi aussi le droit de te demander des comptes. Tu connaissais cet homme? Il t'avait fait la cour?

— Oui...

— Et maintenant, qu'est-ce que tu viens chercher ici? Puisque tu as entre les mains ce papier maudit, c'est donc qu'il te l'a rendu, en échange...

Brusquement, il se jetait sur elle, lui serrait les bras :

— Il t'a prise, dis? Il t'a prise? Et tu viens me

faire des reproches? Il fallait te défendre, ma petite. Maintenant, tu es sa maîtresse, pas la mienne, hein? Et tu reviens, comme cela...

Il lui broyait les bras, dans une étreinte nerveuse.

Elle gémissait, sans essayer de se dégager et s'abattait contre lui, frémissante :

— Comme tu me dis cela, Dick! Tu es donc jaloux?

Il la repoussa brutalement :

— Jaloux! Si je suis jaloux? Est-ce que tu crois que c'est de gaieté de cœur que j'ai fait une chose pareille? Toi, ma Bernadette, que j'ai eue toute neuve... Toi, à un autre! Ah! il fallait que je fusse bien malheureux et fou, cette nuit-là... Toi! Toi!

— Tu m'aimes? Tu m'aimes tant que cela?

— Est-ce que tu ne le sais pas?

— Dick! cria-t-elle. Ce n'est pas vrai! Martin La Pérelle m'a rendu le papier, mais il ne m'a pas touchée, je te le jure!

— Tu mens!

— Non, je ne mens pas... Tu ne connais pas cet homme... Oui, il m'aimait. Mais il m'aimait assez pour ne pas vouloir me devoir à un marché. Il m'a rendu ta parole, comprends-tu? Regarde-moi... Si j'avais appartenu à un autre qu'à toi, est-ce que tu ne l'en apercevrais pas? Regarde-moi, Dick, regarde-moi...

Il la regarda, en effet : mais ce qu'il cherchait toujours à lire dans ses yeux, c'était si elle savait l'autre chose, le crime...

— Il ne t'a rien dit d'autre? interrogea-t-il.

— Rien d'autre? Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je ne sais pas, moi... Sur moi...

— Il m'a dit que tu étais sur une pente dangereuse, que tu courais à l'abîme...

— C'est tout? Tu me le jures?

— Oui, tout... Pourquoi? Tu as donc fait là-bas quelque chose que tu craignais que je sache?

Il respira. La Pérelle n'avait pas parlé. Quel homme était-il donc, celui qui, après l'avoir torturé comme il l'avait fait, montrait soudain un tel désintéressement? Il sourit, se détendit :

— Que veux-tu que j'aie fait, folle? J'ai joué, comme toujours... En voilà la preuve...

— Si tu voulais devenir sérieux, Dick... Songe à ce qui aurait pu arriver si tu avais eu affaire à un autre homme... Tu lui dois plus de deux cent mille francs, n'est-ce pas?

— Je ne lui dois plus rien, puisque...

— Dick, si tu étais honnête, si tu étais vraiment un homme, tu travaillerais et, plus tard, peu à peu, tu lui rendrais cet argent... Cela me rendrait si heureuse!

Il Pattira à lui ému, vaincu par cet amour absolu et confiant :

— Ma petite Bernadette... Oui, tu as raison... Il faut que je devienne raisonnable... Ecoute, je

vais te dire quelque chose. Je crois que je vais me réconcilier avec la famille...

— Ton père te pardonne?

— Je ne ne sais pas encore... Mais en arrivant de Dinard, j'ai trouvé un mot de lui, en même temps que le tien. Oh! rien d'aimable, tu penses! Il me dit de venir à la banque demain matin...

— Il faut y aller, Dick.

— Oui... J'irai... pour toi, puisque cela te ferait plaisir que je fusse sérieux... Mais c'est bien difficile!

Elle se serra contre lui, lissant les mèches rebelles de sa chevelure brune :

— Lick, mon chéri, je ne puis pas t'aimer davantage... Mais ce serait si doux pour moi d'avoir confiance en toi!

Il frissonna. Confiance en lui! Devant ses yeux paraissait la vision de l'Américaine, étendue, un poignard dans la gorge, là-bas, à la villa des Sapins. Confiance en lui! Subitement, l'horreur de lui-même le prit, le submergea et, malgré ses efforts, des larmes monterent à ses yeux. Elle les vit, fut bouleversée :

— Dick! tu pleures? Qu'est-ce que tu as?

Il s'abattit contre sa poitrine en sanglotant :

— Je suis malheureux... Je suis malheureux d'être... ce que je suis! Console-moi, Bernadette. Console-moi!

Assise sur le grand lit qui, avant le départ, avait vu tant de folies, elle le berça tendrement, avec tous les mots que peut trouver une amoureuse. Deux ou trois fois, le misérable garçon eut la tentation de décharger son cœur, de s'accuser... La honte et aussi la peur de perdre cet amour le fit se taire. Peu à peu, il se calma. Ne fallait-il pas qu'il s'accoutumât à être seul avec son horrible secret? Peu à peu aussi, il la serra plus fort, ouvrit son corsage pour appuyer sa tête sur les seins palpitants :

— Viens, Bernadette, viens, supplia-t-il. Il n'y a au monde que ton amour qui puisse me faire oublier...

— Oublier quoi, mon chéri?

— Ce vilain personnage qui s'appelle Dick... Il n'y a que toi qui puisses l'aimer, quand même... Viens, Bernadette, viens...

La banque Duroy était située rue Saint-Lazare, non loin de la Trinité. Ce n'était point un de ces établissements somptueux et un peu douteux comme on en a vu surgir de chaque pavé après la guerre, mais une vieille maison solide, nantie d'une clientèle sûre. Depuis trois générations, le nom de Duroy s'étalait en lettres d'or sur le balcon de fer forgé du premier étage et M. Pierre Duroy, le patron actuel, méritait d'être appelé par ses concurrents, avec une petite nuance de mépris, « l'honnête banquier », ce qui n'est pas si courant dans la vie actuelle.

C'était un homme de cinquante-cinq ans, encore fort beau, avec de grands yeux noirs qui rappelaient ceux de son fils, des traits calmes et énergiques auxquels les tempes blanchies donnaient une étrange douceur. En affaires, il était froid, ponctuel, intransigent. Dans ses rapports avec ses employés, il était juste, assez sévère, mais capable

de bons mouvements. Marié à vingt-huit ans, il avait été excellent mari. S'il s'était offert quelques fantaisies au dehors, il s'était toujours arrangé à ce que sa femme n'en souffrit pas. La naissance d'un fils avait comblé tous ses vœux. Il avait compté que Richard lui succéderait, avait essayé de le former. On sait comment il avait réussi. Ce garçon très joli, coureur de femmes, paresseux, joueur et sans scrupules, était la plaie de sa vie, la cause d'une sorte de martyre soigneusement dissimulé. Pendant très longtemps, il avait été indulgent. Puis quelques folies trop fortes l'avaient lassé. Il avait résolu de l'abandonner à son sort. Mais ce sont là choses qu'on dit et qu'on ne fait pas quand on est vraiment père et sa brouille avec Dick ne l'empêchait pas de s'occuper encore de lui, beaucoup plus que le jeune homme le supposait.

Ce matin-là, quand Dick arriva, il n'était pas très fier. Délaissant le rez-de-chaussée où il ne se souciait pas d'être aperçu par le personnel, il monta tout de suite au premier où se trouvait le bureau de Duroy et le garçon de bureau l'introduisit tout de suite en lui disant que « monsieur l'attendait. »

Le banquier était seul, assis devant sa table de travail. Le regard qu'il leva sur son fils, à l'entrée de celui-ci, exprimait une inquisition douloureuse. On eût dit qu'avant de parler il cherchait sur ce visage pâle, un peu fatigué, la réponse à une question secrète. Mais ce ne fut qu'un éclair. Il rede-vint calme, presque cordial :

— Te voila? Assieds-toi, nous avons à causer. Dick obéit. Il était visiblement mal à l'aise et il resta les yeux baissés, évitant le regard de son père :

— Tu arrives de Dinard? demanda celui-ci.

— Oui...

— Je sais. Tu ne t'étonneras pas si je te dis que je ne suis pas particulièrement satisfait de la façon dont tu t'es conduit là-bas?

— Mais...

— Ne te donne pas la peine de te défendre, je suis au courant. Mon pauvre garçon, je ne voudrais pas t'accabler... Mais il y a des moments où je me demande si tu ne deviens pas fou. Quand tu as quitté Paris tu venais de prendre au Cercle Colonial une culotte formidable. Tu savais parfaitement, d'après notre dernière conversation, que tu ne devais plus compter sur moi. Et tu ne trouves rien de mieux que d'aller jouer là-bas un jeu d'enfer. Sincèrement, — tu vois, je te parle sans colere — où avais-tu la tête?

L'air malheureux, Richard marmonna quelque chose où il était question d'une martingale... de l'espoir qu'il avait eu de « se refaire »...

— Oui, reprit M. Duroy. Tous les joueurs disent cela! Et l'expérience des uns ne corrige pas les autres. Bref, résumons-nous : tu as perdu à Dinard comme à Paris. Et contre le même adversaire. Tu vois que je suis renseigné. Combien dois-tu?

De nouveau, le jeune homme murmura quelque chose, si bas que son père ne comprit pas. Il s'impatienta :

— Quoi? Tu ne peux pas parler? Combien? Cent mille? Cent cinquante...

— Deux cent passés...

— Passés... de combien?

— Près de deux cent cinquante.

— Parfait. Comment comptes-tu les payer?

— Je ne sais pas, répondit Richard d'une voix étouffée.

— Evidemment.

Il y eut un lourd silence. M. Duroy, accoudé sur son bureau, fixait sur son fils un regard d'une intensité terrible. Luttait-il contre la colère? Était-il seulement accablé? Il était difficile de le savoir. Quant à Dick, il était pitoyable. Sous ce regard qui devait lui produire un effet d'insupportable angoisse, il semblait diminué, rapetissé.

— Écoute, dit brusquement le père.

Dick fit « oui » de la tête.

— Je pense, reprit le banquier, que l'heure est venue pour toi de t'en remettre à moi complètement. Tu as perdu tout droit de discuter mes décisions. Tu sais très bien que je ne t'abandonnerai pas. Mais tu dois comprendre qu'il ne te reste qu'un parti, c'est de te soumettre absolument à ma volonté. Y es-tu décidé?

Le garçon eut une velléité de révolte :

— J'ai eu de grands torts, père, c'est entendu. Mais je ne suis plus un enfant. Si tu veux m'aider, il me semble que je pourrais me tirer d'affaires. Je ne manque pas d'idées et...

Il s'arrêta net. M. Duroy venait de frapper sur la table de son poing fermé.

— Malheureux! Tu oses... Tu oses encore me servir de ces absurdités avec lesquelles tu as essayé de me duper cent fois? Tes idées? Je les connais, tes idées! Voilà où elles nous ont menés... Tais-toi! Mon petit, jouer sur parole quand on sera incapable de rembourser et qu'on n'est pas sûr d'avoir un répondant, cela s'appelle voler. Tu as compris?

Il s'était levé; il marcha à son coffre-fort, l'ouvrit, en tira un paquet de journaux qu'il jeta sur la table :

— J'ai là des feuilles de potins, de chantage où ton nom est écrit en toutes lettres. On y parle de tes mises énormes au Casino de Dinard. C'est à crever de rire. Seulement, tu es mon fils et moi, je ne ris pas. Et puis il y a autre chose... Mais cela, c'est si grave... Pendant ton séjour là-bas, il y a eu un crime, n'est-ce pas? Une Américaine assassinée. Tu faisais partie de l'escadron des jeunes imbéciles qui entouraient cette femme.

Il était venu se rasseoir devant son bureau. A voix plus basse, il continua, sans regarder Richard :

— Un homme a été arrêté pour ce meurtre. Or il a pu prouver une sorte d'alibi. L'enquête piétine, on hésite... On a, aujourd'hui, la presque certitude que ce n'est pas lui qui a tué et qu'il faut chercher parmi les familiers de miss Simpson...

Dick s'était renversé sur sa chaise. Il regardait son père avec des yeux terrifiés. Duroy, la tête baissée, feuilletait un registre. Il dit avec calme :

— Voyons, mon petit. Ne crois-tu pas que le meilleur parti est de faire ce que je vais te dire? Dis-moi que tu m'obéiras...

Il y avait dans sa voix qui tremblait légèrement une prière triste, déchirante. Il était clair qu'il ne s'expliquerait pas davantage, qu'il ne prononcerait pas les mots qu'il avait peut-être sur les lèvres mais qu'un reste d'amour pour son fils étouffait. Et Dick... Dick qui avait tremblé que Bernadette sût, comprenait que Duroy, lui, avait

deviné et que ce qu'il ne disait pas, c'était : « Je te sauve... Je veux te sauver, comprends-moi donc... »

Il avala sa salive avec une contraction du gosier qui ressemblait à un sanglot :

— Je ferai ce que tu voudras, père.

— J'ai décidé que tu partirais en Amérique. Tu sais que j'ai un ami là-bas qui est mon correspondant... quelqu'un sur qui je puis compter comme sur moi-même. Cet effort que tu n'as jamais voulu faire avec moi, ici, tu le feras là-bas... Il faut que tu le fasses...

Il acheva d'une voix sourde :

— Sinon tu es un homme perdu.

Il vit son fils frissonner des pieds à la tête et dit plus doucement :

— C'est convenu?

— Oui... Convenu...

— Bon. Je vais m'occuper aujourd'hui de retenir ta place sur le paquebot le plus prochain pour New York. Tu viendras demain chercher mes instructions. Ah! Un mot encore... L'homme à qui tu dois cette petite fortune, qui est-ce? Un colon africain, m'a-t-on dit... Donne-moi son nom et son adresse. Je me mettrai en rapport avec lui pour régler ta dette...

Richard fouilla dans son portefeuille, tendit la carte de Martin La Pérelle :

— « Factorerie Ouassoubé, par Maloundou, Congo Bien. » Le nécessaire sera fait. Tu as deux ou trois jours pour préparer ton départ... A propos, pendant que nous sommes en train de liquider ton passif, est-ce que tu n'avais pas une... amie? Oui, encore une vilaine action que tu aurais commise... Cette jeune fille qui venait chez nous, l'institutrice de ta sœur... N'y avait-il pas quelque chose entre vous?

— Non, père, Rien. Un flirt qui n'a pas été loin.

— Tant mieux. Tu n'as plus rien à me dire?

Dick jeta autour de lui un regard de détresse; puis :

— Père... Est-ce que je pourrais aller dire au revoir à maman?

— Il le faut, Richard. Je préparerai les voies. Je lui affirmerai que tu t'amendes, que tu veux commencer à vivre ta vie d'homme... Ne me fais pas mentir...

— Je te jure...

— Ne jure pas. Tâche d'agir proprement... de devenir un homme... Tu m'entends? Un homme!

Dick courba la tête. Être un homme! Comme cela devait être difficile!

Il s'en alla lentement vers la porte, sans oser tendre la main à Duroy. Celui-ci le rappela :

— Tu es sans argent, naturellement?

Il tressaillit. Sans argent... Oui, cela revenait au même, puisque celui qu'il avait, il n'y eût touché pour rien au monde.

Le père, prenant son silence pour un acquiescement, tira deux billets de son portefeuille :

— Tiens! Voilà deux mille francs. Tu n'auras pas un sou de plus. Pour les achats nécessaires à ton départ, fais-moi envoyer les notes... Et pas de cercle, hein?

— Non. Je te promets...

Il sortit. Derrière lui, le banquier s'effondrait sur son fauteuil, secoué par de lourds sanglots :

— Et c'est ça, mon fils! Ça! Ça!

* *

Deux jours s'étaient écoulés encore... deux affreuses journées remplies pour Dick de terreur et d'angoisse. Et, de nouveau, les amants se retrouvaient rue Pasquier. Il venait d'annoncer son départ à Bernadette. C'était la dernière fois qu'ils se voyaient. Effondrée sur le grand lit, elle pleurait :

— Je te perds, Dick? Je te perds! C'est fini! Qu'est-ce que je vais devenir?

Il se penchait vers elle, la serrait dans ses bras, sincère à cette minute-là comme il l'était toujours aux heures de passion :

— Non, ce n'est pas fini, Bernadette, mon amour... Nous nous retrouverons. Je t'écrirai, je te tiendrai au courant de tout ce que je ferai... Tu voulais que je sois sérieux? Je le serai, tu verras... Je ferai fortune, là-bas et sais-tu? Je te ferai venir... Tu me rejoindras. Je t'épouserai, tiens?

Elle essuya ses yeux, souriant malgré elle :

— Oui, et nous aurons beaucoup d'enfants, n'est-ce pas? Ah! Dick! Que tu es fou!

— Fou? Pourquoi? Et, après tout... pourquoi ne partirais-tu pas avec moi?

— Ce serait encore une folie, Dick, pire que toutes les autres... Et puis tu oublies maman... Je ne puis l'abandonner...

— C'est vrai, ma pauvre chérie, tu as ta mère... Comment va-t-elle?

— Mal... j'ai bien du souci... Son pauvre cœur s'affaiblit, elle est très anémiée... Le médecin dit qu'il faudrait beaucoup de tranquillité, aucun tourment, un séjour dans un pays de climat très doux... Tout cela, c'est bien difficile... Il faudrait de l'argent, je n'en ai pas...

Dick se frappa le front :

— Je suis impardonnable! C'est à cause de moi que tu as perdu ta situation, que tu te trouves dans cette terrible passe... Mais j'en ai de l'argent, moi!

— Mon pauvre Dick...

— Tu ne me crois pas? Mais si, j'en ai et je vais t'en donner... Attends...

Il alla fouiller dans son pardessus. Il lui tournait le dos, elle ne pouvait voir qu'il décousait fiévreusement une enveloppe de toile. Cette enveloppe contenait l'argent de Dinard, pris à la villa des Sapins, la nuit du crime, et destiné d'abord à acquitter sa dette envers La Pérelle, mais auquel il n'avait jamais osé toucher, saisi d'une peur superstitieuse. Il lui semblait qu'un seul de ces billets suffirait à révéler ce qu'il avait fait et à le perdre. Etrange mélange de bon et de mauvais dans cette âme légère. Il éprouvait subitement une joie sauvage à l'idée de se débarrasser de cet argent qui sauverait Bernadette de la misère. Elle n'aurait rien à craindre, elle, et lui, il serait délivré de l'obsession. Il revint vers elle avec une énorme liasse.

— Tiens! dit-il. Avec cela, tu seras tranquille pour longtemps. Tu pourras soigner ta mère et te tirer d'affaires...

Elle regardait avec stupeur le paquet de billets qu'il lui plaçait dans les mains :

— Mais... il y a énormément d'argent, là... D'où vient-il?

Il sentit comme une main de fer lui serrer la gorge, mais s'efforça de rire :

— Il est à moi, sois tranquille! Je puis en disposer...

— C'est ton père qui te l'a remis?

— Mon père? Non. J'ai les dons paternels dans une autre poche. — Il tâta les deux mille francs remis par Duroy qu'il avait gardés dans la poche de son veston. — Non, c'est à moi.

— Mais à toi, comment, Dick? Il y a là des mille et des mille... Voyons, qu'est-ce que cela veut dire? Tu devais de l'argent à Martin La Pérelle et...

De nouveau, la main de fer serra la gorge de Dick. Il avait cru se libérer en se débarrassant de l'argent maudit. Le cercle se refermait autour de lui, toujours plus étroit. Il étouffait. Encore une fois, l'espace d'une seconde, il eut envie de se jeter à genoux, de cacher sa tête dans la robe de Bernadette, d'avouer... Mais il se reprit, secoua la tête et se mit à rire :

— Allons! J'aime mieux tout te dire. Depuis mon retour, j'ai joué de nouveau, là... Il me restait quelque chose, j'ai tout risqué et, cette fois, la chance m'a favorisé... Une chance insolente, vraiment :

— Je ne puis accepter cela, Dick.

— Il ferait beau voir que je ne puisse pas t'aider à sortir d'un mauvais pas! Suis-je ton amant, oui ou non?

Elle sourit tristement :

— Tu es mon amant, oui... Je ne sais plus très bien si c'est pour notre bonheur ou notre malheur... Mais toi-même, tu as besoin d'argent.

Il hésita avant de répondre. Il cherchait dans son cerveau l'argument mensonger par lequel il la convaincrerait :

— Ecoute, dit-il enfin, n'insiste pas, ma chérie. Je ne veux pas emprunter cet argent-là. Je veux rompre avec tout mon passé... sauf toi, bien entendu. Il me semble que cette somme gagnée au jeu me porterait malheur. En sortant du cercle avec, je me suis juré de ne plus toucher une carte de ma vie. Je tiendrai parole.

— Et tu n'as pas peur qu'il me porte malheur, à moi?

— Non. Toi, il te sauvera. Moi, il me perdrait peut-être. Mon père me donnera ce qui m'est nécessaire. Je dois apprendre à compter, désormais. Mets cet argent dans ton sac et n'en parlons plus jamais.

Elle ouvrit son sac à main, s'efforça de caser les liasses sans y parvenir :

— Tout ne tiendra pas...

Il tira de sa poche un journal :

— Enveloppe le reste.

Elle obéit et, soudain, se mit à rire :

— Je pense... Jamais je n'oserai changer tous ces billets... On croira que je les ai volés!

Il se mordit les lèvres, se fit mal, pour ne pas pâlir, pour ne pas crier. La peur le reprenait. Ce que disait Bernadette éveillait en lui la pensée d'un nouveau danger. Si on s'étonnait, en effet, dans son quartier par exemple, qu'elle eut de l'argent, elle qui devait être couverte de dettes on pourrait la surveiller, la questionner. Qu'elle

parlât et la filière s'établirait tout de suite. Depuis son retour, il dévorait les journaux; il savait que l'affaire changeait de face, qu'on commençait à croire à l'innocence de Brown, qu'on cherchait dans l'entourage de l'Américaine... Ce qu'il avait cru devoir le sauver pouvait le perdre :

— Il y a une apparence de vérité là-dedans, dit-il en s'efforçant de rester naturel. Tu en seras quitte pour agir avec prudence. Change un seul billet dans ton quartier, par exemple. Puis un autre dans un grand magasin. Evite les banques, surtout, elles sont toujours surveillées... Qu'est-ce que tu as! Pourquoi me regardes-tu de cette façon?

Ce qu'elle avait? Non, elle ne pouvait pas le lui dire. C'était absurde et infâme, cette idée qui venait de lui traverser l'esprit et lui causait soudain un malaise insupportable. Non, ce n'était pas possible; elle rejeta le sac et le paquet à côté d'elle, voulant n'y plus penser et tendit les bras à Richard :

— Mon chéri, voilà bientôt l'heure... Je vais être obligée de te quitter... Alors, c'est fini? Je ne te revrai pas?

— Non... Je pars demain soir. Demain matin, je vais voir maman et je passerai sans doute la journée avec elle... Je pense qu'elle voudra m'accompagner à la gare. Alors, tu vois...

Elle referma ses bras sur lui en sanglotant :

— Dick, mon Dick! C'est notre dernier baiser! Jure-moi...

— De ne pas t'oublier? Mais puisque je t'ai dit...

— Non, ce n'est pas cela que je te demande... Jure-moi que tu n'as rien à te reprocher que des folies de jeunesse...

Il cacha son visage dans le cou tiède :

— Je te le jure...

— Jure-moi que tu auras du courage, que tu deviendras un homme! Oh! Dick, c'est la seule chose qui puisse me faire supporter cette affreuse séparation...

— J'essayerai... Je te jure que j'essayerai...

Elle le garda contre elle; il se réfugiait dans sa chaleur, dans son parfum comme si elle eût été capable de le défendre contre tous les dangers qui pouvaient le menacer. Et elle avait l'impression qu'il était faible, si faible... Un pauvre être livré au mal, que le destin emportait comme le vent fait d'une feuille morte et en qui, depuis quelques minutes, elle savait qu'elle ne pourrait jamais plus avoir confiance...

— Dick... Dick, mon amour, adieu... dit-elle tout bas.

Il ne comprit pas... Il ne pouvait comprendre... Elle disait adieu à l'homme qu'elle avait cru connaître et qu'elle avait aimé. Certes, elle l'aimait toujours... Mais, épouvantée, elle découvrait en lui un inconnu qui, peut-être, avait trempé ses mains dans le sang...

CHAPITRE II

L'ARGENT DU CRIME.

M^{me} Arnaud se souleva péniblement sur son lit, s'accrocha à ses couvertures pour ne pas retomber et appela d'une voix plaintive :

— Bernadette! Qu'est-ce que tu fais? Tu me laisses? Viens...

Quelques minutes s'écoulèrent. Il semblait que, dans la pièce voisine, la jeune fille, surprise par cet appel, eût pris son temps pour y répondre. Enfin, elle parut, sournante, sur le seuil de la chambre :

— Je suis là. Tu as besoin de quelque chose?

La malade retomba; l'effort qu'elle venait de faire paraissait avoir épuisé ses forces. Elle repit: avec l'égoïsme inconscient de ceux qui souffrent :

— Pourquoi ne restes-tu pas près de moi, ce soir? Je m'ennuie... Qu'est-ce que tu faisais, dans ta chambre?

— Oh! Rien de bien intéressant. Je classais des vieux journaux pour les vendre au poids et je relisais certains articles... Me voilà, tiens! Je m'installe à côté de toi.

— Va chercher tes journaux. Tu finiras ici.

Un tressaillement que M^{me} Arnaud ne remarqua pas secoua tout le corps de Bernadette :

— Tu ne voudrais pas! dit-elle en riant. Il y en a un tombereau! C'est effrayant, ce qu'on peut accumuler de choses inutiles dans une maison!

Elle avait roulé un petit fauteuil près de la couche, s'y asseyait et d'un geste tendre, elle prit la main de sa mère, y posa son front :

— Ma petite Bernadette! Comme ta tête est chaude! Tu n'es pas malade?

— Moi? Je ne me suis jamais mieux portée.

— Heureusement, mon Dieu! Qu'est-ce que je deviendrais si...

— Eh bien! Tu me soignerais. Cela te forcerait à guérir. Je devrais peut-être essayer...

— Ma pauvre petite! murmura la mère d'une voix qui se mouillait de larmes. Me guérir! Ah! Je ne sais pas ce qu'il faudrait pour cela!

Bernadette appuya plus fort son front sur la main maternelle. Il y eut un silence. M^{me} Arnaud reprit avec hésitation :

— Tout à l'heure, tu disais que tu allais vendre ces journaux au poids... Dis-moi... Nous n'avons plus du tout d'argent?

— Nous ne sommes pas très riches, évidemment, dit la jeune fille en relevant la tête. Mais nous dépendons si peu...

— Si peu! Et le médecin? Les médicaments? Ah! C'est un grand malheur que tu aies perdu ta place! Je n'ai jamais compris, d'ailleurs... Tu es certaine de n'avoir rien fait qui ait offensé ces gens qui étaient si bons pour toi?

— Je ne crois pas, maman, Tu sais, caprice de gens riches... Ils ont dû s'aviser tout à coup

qu'Eliane était maintenant assez forte pour suivre des cours... ou je ne sais quelle autre chose...

— Oui... Et impossible de rien trouver? Tu ne sors plus, depuis quelques jours... Tu as renoncé à chercher? Tu t'es découragée?

« Tu as renoncé à sortir. » Depuis que Dick était parti, sa maîtresse n'avait plus besoin de prétexte pour aller le rejoindre. Elle avait fait toutes les agences de personnel enseignant. Elles regorgaient de diplômés sans emploi. M^{me} Arnaud ne se doutait pas qu'en ce moment elle torturait sa fille. Mais Bernadette, s'oubliant elle-même, sentit la nécessité de la rassurer :

— Non, c'est vrai, je ne sors plus. Mais j'attends une lettre. Je crois que j'ai trouvé quelque chose. J'aurai la réponse ces jours-ci. Quelque chose qui ne sera pas très bien payé, évidemment, mais qui me permettra de ne pas te quitter. Je travaillerai ici. Une traduction anglaise pour un éditeur...

— C'est très bien, cela! J'avais entendu dire, autrefois, qu'il y avait beaucoup de débouchés dans cette partie-là. Une affaire en amène une autre...

— C'est ce qu'on m'a dit. Va, tranquillise-toi, maman chérie. Nous finirons bien par sortir de là.

— C'est qu'il faudrait beaucoup d'argent, murmura la malade. Le médecin me le disait encore aujourd'hui. Des que le beau temps reviendra, il serait bon que j'aille à la campagne, dans un endroit où l'air ne serait pas trop vil. Ou peut-être à Royat... C'est excellent pour le cœur.

— Oui, c'est une très bonne idée. Des qu'il fera beau... Nous arrangerons cela.

— J'ai encore pensé à une chose : pourquoi n'écrirais-tu pas à Martin La Pérelle? Il n'est pas revenu nous voir, c'est un drôle de type. Mais je crois qu'il ne refuserait pas...

— Je vais y songer, maman... Mais voilà dix heures, tu as assez bavardé comme cela, il faut dormir. Je vais te donner ta potion et puis, dodo!

Elle passa ses bras autour de la malade, l'embrassa. Dieu! Que ce corps dont la vie s'en allait un peu chaque jour était frêle! Une enfant eût pesé lourd. Silencieuse, elle s'occupa des préparatifs de sa nuit, la lit boire, la borda, l'installa confortablement, éteignit la lampe qu'elle remplaça par une veilleuse, posa sur la table de nuit la petite sonnette d'appel :

— Là! dit-elle. Je laisse la porte de ma chambre ouverte, sois tranquille. Tu sais, il n'en faut pas beaucoup pour me réveiller...

Elle resta encore un instant, la regardant s'assoupir. Quand elle fut endormie, elle glissa hors de la pièce, rentra dans sa chambre où l'attendait son tourment... son enfer!

Elle n'avait pas menti en disant qu'elle classait des journaux. Ils étaient là, en piles, étalés sur sa table. Depuis le jour où elle s'était séparée de Lick, elle lisait et relisait tous ceux qui relaient le crime de Dinard. Elle avait étudié l'enquête. L'abord, la Justice avait été convaincue de la culpabilité de ce Brown, l'intendant, individu coucheux. Mais depuis, l'homme avait fourni un alibi indiscutable. Il n'était pas à la villa la nuit du crime, mais dans un tripot clandestin de Dinard. Les témoignages étaient formels. Il était entré vers le matin et, ivre, était tombé, assommé

dans un fourré du parc. L'enquête avait recommencé, horriblement difficile, car l'assassin n'avait laissé aucune trace, aucun indice qui permit de l'identifier. Aucune empreinte. Il devait être ganté. On avait interrogé successivement tous les familiers de la maison, fouillé leur vie. Il n'y en avait qu'un qu'on n'avait pu joindre, disaient les journaux parus ce jour-là, le fils d'une personnalité très connue à Paris. Il était absent...

L'épouvantable veille! Par la porte ouverte, Bernadette entendait le faible souffle de la malade endormie. La tête dans ses mains, elle restait devant sa table, n'osant remuer. Il ne fallait pas qu'elle soupirât, qu'elle pleurât comme elle en avait envie. Lick... Lick, un assassin! Qu'on le découvrit ou non, qu'il restât impuni ou qu'il fût pris, pour elle, il avait tué. Elle le savait.

Sa mère se mourait, faute d'argent. Elle n'avait plus rien. Elle avait engagé tout ce qui, dans la maison, pouvait avoir une petite valeur. Encore quelques bijoux à vendre et ce serait la fin. Et elle avait là, cachée dans son armoire personnelle, sous une pile de linge, une fortune : quatre cent mille francs! Le salut! Bien plus que le salut, des années et des années de vie pour elles deux, la guérison, la possibilité de dépayser la malade, ce qui, lui avait dit le médecin, était la seule chance de la prolonger, sinon de la sauver... Elle n'osait pas y toucher, pas même en distraire un billet, un seul... Elle savait que cet argent était celui qui avait disparu de chez l'Américaine assassine. On avait cherché en vain, épié tous ceux qui touchaient de près ou de loin à Miss Simpson, guettant si aucun ne faisait de dépenses exagérées. On n'avait rien trouvé. L'argent était là. Et elle, Bernadette, elle ne pouvait douter puisque en feuilletant les liasses remises par Richard, elle avait trouvé soigneusement épinglées, des paquets de billets américains.

Abomination! Avoir là de quoi vivre, de quoi être riche du jour au lendemain, tenir dans sa main la vie d'un être qu'on aime et ne pas oser parce qu'en osant, on perdrait un autre être qu'on aime aussi et qu'on se perdrait soi-même! Elle était la complice de son amant puisqu'elle recéléait l'argent volé; mais, au moins personne ne le savait, ne pouvait le soupçonner. Qu'elle l'entamât et un hasard pouvait lancer la police sur la piste. Savait-elle si des numéros des billets n'étaient pas connus.

En distraire un... un seul, pour acheter l'indispensable qui commençait à manquer, elle y avait songé. C'était une chance à courir. Mais, au moment où elle en avait la pensée, était intervenu un fait nouveau qui l'avait remplie de terreur. Elle ne sortait plus, avait dit sa mère. Non, le moins possible. Juste pour faire les achats indispensables, vers le soir, en hâte, rasant les murs. Elle avait la certitude d'être filée.

Elle s'en était avisée un jour qu'elle avait été faire une course dans Paris. Avenue de l'Opéra, brusquement, comme elle s'était arrêtée machinalement devant une vitrine, elle avait aperçu, dans une glace, quoiqu'un qui la regardait. C'était un être bizarre, petit, un peu contrefait, avec une affreuse figure au nez camard, aux yeux verts, aux lèvres violettes. L'homme, vêtu d'un pardessus râpé, un chapeau mou très enfoncé sur

le front, avait une physionomie misérable et abjecte, l'air absent d'un demi-idiot. Elle avait cru à un hasard, s'était éloignée avec dégoût. Mais ce même jour, elle l'avait aperçu de nouveau, la suivant de loin. Le lendemain, elle l'avait revu. Et deux fois dans son quartier même, il avait surgi d'un coin d'ombre, avait marché un instant sur ses pas, puis s'était effacé. Il n'essayait pas de l'aborder, mais il la regardait de loin. Depuis, elle n'avait plus de repos. Cette affreuse figure, elle la revoyait dans ses rêves. Il lui semblait toujours qu'elle allait l'apercevoir, un soir comme celui-ci, collée à la vitre d'une fenêtre. Il eût fallu pour cela qu'il eût des ailes comme un oiseau. Mais Bernadette ne raisonnait plus. Elle était à l'heure où la peur affole, fait perdre le sens des réalités. Quand on frappait à la porte, elle demandait : « Qui est là ? » d'une voix tremblante. Elle frissonnait à la pensée que le battant ouvert allait démasquer l'homme, le gnomme que suivraient peut-être, dans l'ombre de l'escalier, des policiers venant l'arrêter...

Droite, immobile à sa table encombrée par les journaux, elle restait les yeux fixes, regardant, en face d'elle, la fenêtre masquée par des rideaux de velours usé. Par instants, il lui semblait que ces rideaux remuaient. Si l'homme était entré sans qu'elle le vit ? S'il était caché là ? S'il allait surgir tout à coup et lui dire : — « Je sais que l'argent est là... L'argent qui accuse Dick Duroy... ? »

Pour écarter ces idées absurdes qui confinaient à la folie, elle ramena sa pensée vers sa mère. Celle-ci lui avait dit tout à l'heure : — « Pourquoi n'écrirais-tu pas à Martin La Pérelle ? » —

Martin La Pérelle ? Oui... Mais voici que, tout à coup, dans son cerveau s'évoqua la scène de l'hôtel Savoy. Pourquoi Dick, deux jours après, lui avait-il demandé si Martin ne lui avait rien dit à son sujet ? Elle faillit crier. Tout s'éclairait pour elle. La Pérelle savait ! Il avait surpris ou deviné le crime de Richard et c'est pour cela qu'il lui avait offert de l'emmener, pour cela qu'il voulait l'arracher à Dick, pour la sauver de l'abîme où il lui avait prédit qu'elle sombrerait !

Non. C'était fini. Elle ne pouvait plus lui écrire. Il était trop tard. « S.O.S. ! » L'appel de détresse ! A quoi bon ? A l'heure où elle se tortait les mains dans cet appartement silencieux, condamnée elle-même au silence, il devait être sur la mer. Elle ferma les yeux, un instant, vit un ciel étoilé, un navire et, sur le pont, un homme penché sur le bastingage regardant les flots sombres... L'appel ne lui parviendrait pas. La fatalité l'avait voulu. Elle sombrerait sans secours, sans recours.

*
*
*

La descente commençait.

Cent fois, durant les jours qui suivirent, Bernadette alla vers l'armoire. Entre deux pièces de lingerie, elle tâta l'énorme liasse en se disant :

— Un billet... Rien qu'un...

Mais elle refermait, avec une sourde épouvante. En allant chez les commerçants, chez le pharmacien, elle avait aperçu encore l'homme qui l'effrayait. Un soir à la tombée de la nuit,

M^{me} Arnaud se trouva plus mal et Bernadette courut chez le médecin. Comme elle revenait presque devant sa demeure, elle heurta l'inconnu qui faisait le guet, lui sembla-t-il. Elle eut l'impression qu'il allait l'aborder, lui parler. Mais il se ravisa, s'écarta et, jetant un regard furtif derrière elle, elle le vit, immobile, la suivant du regard avec son air hagard.

Ensuite, elle n'eut plus le loisir de s'occuper de ce qui pouvait se passer au dehors. L'état de sa mère s'aggravait de jour en jour. Le médecin, devinant dans quelle situation tragique les deux femmes se trouvaient, au point de vue matériel, après une ou deux allusions à la nécessité d'un changement d'air, se taisait. D'ailleurs, le moment vint où, de toutes façons, il eût été impossible de faire voyager la malade. Bernadette allait se trouver seule au monde et sans ressources. Elle n'avait pas écrit à Martin, un mauvais orgueil l'en avait détournée. Lors de leur dernière entrevue, à l'hôtel Savoy, elle avait été libre de choisir son destin. Elle l'avait choisi. Elle devait en porter le poids, seule, et ne pas recourir à cet homme à qui elle n'appartiendrait jamais.

M^{me} Arnaud s'éteignit, sans souffrance, le 27 décembre. Au matin du 28, quand le docteur arriva pour sa visite quotidienne, il ne put que constater que tout était fini. La douce femme qui n'avait vécu que pour son mari et pour sa fille, reposait enfin, elle n'aurait plus à s'inquiéter pour personne.

Le médecin considéra avec pitié cette belle fille pâle dont les yeux n'avaient plus de larmes :

— Ma pauvre enfant, dit-il, qu'allez-vous faire ? Puis-je vous être utile à quelque chose ? Avez-vous de la famille que vous puissiez prévenir ?

— Non... Je n'ai plus personne...

Ce fut à cette minute douloureuse qu'elle songea pour la dernière fois à Martin La Pérelle. Mais elle écarta sa pensée. Elle avait choisi. Dick était loin ; elle n'avait plus de ses nouvelles. Peut-être l'oubliait-il déjà. Il était si léger ! Ceût été à lui de la secourir et elle ne pouvait même pas lui écrire, ignorant où il se trouvait. Elle répéta farouchement :

— Personne ! Non ! Personne !

Elle accepta l'aide du docteur qui lui offrait de la seconder dans les pénibles formalités nécessaires. La concierge, une voisine s'intéressèrent aussi à elle. Elle employa ses dernières ressources pour l'enterrement qui fut de la classe la plus modeste et que, seules, les deux braves femmes suivirent avec elle. Mais, le soir, elle voulut rentrer chez elle, et s'enferma dans l'appartement.

Elle passa de longues heures à tout mettre en ordre, endormant sa douleur dans des besognes ménagères. Vers onze heures du soir, le logement avait repris son aspect habituel. Seule manquait la chère présence qui, depuis toujours, occupait le cœur et la vie de Bernadette.

Ce fut dans la chambre de la morte qu'elle vint s'asseoir, sur le petit fauteuil bas qu'elle plaçait généralement au chevet du lit. Elle avait allumé la veilleuse comme elle le faisait chaque soir et elle resta là, dans la pénombre, les mains sur les genoux, songeant...

Une pensée lancinante, toujours la même, torturait son esprit fatigué :

— Si j'avais eu le courage de toucher à cet argent, j'aurais pu la soigner mieux que je l'ai fait... Peut-être ne serait-elle pas morte...

Cet argent qu'elle sentait là, dans l'armoire, lui était odieux à la façon d'un être détesté. Il était la cause de tout, du départ de Dick, de l'abandon où elle se trouvait. Comment avait-elle pu garder ces billets maudits qui parlaient d'un crime? Il fallait les détruire. Ce ne serait que lorsqu'elle les saurait anéantis qu'elle respirerait, qu'elle pourrait regarder la vie en face. Car elle voulait vivre; elle était trop belle, trop vigoureuse pour se laisser aller, pour songer au suicide.

« Je brûlerai le paquet demain matin, » se dit-elle.

C'eût été très simple, en effet. Pourquoi eut-elle soudain une crainte absurde? Tout ce papier dans la cheminée... Si elle allait mettre le feu au tuyau? On viendrait, on trouverait les fragments des billets, on s'apercevrait qu'elle avait voulu faire disparaître de l'argent, elle qu'on savait au dernier degré du dénuement... Encore un danger... Elle ferma les yeux, vit en pensée le feu de cheminée, les passants s'attroupant et, au premier rang, l'homme qui l'épiait depuis tant de jours... Il profitait du désespoir pour monter dans l'appartement, il disait :

— Voyez... Ce billet à demi brûlé vient d'Amérique...

Alors, la pensée de la Seine lui vint. Aller loin, du côté de Saint-Cloud ou de Suresnes, jeter le paquet dans un coin désert. Si on le retrouvait, on ne saurait jamais d'où il était venu.

Elle finit par s'endormir, la tête appuyée sur le lit de sa mère. Et quand elle se réveilla, assez tard, dans la matinée, courbaturée, la tête douloureuse, elle retrouva sa résolution de la veille.

Elle résolut d'attendre la tombée de la nuit pour mettre son projet à exécution. Elle fit un paquet très serré et bien enveloppé des liasses. Personne ne pourrait soupçonner ce qu'elle emportait.

Elle s'avisait qu'elle n'avait pas d'argent pour prendre un taxi. Elle chercha dans la maison ce qu'elle pouvait avoir encore qui pût se vendre. Il lui restait un collier ancien d'améthystes qui avait appartenu à sa mère. Elle descendit et, chez un antiquaire qui lui avait déjà acheté des bibelots, obtint cent francs à cause de la monture d'or.

A sept heures du soir, elle sortit de chez elle, portant son fardeau maudit, bien léger en vérité, mais qui lui paraissait si lourd.

Sur le quai, elle arrêta un taxi et donna l'ordre au chauffeur de la conduire au pont de Saint-Cloud. Au moment où elle montait dans l'auto, il lui sembla voir se détacher de l'ombre d'une maison la silhouette de l'individu qui l'inquiétait. Était-ce une hallucination? Sa tête bourdonnait. Elle n'avait même pas songé à manger depuis la veille. Son cerveau malade pouvait bien enfanter des fantômes. Elle se rejeta sur la banquette, dit :

— Allez vite!

Et ramassée sur elle-même, pleine d'angoisse, toujours avec l'idée qu'elle était pistée, elle guetta tout le long du trajet si elle ne voyait pas une autre voiture la suivant. Mais, à cette heure, il y en avait tant qu'il eût été bien impossible de

s'en rendre compte, en admettant que ce fût vrai.

Enfin, la voiture s'arrêta. Elle descendit, paya en changeant le fameux billet de cent francs. Comme elle allait s'éloigner, elle vit un autre taxi qui s'arrêtait également à l'autre extrémité du pont. Un homme en sortit qu'elle ne pouvait pas bien voir à cause de la distance mais qu'à sa taille et sa silhouette elle crut reconnaître pour son espion; elle s'appuya au parapet, défaillante. L'inconnu n'avancé pas. Mais la voiture qu'il avait quittée, remise en marche, longeait le trottoir à une allure lente. Elle tenta de se raisonner.

Ce n'était pas celui qu'elle redoutait. Non, ce n'était pas lui, elle devenait folle! Si on avait surpris son secret, si elle avait dû être arrêtée, elle l'eût été depuis longtemps. Délibérément, jouant le tout pour le tout, elle s'en alla au bord de la Seine.

Là, elle respira. La nuit était sombre, le quai désert. Elle s'était certainement trompée. Elle prit sa course, allant vers le pont de Sèvres. A cet endroit, la rive longe le parc, elle n'avait guère à craindre d'être épiée.

Il faisait froid, elle grelottait, serrée dans un vieux manteau de loutre usée dans lequel elle dissimulait le paquet tandis que, de l'autre main, elle tenait son sac. Elle s'approcha du bord de l'eau, se laissa glisser assise par terre. C'était là qu'elle jetterait la fortune maudite; mais, avant de faire le geste décisif qui la libérerait, elle lança un coup d'œil craintif autour d'elle.

On marchait... Elle était certaine qu'on marchait le long du parc. C'était l'homme, elle l'eût juré. Tant pis! Il arriverait trop tard. Elle se pencha et, de toutes ses forces, elle jeta le paquet...

En même temps, elle se sentit prise aux épaules. Un souffle court, haletant, lui effleura le cou, les oreilles. Elle se débattit, voulut crier; mais sa voix s'étouffa dans sa gorge; elle murmura seulement :

— Non... Non...

Puis elle cessa de lutter, s'abandonna. Elle sentit tout tourner autour d'elle et elle s'évanouit.

CHAPITRE III

MARIE-JOSÉ.

Il pouvait être minuit.

Entre Villebon à l'étang célèbre et Versailles, le délicieux village de Vélizy dormait dans sa ceinture de chênes, de châtaigniers, de bouleaux et de trembles, reste d'une ancienne forêt qui s'éclaircit malheureusement un peu chaque année. Mais une villa, perdue dans son jardin ombragé restait allumée. De temps en temps, on y entendait les aboiements de deux énormes chiens de garde, des danois Arlequins qui, au moindre bruit, venaient sauter après la grille. Une maison un peu retirée, un peu secrète, refuge d'amou-

reux ou de gens qui craignent les intrus et les importuns, amants de la solitude et du silence...

Dans un salon bien meublé, aux meubles XVIII^e cossus et de goût recherché, deux personnages causaient à voix basse. Ils étaient assis près de la cheminée où brûlait un grand feu de bois; une lampe torchère électrique brillait à l'extrémité opposée de la pièce, trop loin pour qu'ils fussent nettement éclairés et ce n'était que lorsqu'une haute flamme jaillissait du foyer qu'on pouvait apercevoir leurs visages.

De ces deux personnages, l'un était une femme vêtue d'une douillette ourlée d'un vert jade très doux. Elle avait dû être surprise dans son sommeil et s'être relevée pour accueillir le visiteur nocturne assis en face d'elle, car lorsque le vêtement s'ouvrait, on apercevait un pyjama de soie du même vert adouci. Cette femme était jolie, fine, de peau dorée et elle avait d'étranges yeux verts que le voisinage de la flamme semait, par instant, de reflets dorés. Penchée en avant, elle interrogeait fiévreusement l'homme qui chauffait ses mains à la flamme, et se retournait pour lui répondre.

Un homme, oui... Mais si disgracié par la nature, en vérité, qu'il n'eût pas fallu grand'chose pour qu'il ne déparât pas une baraque de monstres dans une fête foraine. Il était petit, avec une omoplate ressortie d'un seul côté, ce qui, lorsqu'on le regardait de biais, le faisait paraître bossu. La figure était plate, le nez camard, les lèvres d'un ton violet qui donnait à toute sa physiologie un air malade et malsain. Mais dans sa figure pâle luisaient des yeux verts comme ceux de la femme. Ces yeux avaient une propriété particulière qui ne contribuait pas à rendre l'individu moins inquiétant. Leur propriétaire savait, à volonté, les éteindre, leur imprimer une expression vague, hagarde qui donnait l'impression de l'idiotie; dans ces moments-là, les grosses lèvres s'affaissaient, l'inférieure tombait, tandis que le cou, déjà court, rentrait dans les épaules. Il semblait alors que l'homme portât un masque... un masque de chair. Mais, en ce moment, il faut croire que cette comédie était inutile, car les yeux verts pétillaient d'intelligence et tout le visage était animé par une sorte de malice qu'on eût pu dire diabolique, car elle donnait l'idée que cet être était né pour le mal et ne devait se complaire que dans le mal. Le diable? Non. Méphistophélès doit avoir une autre allure, il est beau cavalier et il reste en lui quelque chose de l'ange déchu. Un démon sorti de l'enfer et dévolu aux basses besognes, fait pour hanter des nuits de cauchemar, pour se glisser dans l'ombre et y perpétrer des crimes ignorés...

— Alors, disait la femme, tu es bien certain que c'est elle?

— Comment veux-tu que je me sois trompé? dit le gnome d'une voix fêlée et rauque. Voilà deux mois que je la surveille. Tu comprends, j'attendais le moment d'entrer en scène. Mais je ne pensais pas que ce soit dans une occasion comme celle-là...

— Elle a voulu se suicider?

— Oui. Je la suivais depuis qu'elle était sur la berge. Quand je l'ai vue s'aplatir près du bord de l'eau pour se laisser glisser, j'ai sauté dessus.

Elle s'est débattue et elle a perdu connaissance. La femme eut un étrange sourire. Elle dit à mi-voix :

— Quelle vengeance, si...

Le gnome sursauta et tourna vers elle un visage flamboyant de colère :

— Une vengeance? Contre qui? La Pérelle me l'a confiée, cette femme, avant de partir. Il m'a dit : « Veille sur elle. Si un danger la menace, je compte sur toi pour l'en tirer. » J'ai juré. Je lui dois assez pour tenir ma promesse. Il m'a sauvé la vie, ne l'oublie pas...

— Elle rit d'un petit rire fêlé, un peu douloureux :
— Il t'a sauvé la vie! Es-tu bien certain que c'était un service, pauvre être?

— N'importe! répondit-il, la voix sourde. Cette vie, si misérable qu'elle te paraisse, Marie-José, j'ai la faiblesse d'y tenir. Et puis, un serment est sacré... Et enfin, quoi? Tu parles de vengeance? Qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette fille?

— Elle, rien. Mais lui...

— Je ne te permettrai pas d'y toucher, à lui! cria soudain le gnome furieux. Pas plus qu'à elle, d'ailleurs, car s'il me l'a confiée, c'est qu'il l'aime...

— Il l'aime! répéta-t-elle. Oui, sans doute, il l'aime... Elle m'a semblé belle, d'ailleurs...

— Oui, elle est belle. Écoute, je le sais mieux que personne, puisque voilà des jours et des jours que je la suis. Et c'est pour cela que, ce soir, au lieu de l'avoir ramenée chez elle ou même chez moi, je l'ai conduite ici...

— Qu'est-ce que tu veux dire, Marcus?

— Je vais te l'expliquer, Marie-José.

Il se rapprocha d'elle, vint s'asseoir câlinement à ses pieds, appuya sa tête hideuse sur les genoux de la jeune femme. C'était, en vérité, un spectacle étrange, devant ce feu rougeoyant, que ce couple, cette jolie fille aux cheveux auburn, à la grâce pliante et ce monstre. Seuls, les yeux verts, absolument pareils, révélaient la parenté étroite de Marcus Murdoch et de Marie-José Fargas, l'espionne, frère et sœur.

— Écoute-moi, petite sœur, dit le gnome. Tu sais combien je t'aime. Tu sais que, dans tous les actes de ma vie, tu es la première à qui je pense. Martin La Pérelle m'a sauvé la vie, jadis, je lui ai une grande reconnaissance et je ferai toujours tout ce que je pourrai pour lui. Si j'ai arraché cette femme au suicide, ce soir, c'est pour tenir l'engagement que j'avais pris vis-à-vis de lui. Mais si cette femme est ici ce soir... c'est pour toi.

— Pour moi?

— Oui... Elle est très belle, tu l'as dit et c'est ce qui m'a donné une idée... Tu es malheureuse, Marie-José?

— Pourquoi dis-tu cela? De quoi te mêles-tu?

— Là... Là... Ne nous fâchons pas. Murdoch sait ce qu'il sait. Tu es malheureuse parce que, en dépit des années, tu es toujours aussi amoureuse de ton amant, notre beau Soderling...

— Chut! Ne prononce pas ce nom. Tu sais bien que, dans cette villa...

— Oui, S. — tu vois, je ne dis que l'initiale! — est un riche Roumain, M. Mihalesco. Bref, S. Mihalesco exige de toi quelque chose que tu ne peux te décider à faire.

— C'est vrai...

— Il t'a fait, grâce à ses relations, entrer comme dactylo au service des Archives secrètes de la Guerre. Ceci, en t'ordonnant de devenir la maîtresse d'un certain secrétaire, très amateur de femmes, Christian Clérissé et d'obtenir de lui des renseignements secrets... Hein? Où en sommes-nous, ma petite sœur?

— Je suis prise entre l'enclume et le marteau, dit-elle. Eric s'impatiente. Et moi, je ne peux me décider à céder à cet homme qui me déplaît.

— C'est pourquoi, petite sœur, j'ai pensé à une substitution de personne...

— Qu'as-tu encore inventé?

— Une chose très simple. La belle Bernadette Arnaud est ici. Elle va y rester parce que tu es bonne, que tu t'intéresseras à elle, à sa triste histoire qu'elle ne pourra manquer de te raconter. Tu la dresseras, et tu la jetteras dans les bras de Clérissé. Et c'est elle qui jouera le rôle que tu te refuses à jouer.

Elle haussa les épaules :

— Tu es fou ! C'est invraisemblable ! A force de chercher des combinaisons machiavéliques, tu tombes à côté, mon petit ! Pourquoi veux-tu que cette fille consente à... C'est une Française, d'abord. Elle n'est pas du métier... Et puis, encore faudrait-il que Clérissé s'éprit d'elle. Et puis...

— Et puis... Et puis... raille le gnome, j'ai réussi des choses plus difficiles que cela ! J'ai promis à Martin La Pérelle de veiller sur son amie, je l'ai arrachée à la mort ce soir... Mais je ne lui ai pas juré que je ne la ferais pas servir aux projets de ma sœur chérie... et, surtout, à son bonheur !

— Mon bonheur ! murmura farouchement Marie-José. Oui, tu as raison, mon bonheur ! Pour moi, il n'existe qu'un être au monde et pour rester à lui, pour que rien ne vienne souiller notre amour, je ferais... je ferais...

— Ce que je te dirai de faire, Marie-José. Viens, nous allons aller voir la rescapée... Où est-elle ?

— Dans la chambre d'amis, au second... Ma femme de chambre Philippa est auprès d'elle.

— Parfait ! Viens...

Ils quittèrent le salon, montèrent l'escalier de la villa. Quand ils furent arrivés au deuxième étage, Marie-José précéda son frère et ouvrit une porte. Une femme qui veillait près d'un lit se leva. C'était la femme de chambre Philippa, une brune au dur visage d'Orientale :

— Eh bien ? interrogea Marie-José à voix basse.

— Elle dort toujours, madame. Elle n'a rien dit, elle n'a posé aucune question. Aussitôt sortie de son évanouissement, elle est tombée dans le sommeil.

— Bon. Laisse-nous.

La fille sortit. Le frère et la sœur s'approchèrent du lit où reposait Bernadette.

Lorsque, penchée sur le fleuve, elle suivait des yeux le paquet des billets qu'elle venait d'y jeter, Marcus Murdoch l'avait saisie aux épaules, convaincu qu'elle allait se laisser glisser dans l'eau. Avec l'aide du chauffeur de la voiture qui suivait à vide depuis le pont de Saint-Cloud, il l'avait transportée dans le taxi, avait donné

l'adresse de sa sœur. Depuis qu'on l'avait déshabillée et couchée, Bernadette était, en effet, revenue à elle. Mais elle était si faible qu'elle ne s'était étonnée de rien, et de l'évanouissement elle avait sombré dans un total anéantissement.

Elle reposait, pâle, mais apaisée par le sommeil. Ses boucles blondes étalées sur l'oreiller encadraient son beau visage d'un cadre d'or cuivré. Des couvertures un peu rejetées sortaient le haut du buste, sculptural, d'une blancheur de lait. Marie-José la regardait, restée à quelques pas. Murdoch, lui, vint tout près du lit. Doucement, il écarta le couvre-pied, le drap :

— Regarde...

Bernadette apparut à demi-nue, dans toute la gloire de son corps splendide et jeune. On voyait les beaux seins durs, les jambes de statue :

— Crois-tu qu'elle est belle ? dit-il à voix basse.

— Oui, bien belle... Trop belle peut-être, murmura Marie-José.

D'une main hésitante, elle recouvrit Bernadette. Puis silencieuse, elle retourna dans le couloir où, appuyée au mur, la femme de chambre attendait :

— Retournez veiller, Philippa, ordonna-t-elle. Demain matin, dès que cette jeune femme s'éveillera, venez me chercher...

Elle redescendit et s'arrêta dans le couloir du premier étage. Elle mit la main sur le bras de son frère :

— Viens dans ma chambre, Marcus... Je ne dormirai pas cette nuit...

Et comme il restait muet, les traits assombrés, elle lui serra le bras davantage :

— Pa v're Marcus ! Prends garde ! Cette fille est bien belle... Tu veux mon bonheur, m'as-tu dit ? Dieu veuille que ce ne soit pas pour notre malheur à tous qu'elle entre ici !

*
**

L'homme qui avait loué la villa de Vélizy sous le nom de comte Mihalesco était un espion, ou, si l'on préfère ce mot, un agent du service secret de Renseignements travaillant pour le compte d'un état de l'Europe Centrale, la Baltavie et, surtout, en réalité pour une organisation politique qui avait des ramifications un peu partout. D'abord attaché militaire auprès d'un général baltave, et connu alors sous le nom de Soderling qui était peut-être le sien, il avait disparu à l'époque de la fameuse affaire d'Alger à l'occasion de laquelle Martin La Pérelle, agent du Contre-Espionnage français, avait connu Marie-José Fargas. Depuis, on l'avait retrouvé un peu partout, tissant sa trame comme une araignée, insaisissable. Il avait plusieurs états civils dont il se servait comme de masques. Il arrivait parfois qu'on en décelât un. Alors, l'homme disparaissait, protégé sans doute par des gens qu'on ne soupçonnait pas. Mais comme plusieurs affaires de détournement de plans et de documents avaient tout de même permis de l'identifier, il préférait agir dans l'ombre. Il avait des auxiliaires un peu partout et une des plus adroites était cette Marie-José Fargas, sa maîtresse, la plus jolie fille que Martin avait retrouvée à Dinard.

Il y avait bien dix ans qu'ils étaient ensemble. Lui, beau garçon, séduisant, doué de cette

attraction mystérieuse à laquelle les femmes ne résistent pas, avait eu d'innombrables aventures. Mais un lien restait solidement noué entre Marie-José et lui ; il revenait toujours à elle. Seulement, chez lui, l'amour n'était plus guère qu'une affectueuse habitude née de la complicité. Elle était éprise comme au premier jour. Elle avait réalisé sous ses ordres des tours de force qui eussent pu lui coûter la vie. Elle n'était rétive que lorsqu'il fallait aller jusqu'au bout, elle en souffrait abominablement, nature d'amoureuse fidèle qui, dans la vie dangereuse à laquelle elle était vouée, jouait avec désespoir de son atout suprême : sa beauté...

Quant à Marcus Murdoch, il était, on le sait, le frère de Marie-José. Lui aussi était un agent secret et peut-être plus terrible que les autres, car personne ne le connaissait et n'eût soupçonné ce malheureux contrefait, un peu idiot, qui vivait misérablement dans les villes où ses missions l'amenaient, toujours logé dans quelque quartier ouvrier avec, pour façade, quelque petit métier obscur. A l'heure présente, rue Mouffetard, Murdoch raccommode les chaussures en chambre. On lui donnait du travail par pitié. Il était l'homme des comités populaires, celui qui attise secrètement les haines, suscite des mouvements de révolte qui se propagent souterrainement de nation en nation pour éclater aux jours de révolution. Toujours prêt à servir qui le payait, il avait, un instant, servi d'indicateur à Martin, en Afrique. Reconnu et démasqué par les siens, il eût été exécuté si La Pérelle ne l'avait fait s'évader. De cela, il lui avait gardé une reconnaissance qui ne finirait qu'avec lui et c'est pourquoi l'agent de contre-espionnage colonial avait eu l'idée de lui confier la surveillance de Bernadette. On a vu comment Murdoch s'était acquitté de sa mission. Seulement, malgré tout, entre La Pérelle et sa sœur pour qui il avait une véritable passion fraternelle, il n'hésiterait pas. Et Bernadette allait se trouver prise dans une véritable toile d'araignée où elle allait elle-même serrer les fils autour d'elle jusqu'à ne plus pouvoir s'en dégager.

* * *

Quand Bernadette s'éveilla enfin de son lourd engourdissement, elle regarda autour d'elle avec cette stupeur vague qui suit les rêves. Elle referma les yeux. Sans doute, rêvait-elle encore, puisqu'elle ne reconnaissait pas sa chambre de la rue de Lille. Mais derrière le rideau de ses paupières baissées, elle vit soudain se dérouler son aventure de la veille : sa fuite dans la nuit, sa course au bord de la Seine... Elle se revit jetant à l'eau l'argent du crime et elle eut, dans sa chair, le souvenir de ces mains la prenant aux épaules... Elle ouvrit les yeux avec un soupir d'agonie. L'homme... L'homme... Où l'avait-il conduit ? N'était-elle pas en prison ? Mais rien ne ressemblait moins à une prison que cette chambre spacieuse et élégante où elle se trouvait. Comme elle s'agitait nerveusement, une femme assise près de la fenêtre, occupée à un travail de couture, se leva, s'approcha :

— Désirez-vous quelque chose ? demanda-t-elle avec un fort accent étranger.

Bernadette fixa sur elle des yeux égarés :

— Où suis-je donc ?

— Madame a dit qu'on la prévienne dès que vous seriez réveillée... Elle va venir.

— Madame ? Qui ?

La femme ne répondit pas et glissa hors de la pièce d'un pas feutré. Bernadette entendit le bruit de la clef tournant dans la serrure. Elle était enfermée. Alors, assise sur son lit, elle attendit, regardant avec angoisse cette porte qui allait livrer passage à un être inconnu...

Cette porte s'ouvrit. Une femme parut, s'appuya au battant refermé. Elle souriait. Bernadette, soulevée sur les mains, fixait sur elle des yeux ébloués.

Elle était jolie, cette inconnue, avec son fin visage un peu anguleux, ses yeux verts, ses beaux cheveux châtain où couraient des reflets couleur de marron d'Inde. Elle était vêtue simplement d'un costume genre sport, jupe courte, pull-over de soie, un collier d'ambre au cou. Mais dans cette simplicité, elle évoquait l'idée d'un bibelot précieux, raffiné. Et ce sourire avec lequel elle considérait Bernadette avait quelque chose d'infiniment séduisant...

— Je vous demande pardon, madame, murmura Bernadette. Mais qui êtes-vous ? Où suis-je ?

— Ne craignez rien, mademoiselle, dit une voix chantante aux intonations bizarres. Vous êtes en sûreté et chez quelqu'un qui ne vous veut que du bien.

— En sûreté ? J'étais donc en danger ?

— Je ne le sais pas. C'est à vous de me le dire...

Bernadette rougit tout à coup et son regard se remplit de frayeur :

— L'homme... L'homme... Où est-il ?

— Quel homme ? De quoi parlez-vous ?

— Un homme... sur les bords de la Seine...

— Un homme ? Vous avez été attaquée, peut-être ? C'est cela, n'est-ce pas ? Je revenais de Paris en voiture... Oh ! Je n'ai pas de voiture, je ne suis qu'une secrétaire de ministère. Dans la voiture de mon ami, devrais-je dire. Je vous ai aperçue de loin, étendue, évanouie sur la rive. Le chauffeur vous a relevée, emportée, mise dans l'auto. Il était tard, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas alerter la police. Vous avez dormi...

— Je vous remercie... Mais je ne puis vous importuner davantage. Où sont mes vêtements ? Je vais partir.

— Déjà ? Non, vous prendrez quelque chose avant... Et puis pourquoi si vite ? Ne craignez rien de moi. J'ai votre âge, à peu près et je devine que vous avez agi sous l'empire d'un grand désespoir... N'est-ce pas ?

— Oui...

— Vous êtes en deuil ? Vous avez perdu quelqu'un de cher, peut-être ?

Les yeux de Bernadette se remplirent de larmes :

— Ma mère, dit-elle tout bas.

— Oh ! Pauvre petite ! Quelle horrible chose !

Marie-José était maintenant tout près du lit. Elle tendait les mains, d'un geste affectueux. Bernadette éclata en sanglots.

La voilà qui pleure toutes ses larmes, si longtemps réprimées et sans bien s'en rendre compte, elle s'abat sur le sein de l'inconnue. Cette douce

chaleur féminine, ce parfum capiteux qui émane d'elle, c'est comme un refuge qui s'ouvre à celle qui, depuis si longtemps, n'a pas entendu une parole de véritable sympathie. Marie-José la berce doucement, assise sur le lit. Elle répète :

— Pauvre petite ! Pauvre petite !

De cette voix chantante qui lui donne tant de charme... quand elle le veut.

Puis, serrant Bernadette contre elle, elle dit tout bas :

— Ma pauvre petite, vous avez voulu vous suicider ?

Bernadette se rejette en arrière, surprise :

— Me suicider ? Non... Non...

— Non ? Alors, que faisiez-vous sur le bord de la Seine, à cette heure ?

Bernadette recule encore. Elle est presque contre le mur et ses yeux où les pleurs se sèchent reprennent leur expression de terreur :

— Ce que je faisais... Ah ! Oui... L'homme...

— Mais quel homme ? Voyons, racontez-moi... Vous êtes poursuivie, peut-être ?

— Oui... Oui, je crois...

— Expliquez-moi... Je pourrai peut-être vous aider...

Les mains de Bernadette montent à son visage, s'y crispent pour le cacher. Raconter sa tragique histoire à cette inconnue ? Est-ce possible ? Livrer le secret qui la fait agoniser depuis tant de jours ? Non... Non... Elle ne parlera pas. Mais tandis qu'elle prend cette résolution, toute l'horreur de sa situation lui apparaît. Elle l'avait un peu oubliée. Sans argent... deux termes en retard rue de Lille... Plus rien... La rue... Voilà que ce que lui avait prêté Martin va se réaliser. Elle va sombrer... Elle sombre...

Deux mains détachent les siennes, s'en emparent en les serrant. Marie-José l'a rejointe et d'une voix pleine de pitié, elle dit :

— Alors ?

Bernadette n'en peut plus. Repousser cette femme, c'est se priver peut-être de la seule sympathie qu'elle puisse connaître au monde en ce moment. Deux bras souples l'attirent, sa tête repose sur une épaule. Le parfum de tout à l'heure l'enveloppe de nouveau. Ah ! si elle pouvait rester là toujours, ne pas revoir la rue, ne pas revoir la vie...

— Parlez donc, reprend la femme. De quoi avez-vous peur ? Je ne suis qu'une femme comme vous. Une femme sensible, mal défendue contre elle-même... comme vous, peut-être ? Une femme qui aime, qui souffre souvent... comme vous, dites ? Allons, parlez...

Ces mots, ce sont sans doute ceux que Bernadette avait besoin d'entendre. Elle cède, tout se détend en elle. Elle parle. Et, durant le long récit qu'elle va faire à cette créature de qui elle ignore tout, même le nom, elle entendra seulement, de temps en temps, une voix attendrie, mouillée de larmes, dirait-on, qui dit doucement :

— Pauvre petite... Pauvre petitel

Maintenant, le récit était terminé. Marie-José était toujours assise sur le lit et Bernadette appuyait sa tête sur l'épaule de la jeune femme. Elle était épuisée comme après une longue course et n'avait plus la force de réfléchir. Elle s'était

déchargée du secret qui l'étouffait depuis tant de jours et elle en éprouvait un étrange soulagement :

— Pour commencer, dit Marie-José après un long silence, vous allez rester ici...

Et sur un geste de Bernadette, elle reprit vivement :

— Quelques jours, le temps de vous remettre ! Vous ne pouvez rentrer seule dans cet appartement où vous avez tant souffert. Il faut d'abord que vous retrouviez votre équilibre. Puisque le hasard vous a conduite ici, je vous offre l'hospitalité, de grand cœur.

— Mais je vous gênerai, objecta Bernadette. Ne m'avez-vous pas laissé deviner que vous ne viviez pas seule... que vous aviez... un ami ?

— La maison est assez grande pour que vous ne vous gêniez pas mutuellement, déclara Marie-José en riant. D'ailleurs, il voyage beaucoup, je suis souvent seule. Et puis, je vous le répète, il s'agit de quelques jours, le temps de vous remettre... Vous n'êtes tellement sympathique... Et vous ne vous imaginez pas combien votre histoire m'a émue...

— Vous êtes bonne ! dit Bernadette avec élan. Comment pourrai-je jamais reconnaître...

— Nous parlerons de cela plus tard ; je vais vous laisser, maintenant. Vous avez une salle de bains à côté de votre chambre, ma femme de chambre vous apportera ce qu'il vous faut. Nous déjeunerons ensemble. C'est dimanche aujourd'hui et je ne vais pas au Ministère.

— Excusez-moi si je suis indiscreète... Mais vous habitez cette maison qui me paraît très belle, vous avez une femme de chambre... et vous travaillez ?

Marie-José rougit légèrement :

— Je ne suis pas chez moi, ici, vous le savez, mon ami est très bon, je l'aime beaucoup... Mais j'ai une nature très indépendante, j'ai tenu à continuer le métier que j'exerçais avant de le rencontrer... Sait-on jamais, avec les hommes ? Voyez, votre ami à vous, ce... Dick, il vous aimait, vous pouviez espérer en l'avenir. Il vous a quittée, vous ignorez même où il est...

— C'est vrai, murmura Bernadette. Vous êtes plus sage que moi. Moi, j'aurais tout abandonné pour lui...

La jeune femme se retira et envoya Philippa pour se mettre à la disposition de Bernadette. A midi, toutes deux déjeunerent en tête à tête dans la confortable salle à manger bien chauffée. Bernadette, pour la première fois depuis des mois, goûtait une certaine détente, malgré ses chagrins. Elle s'anima un peu pendant le repas et Marie-José l'observa curieusement, impressionnée malgré elle par cette beauté qui ressemblait si peu à la sienne. Mais, sachant de sa protégée ce qu'elle voulait savoir, elle s'avançait maintenant avec circonspection, soucieuse de gagner tout à fait sa confiance. Ce ne fut que lorsqu'elles eurent passé au salon où le café était servi qu'elle fit un pas dans le projet qu'elle méditait selon les instructions de Murdoch :

— Je voudrais vous tirer d'affaire, dit-elle. Je vais tâcher de vous trouver une situation et, pour cela, je vais faire appel à mes relations. Pour commencer, je devais dîner, ce soir, avec un ami... Je vous emmène... Non, non, ne pro-

testez pas! C'est un garçon charmant et très influent et il fera tout pour me faire plaisir! C'est mon chef au Ministère, vous verrez...

— Mais je suis en deuil... et un deuil si récent. Je n'ai pas de robe convenable...

— Je vous en prêterai une... J'en ai une noire, très jolie, qui fera l'affaire... Oui, vous allez encore penser que, pour une employée de ministère, j'ai beaucoup de choses... Mon ami est très généreux...

Elle vint passer gentiment ses bras autour du cou de Bernadette :

— Seulement, ma petite amie, je vais vous demander quelque chose... Ce monsieur — il se nomme Christian Clérisse — croit que je vis dans ma famille, il ne faut pas le détromper. Ma liaison ne regarde personne, comprenez-vous?

— Oh! Vous pensez bien que je ne dirai pas un mot de cela! Vous avez été si bonne pour moi, je ne voudrais pas vous faire le moindre tort.

— Ou je me trompe fort, conclut Marie-José ou Clérisse vous trouvera quelque chose. Vous savez, ces gens-là connaissent tant de monde... Courage, ma petite amie! Les mauvais jours vont finir pour vous, j'en ai le pressentiment.

Et elle ajouta sur un ton dont la pauvre Bernadette ne pouvait comprendre l'ambiguïté :

— Quelle chance que ce soit chez moi que vous ayez échoué!

Les fils ténus de la toile commençaient à se tendre. Bientôt, ils formeraient un réseau si puissant que la mouche, représentée par Bernadette, n'aurait plus qu'à se soumettre et à mourir.

CHAPITRE IV

NE TOUCHEZ PAS A LA HACHE.

— Allo! Allo! Qui est à l'appareil? Ici, Christian Clérisse, oui... Comment? C'est vous, Marie-José? Qu'y-a-t-il? Ah! Bon...

Christian Clérisse se retourna en souriant vers Bernadette :

— C'est pour vous, mademoiselle Bernadette. Votre amie vous demande...

Il lui tendait le récepteur et s'écartait, par discrétion. Bernadette Arnaud se pencha sur la bouche d'ambre de l'appareil :

— Allo! C'est toi, Marie-José? Oui... Bon... Rien de grave? Non... A tout à l'heure...

Elle se retourna vers Christian Clérisse :

— C'est Marie-José Chambert. Elle s'est trouvée un peu souffrante en rentrant et elle me demande de revenir le plus vite possible. Si cela ne vous contrariait pas, monsieur...

— Vous voudriez partir tout de suite? Mais oui, allez, mademoiselle Bernadette. Vous terminerez les travaux de classement demain, cela

n'est pas autrement pressé. Ce n'est pas grave, j'espère?

— Non. Seulement, les parents de Marie-José ne sont pas là, ce soir. Je crois qu'elle a un peu peur, toute seule.

— Ah! Pourtant, il y avait encore deux lettres à transcrire. C'est ennuyeux...

— Donnez-les-moi, monsieur. Marie-José connaît la sténo, et elle a une machine. Elle vous les rapportera demain matin.

— Oui, si vous voulez.

Bernadette glissait des papiers dans une petite serviette. Puis elle alla dans l'antichambre reprendre son manteau et son chapeau. Quand elle revint dans le bureau de Christian, elle retrouva celui-ci à la même place, absorbé, l'air soucieux :

— Mademoiselle Bernadette...

— Monsieur?

— Marie-José Chambert a de la chance d'avoir une amie comme vous. Vous l'aimez beaucoup?

— Oui... Mais il faudrait plutôt dire que c'est moi qui ai de la chance d'avoir une amie comme elle...

Elle resta songeuse un instant.

— Vous savez combien j'étais seule et désemparée... Si je m'en tire, c'est bien grâce à elle... et à vous.

— Ne parlons pas de moi... Je n'ai rien fait pour vous. Quand Marie-José m'a dit qu'elle avait une amie très chère dans une passe difficile, il s'est trouvé justement que j'avais besoin de quelqu'un qui pût m'aider, le soir, chez moi, à de petits travaux de classement et de copie. Vous faites parfaitement mon affaire et c'est moi qui devrais la remercier.

De nouveau, il retomba dans ses réflexions et comme la jeune femme se dirigeait vers la porte, il la rappela doucement :

— Mademoiselle Bernadette...

— Monsieur?

— Je voudrais vous demander quelque chose... Tout à l'heure, vous avez bien voulu me faire comprendre, très délicatement, que vous reportiez sur moi un peu de la reconnaissance que vous devez à Marie-José... Voulez-vous me traiter un peu en ami?

— Mais... je ne demande pas mieux, répondit Bernadette en souriant.

— Savez-vous, mademoiselle, que je suis très malheureux? Non, ne prenez pas cet air surpris, vous savez bien ce que je veux dire... Je voudrais... Voyons, vous qui vivez dans l'intimité de Marie-José, connaissez-vous ses sentiments à mon égard?

— Ses sentiments? Non, je ne comprends pas bien...

— Vous êtes très discrète... Allons! Vous n'êtes pas sans savoir que depuis longtemps déjà je fais une cour assidue à votre amie et sans aucun succès. J'ai cru, plusieurs fois, que je ne lui déplaisais pas... J'avais obtenu d'elle une sorte de promesse... Et puis... voilà! C'est une singulière créature que cette Marie-José, n'est-ce pas?

Bernadette avait baissé les yeux. Elle semblait horriblement gênée :

— Je ne sais pas, vraiment, monsieur... Marie-José ne m'a jamais rien dit, à ce sujet.

Christian Clérisse eut un mouvement nerveux :
— Bon... Bon... Je n'insiste pas... Bonsoir, mademoiselle Bernadette. A demain !

— A demain, monsieur !

Bernadette Arnaud se retrouva dehors et respira. Elle n'aimait guère mentir et l'interrogatoire de Clérisse lui avait donné une impression pénible.

Elle avait l'impression de se débattre au milieu d'un imbroglio obscur dont elle ne parvenait pas à démeier le secret.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la nuit où Marcus Murdoch remplissant la mission que lui avait confiée Martin La Pérelle avait recueilli Bernadette sur les bords de la Seine et l'avait conduite chez sa sœur. Et ces deux mois, la jeune femme les avait vécus comme on vit un rêve heurté et incompréhensible.

Tout d'abord, Marie-José lui avait découvert immédiatement la place qui devait lui permettre de subsister. Elle l'avait présentée ce même jour où Bernadette lui avait raconté l'histoire de sa vie à Christian Clérisse et avait obtenu de lui qu'il s'occupât d'elle. Le secrétaire aux Archives secrètes avait besoin d'une personne qui vint, trois fois par semaine, chez lui, le seconder dans des travaux divers. Il avait pris immédiatement l'amie de Marie-José, trop heureux de faire quelque chose qui pût lui être agréable. Et toujours dans ce même but, il la payait bien plus que le travail lourni ne valait. Bernadette alors, au bout de quelques jours, avait emis l'intention de rentrer chez elle. Elle vendrait la plus grande partie des meubles, paierait ce qu'elle devrait et louerait une petite chambre où elle s'installerait avec ce qui lui restait. Marie-José l'avait convaincue de n'en rien faire. Pourquoi ne continuerait-elle pas à vivre à Velizy ? La maison était grande, Marie-José souvent seule ; elle s'ennuyait ; Bernadette serait pour elle une compagne précieuse. Ne sympathisaient-elles pas étrangement ?

Bernadette avait cédé. Elle avait peur de la solitude. Elle se sentait abandonnée. Aucune lettre ne lui était parvenue de Dick et elle n'avait aucun moyen d'avoir de ses nouvelles. La Pérelle était loin. Marie-José l'aïda à mettre ordre à ses affaires. Les termes en retard payés avec la vente des meubles, on mit ceux qui restaient dans une mansarde inoccupée à Velizy. Et une vie assez douce commença pour celle qui, vraiment, n'avait plus personne au monde qui s'inquiétât d'elle.

Personne ? Oui et non. Il y avait bien quelqu'un qui continuait à veiller dans l'ombre, mais elle l'ignorait, car il se cachait soigneusement. Ce quelqu'un, c'était Marcus Murdoch. Il s'imaginait avoir rempli, et au delà, les intentions de Martin en confiant sa protégée à Marie-José. Et il avait résolu de rester dans l'ombre. Pour deux raisons : la première, c'était que Martin lui avait commandé de ne pas se faire connaître ; la seconde, qu'avait devinée sa sœur, c'est que ce disgracié, ce maudit, n'avait pu, sans émotion, voir la merveille de beauté qu'était Bernadette. Il en rêvait souvent dans son antre de la rue Moulletard et il préférerait ne jamais la voir que lire dans ses yeux l'horreur qu'il était certain de lui inspirer.

Après l'entrée de Bernadette chez Clérisse, une quinzaine de jours s'était écoulée dans le calme. Puis ce calme avait été troublé par le retour à Velizy d'Eric Soderling, *alias* comte Mihalesco. L'amant de Marie-José. Il avait d'abord été fort surpris de trouver une inconnue installée chez sa maîtresse. Mais il faut croire que les raisons qu'elle lui avait données de cette adoption étaient éloquentes, car il lui avait fait le meilleur accueil.

Depuis, elle partageait la vie du couple. Mais peu à peu se nouait le nœud du drame. Pas plus que Marcus, Soderling n'avait pu voir Bernadette sans être ébloui. Il était le type de l'homme à conquêtes. Et Bernadette, abandonnée, et chez qui le souvenir de Richard Durey pour qui elle avait tant souffert commençait à s'estomper dans le passé, subissait aussi le charme de cet homme beau, intelligent, rusé, incarnation de l'aventurier cosmopolite qui a remplacé, dans l'admiration des femmes naïves, le Tzigane ensorceleur.

Là était le danger pour elle. Bernadette, faite pour l'amour, souffrait de n'être plus aimée. Loyale, pleine de reconnaissance envers Marie-José, elle luttait contre cet entraînement involontaire. D'ailleurs, elle se croyait sûre d'elle et encore protégée par le souvenir de Richard. Mais, déjà, elle ne goûtait plus le repos mélancolique qu'elle avait connu les premiers temps de son installation à Velizy. L'atmosphère était trouble autour d'elle et elle en souffrait.

Ce soir, le coup de téléphone de Marie-José avait augmenté son malaise. Que se passait-il là-bas ? Pourquoi la jeune femme la rappelait-elle ? Elle lui avait dit, à l'appareil, que le chauffeur l'attendrait avec la voiture place de la Concorde.

Elle reconnut tout de suite l'auto, mais elle resta interloquée. Un homme se tenait devant la portière. C'était le comte Mihalesco. Il vint à elle :
— Montez, mademoiselle Bernadette. Je vous expliquerai en route.

Installée à côté de lui, elle le regarda avec inquiétude. Elle ne se sentait jamais complètement en sécurité avec lui.

Certains êtres inspirent à première vue la confiance. Eric Mihalesco était attirant mais à la façon d'un de ces jeunes fauves dont on se demande toujours si, en jouant avec eux, on ne s'attirera pas un coup de dent. C'était un beau garçon mince et brun, avec de longs yeux langoureux, des cheveux noirs brillants, un visage aux traits d'une régularité presque gênante par sa perfection. Mais de tout cela se dégageait quelque chose de faux et de cruel. Faux, il l'était. Il avait joué tant de rôles divers, incarné tant de personnages différents qu'il ne savait peut-être plus très bien lui-même ce qu'il était. Il mentait comme on respire ; mais il n'était nullement inconscient. Il agissait et parlait toujours dans un but déterminé. Seulement, il eût fallu être beaucoup plus averti que Bernadette pour voir clair dans cette âme obscure et tortueuse.

Elle s'informa :

— Marie-José est malade ? Qu'est-ce qu'elle a ? Ce n'est pas grave ?

— Non, je ne pense pas. Mais elle s'est évanouie ce soir en rentrant à la villa. Elle est très fatiguée, je crois. Ce travail assidu ne lui convient pas. Il y a longtemps qu'elle aurait quitté le Ministère

si elle m'avait écouté... Et puis, Vélizy est loin. Le trajet journalier y est aussi pour quelque chose...

— Elle devrait prendre quelques jours de repos.

— Oui. Qu'elle le veuille ou non, je vais l'obliger à le faire. C'est d'ailleurs à ce propos que je l'ai priée de vous téléphoner. Il faut que vous lui rendiez un service.

— Vous pensez bien que j'y suis toute disposée, dit Bernadette avec élan. De quoi s'agit-il ?

— On vous expliquera cela là-bas. Cela n'a rien de terrible...

Dans la pénombre de la voiture, elle le vit sourire :

— Laissons les affaires sérieuses, voulez-vous ? Je suis content de vous voir seule. Nous n'avons pas encore bien pu faire connaissance, tous les deux... Savez-vous que vous m'inspirez un vif intérêt ?

Il parlait sur un ton de badinage. Bernadette s'efforça de sourire aussi ; mais une bizarre angoisse lui serrait la gorge sans qu'elle en déterminât la cause.

— Me croyez-vous si intéressante ? répondit-elle. Je ne suis qu'une pauvre fille comme beaucoup d'autres...

— Comme beaucoup d'autres ? Non. D'abord, votre beauté vous met hors de pair...

— Oh ! ma beauté...

— Allons ! dit-il d'un ton caressant, vous savez bien que vous êtes très belle... Belle à damner un homme... ou plusieurs...

Elle se renfonça un peu dans le coin de la voiture :

— Si Marie-José vous entendait, dit-elle, elle penserait que vous me faites la cour...

— Vous faire la cour ? reprit-il gravement. Non. Mais je serais heureux d'être votre ami... Un ami très affectueux, très dévoué...

Il lui prenait la main. Elle eut un mouvement pour la lui retirer et puis elle se jugea absurde. Un ami ? Si c'était vrai ? Elle se sentit si isolée... Les larmes lui vinrent aux yeux :

— Vous êtes gentil, murmura-t-elle. Oui, un ami... J'aurais bien besoin d'un ami, en effet...

— Vous n'en aurez jamais de meilleur que moi. Alors, c'est entendu ?

— Oui, dit-elle faiblement.

Elle avait un peu peur. Il lui semblait que ces sentiments qu'il exprimait devaient en dissimuler d'autres. Pour tout dire, Eric Mihalesco ne répondait pas pour elle à l'idée qu'on peut se faire d'un ami. Un amant, oui... Elle eut un mouvement de recul. Quoi ? Elle oubliait Richard ? Et, surtout, elle oubliait la reconnaissance qu'elle devait à Marie-José qui, elle, aimait cet homme ?

Mihalesco ne fit rien pour augmenter son trouble.

— Nous arrivons, dit-il. Venez. Marie-José est couchée. Nous allons aller dans sa chambre.

Ils entrèrent dans la villa et montèrent l'escalier pour gagner la chambre de Marie-José, située au premier.

Arrivé sur le palier, Eric s'arrêta :

— Nous allons voir la malade, dit-il à voix très haute.

Bernadette avait fait un pas pour le devancer. Il la retint et se pencha sur la rampe de l'escalier :

— Écoutez... On dirait qu'on marche dans le jardin...

Il ne baissait pas le ton, mais parlait toujours très haut. Bernadette eut l'impression qu'il n'avait absolument rien entendu, mais qu'il voulait prévenir de leur arrivée. En effet, elle perçut, dans la chambre de Marie-José, un brusque mouvement et elle entendit se fermer une porte qui devait être celle de la salle de bain :

— Il y a quelqu'un chez Marie-José ? demanda-t-elle.

— La femme de chambre, sans doute, répondit Eric d'un ton indifférent. C'est curieux... J'avais eu la sensation qu'on marchait... Je me suis trompé. Venez...

Quand ils entrèrent dans la chambre, Bernadette courut tout de suite à son amie. Marie-José était couchée, en effet, dans son grand lit. Au milieu des dentelles et de la soie, elle était pâle, le visage contracté :

— Je ne sais pas ce que j'ai, répondit-elle aux questions de Bernadette. De la fatigue... La tête vide... Je ne pourrai pas aller au Ministère demain...

— Elle est enragée avec son Ministère, dit gaiement Eric. Je vous fais juge, mademoiselle Bernadette. Voilà une jeune personne qui n'aurait qu'à se laisser vivre. Elle serait choyée, dorlotée, mènerait une vie de grande dame... Non ! Il faut qu'elle aille gratter du papier comme... comme...

— Comme moi, par exemple, dit Bernadette.

— Vous, j'espère bien qu'un jour vous n'aurez plus besoin de travailler non plus. De jolies femmes comme Marie-José et vous ne sont pas faites pour une besogne d'employée... En tout cas, demain et les jours suivants, Marie-José restera chez elle. Et c'est à ce propos que nous voulons vous demander un service, mademoiselle Bernadette.

— Je suis toute à votre disposition.

— Voilà. Il faudrait que, demain matin, vous alliez au Ministère. Vous préviendrez M. Clérisse que Marie-José est souffrante et obligée de se reposer quelques jours...

— C'est un bien petit service et très simple...

— Pas si simple, dit Eric d'un ton singulier.

Il y eut un silence. Marie-José, les yeux baissés, tortillait nerveusement un coin du drap garni de dentelle. Eric vint s'accouder au lit :

— Allons, Marie-José, c'est à toi de parler... Raconte ce qui t'est arrivé... Avoue ton crime...

Marie-José eut un rire singulier :

— Mon crime ? Tu as de ces mots... Enfin, Bernadette, tu seras juge... J'ai emporté, tous ces jours-ci, des papiers à classer, des copies à mettre au net pour M. Clérisse... Tu les rendras demain... Mais il y a autre chose... Une chose ennuieuse...

— Quoi donc ?

— Je ne sais par quel hasard, dans ces papiers, il s'est glissé un document qui... qui n'aurait pas dû sortir du Ministère... Je ne pourrais t'expliquer ce que c'est, c'est trop fort pour moi. C'est quelque chose comme une formule chimique... Seulement, je me figure que M. Clérisse serait très mécontent de cette erreur... Il faudrait remettre le document en place sans qu'il le voie... Tu lui offriras de me remplacer... Oh ! Demain

seulement, bien entendu. Et tu profiteras d'un moment où il quittera son bureau pour le ranger là où il doit être. Mais qu'il ne te voie pas, surtout, il m'en voudrait terriblement. Tu as compris ?

— Oui... Mais où faudra-t-il le remettre ?

Elle était venue s'asseoir sur le lit. Elles étaient à peu près dans la pose du premier jour, quand Marie-José avait arraché à Bernadette le récit de sa vie. La main de l'espionne prit celle de Bernadette ; elle la regardait dans les yeux :

— Tu verras... Il y a, dans le fond du bureau, un secrétaire avec des tiroirs. Il est fermé à clef. La clef est dans le tiroir de la table de Clérisse. Tu la prendras. Le document se trouvait dans le tiroir du haut...

Bernadette avait arraché sa main de celle de la femme. Elle la regardait avec stupeur :

— Mais... mais, alors... ce document... Tu l'as pris...

— Par mégarde, entends-tu bien ? Par mégarde ! Ne t'avise jamais de dire autre chose si tu étais surprise... Tu comprends ?

— Mais tu es... tu es...

— Une étourdie, comme vous, mademoiselle Bernadette ! intervint Eric. N'avez-vous pas, vous, gardé de l'argent dont la présence entre vos mains constituait un danger ?

— Vous savez...

— Marie-José a cette faiblesse de n'avoir rien de caché pour moi... Je sais encore autre chose. Cet argent a été retrouvé. La Seine n'en a pas voulu, mademoiselle Bernadette. Il a été retrouvé dans les herbes qui bordent la berge, il est entre les mains de la police. Un mot suffirait, si nous voulions parler... Et de vous à Richard Duroy, votre amant, la filière serait facile à suivre...

Bernadette chancela. Elle sentit la main de Marie-José reprendre la sienne, la serrer :

— Ne l'ennuie pas, Eric, dit Marie-José d'une voix languissante. Elle fera ce que je lui demande... N'est-ce pas, Bernadette ? La chose est, d'ailleurs, bien moins grave que tu te le figures...

Elle eut un dernier sursaut de révolte. Mais elle baissa la tête, vaincue. Elle était prise dans l'engrenage et elle se rendait compte qu'elle ne pourrait dénoncer ces gens sans se perdre elle-même.

Rentrée dans sa chambre, elle se débattit longtemps, en proie à un cauchemar confus. Entre quelles mains était-elle tombée et dans quel chemin dangereux ces gens la conduisaient-ils ?

Tous les souvenirs de sa courte vie, de son malheureux amour la poursuivirent cette nuit-là. Et, de toutes ses forces, elle invoqua Dick qui, sans doute, l'avait oubliée...

* * *

Et tandis que Bernadette luttait vainement contre le courant qui l'entraînait, la chambre de Marie-José était le théâtre d'une scène singulière. Eric Mihalosco avait quitté sa maîtresse, voulant, disait-il, la laisser reposer. Et, à peine était-il sorti que la porte de la salle de bains s'ouvrait et Marcus Murdoch entra et s'avançait vers sa

sœur qui le regardait venir, un bizarre sourire sur les lèvres.

Le gnome était pâle et ses yeux brillaient d'un éclat farouche :

— Que vas-tu faire, Marie-José ?

— Ce que je vais faire ? dormir... Tu sais bien que j'ai la migraine...

— Ne te moque pas de moi, dit-il, la voix mauvaise. J'ai entendu... Quelle trame ourdissez-vous encore, toi et ton amant maudit, hein ? Que comptez-vous faire de cette fille ?

— Pas grand'chose de fort, Marcus. Elle manque d'estomac, comme on dit vulgairement. Seulement, maintenant que j'ai en ma possession le document dont Eric avait besoin, j'aime mieux que ce soit elle que moi qui se fasse prendre... si, du moins, quelqu'un doit être pris.

Il se pencha sur elle, la saisissant aux poignets :

— Est-ce que tu oublies qu'elle m'a été confiée ? Je ne vaudrais pas grand'chose, mais je suis encore capable de la défendre et de me défendre. J'ai donné ma parole !

— Eh bien ? Est-ce toi qui agis ou moi ? Tu peux ignorer...

— Non. Je ne peux pas. Et c'est horrible, ce que tu veux faire...

Elle se dégagea, brisant l'étreinte des mains de Murdoch et prenant la tête du monstre, elle dit en riant d'un air de pitié :

— Que tu es bête, mon petit frère !

— Marie-José, dit-il d'une voix haletante, promets-moi que tu ne feras pas ce que tu as décidé... Que tu ne la perdras pas...

Et comme elle riait toujours, il gémit :

— Je suis pris entre elle et toi... Pourquoi fais-tu cela ?

Elle se redressa dans son lit, terrible :

— Pourquoi ? Tu n'as pas compris ? Elle a touché à la hache...

— Quoi ! Qu'est-ce que tu veux dire, avec ta hache ?

— Tu ne connais pas l'histoire ? Ecoute... Tu as tout de même entendu parler de Charles I^{er}, le roi d'Angleterre que le dictateur Cromwell fit décapiter ?

— Oui. Quel rapport...

— Comme le roi Charles I^{er} arrivait sur l'échafaud, il harangua le peuple. Pendant qu'il parlait, il vit un des aides du bourreau qui prenait la hache qui devait lui trancher la tête et il s'interrompit pour dire : — « Ne touchez pas à la hache ! » — Eh bien ! Mon petit, quand j'ai recueilli ici Bernadette Arnaud, je n'avais pas, évidemment, de très bonnes intentions à son égard...

— Pourquoi ? Que t'avait-elle fait ?

— Je te le dirai un jour. Mais je l'eusse peut-être épargnée si elle n'avait pas touché à la seule chose à laquelle je tiens au monde : mon amour pour Eric. Comprends-tu ? Eric l'aime, j'en suis certaine. Il la désire. Ah ! Je connais ses yeux, quand le désir y passe... Elle a touché à la hache, Murdoch. Je ne l'épargnerai pas. Si, demain, elle se sauve, je la perdrai autrement. On ne touche pas à l'amour de Marie-José Fargas.

— Je te l'arracherai ! cria Murdoch, soudain furieux.

— Alors, c'est la guerre ? Soit. Mais prends

garde, petit frère. Quand une femme veut en perdre une autre, elle a plus de tours dans son sac qu'il y a de grains de sable au fond de la mer !

CHAPITRE V

S. O. S. !

Le soleil descendait sur la grande forêt africaine. Mais ses rayons se heurtaient à la voûte épaisse formée par les arbres géants. Là régnait l'obscurité et il montait du sol l'odeur puissante et malsaine de l'humus toujours en travail. Des troncs pourris ressemblaient à de vastes éponges et d'innombrables insectes s'y livraient une bataille ardente, jamais abandonnée, pour leur subsistance. Cela, c'était le domaine intact de la nature. Mais, plus loin commençait le domaine de l'homme. Dans un chemin percé à coups de hache et par le feu, cheminaient des noirs, les uns chargés d'outres et de Calebasses, d'autres traînant des chariots chargés de bois. Et sur le seuil de sa grande maison construite en terre et soutenue par d'énormes troncs d'arbres, dont tout le devant était formé par une vaste véranda, Martin La Pérelle regardait ses travailleurs revenir, la journée finie.

Il l'aimait, cette brousse qu'il avait conquise et vaincue. Vêtu de blanc, un coutelas à la ceinture, le fusil en bandoulière, il était dans son élément. Se battre contre la difficulté, conquérir pied à pied la forêt, lui arracher ses richesses, telle était sa joie. Il ne connaissait que celle-là. A d'autres le bonheur paisible, l'ivresse d'aimer et d'être aimé, la douceur de protéger un être qui ne vit que par vous. Le destin les lui avait refusés et il ne savait de la vie que cette lutte âpre et toujours renouvelée.

Il sourit à un grand nègre qui s'avançait vers lui :

— Bonne journée ? Bon travail, Bambo ?

— Oui, maître. Beaucoup bossé. Maître content.

Bambo riait de toutes ses dents. Martin lui frappa sur l'épaule :

— C'est bien, Bambo. Tu me rendras tes comptes ce soir. Va souper, mon vieux :

Une petite négresse, svelte et élancée, qui semblait une statuette de bronze, rejoignit en courant Bambo qui s'éloignait. Martin soupira et haussa les épaules. Allons ! Encore une nuit qui allait venir ! Le jour était occupé par le travail de l'exploitation. Mais qu'elles étaient longues, ces heures nocturnes où les souvenirs tournaient autour de sa couche comme les papillons autour d'une lampe ! En vain, il essayait parfois d'égayer sa solitude par la présence d'une de ces petites filles noires, dociles aux désirs du maître. Leur

amour naïf, leur complaisance de jeune animal intéressé lui rendaient plus présente l'image de celle qu'il avait laissée en France et qu'il ne reverrait peut-être jamais...

Ce fut à cette minute précise où la vision de Bernadette Arnaud se dressait pour la millième fois sur le fond sombre de la forêt africaine qu'un nègre accourut :

— Maître ! Maître ! J'apporte le courrier !

Il offrait à La Pérelle une corbeille tressée qui contenait des lettres et des journaux. Il prit le paquet, rentra dans la maison et, se jetant sur le divan de cuir qui garnissait la pièce qui lui servait de bureau, il en commença l'examen.

Soudain, il tressaillit et son visage bronzé prit la couleur grise de la terre. La lettre qu'il avait tant de fois redoutée en l'espérant était là. Il la tenait dans ses mains tremblantes. Il l'ouvrit. Un papier s'en échappa. Il portait les trois lettres fatidiques du signal de détresse :

— « S. O. S. »

C'était tout. Pas un mot, pas une explication. Bernadette appelait au secours. Mais de quelle nature était le danger qui la menaçait ? Il ne le saurait que là-bas...

Machinalement, tout en réfléchissant, il regardait les autres lettres. Tout à coup, son regard devint fixe. Quelque chose comme une révolte le secoua. Avant de parcourir le contenu de la missive qu'il venait d'ouvrir, ses yeux avaient couru à la signature. Cette signature était : « Pierre Duroy. »

Il lut :

— « Monsieur. Mon fils m'a avoué avoir contracté vis-à-vis de vous une lourde dette pour laquelle vous avez eu la bonté de lui accorder un délai. Ce délai est passé depuis longtemps. Je tiens la somme à votre disposition et vous la ferai tenir, si vous le souhaitez, en un chèque à la banque que vous voudrez bien me désigner.

« Ceci réglé, monsieur, puis-je vous adresser une prière ? Quand vous viendrez en France, voudrez-vous m'accorder la faveur d'un entretien ? C'est un père qui vous supplie, dans l'intérêt de ce qu'il a de plus cher au monde... »

Martin La Pérelle soupira. Allons ! Il allait reprendre la route qui le ramènerait au pays de l'amour et de la douleur. Car il savait bien que, lorsqu'il remettrait le pied sur le sol de France, ce serait encore pour y souffrir...

* *

Le voyage lui avait paru interminable. Il était arrivé, enfin ! Et après quelques heures d'un lourd sommeil, les premières qui lui eussent été accordées depuis qu'il avait quitté le Congo, il se trouvait à sa fenêtre de l'hôtel Savoy, dans une chambre voisine de celle où Bernadette était venue. Il écoutait l'énorme bruit que fait Paris, il regardait le mouvement de la rue de Rivoli et il se demandait avec une étrange angoisse dans quel drame il allait se trouver jeté. Lui si fort, si rude, il ressentait quelque chose qui ressemblait à de la peur. Non pour lui. Mais, pour la première fois, peut-être, il craignait de ne pas vaincre. Contre quoi allait-il avoir à lutter ?

Il allait apprendre, au cours de la journée qui

commençait, qu'il y a une chose plus affreuse que toutes les autres, une bataille où les forces s'usent tout de suite: celle contre le vide.

Il alla d'abord rue de Lille, au domicile de Bernadette Arnaud. Là, il apprit avec stupeur que la mère était morte. Quant à la jeune fille, la concierge ignorait où elle était. Les meubles avaient été presque tous vendus pour payer les termes en retard. Elle avait fait enlever le reste. Ensuite, elle était venue deux ou trois fois voir s'il y avait des lettres pour elle. Et puis, on ne l'avait plus revue. Elle n'avait pas donné d'adresse.

Une ressource restait, avant de s'adresser à la police, parti auquel répugnait Martin pour une raison particulière... Sa situation d'agent de contre-espionnage colonial et ses relations lui eussent rendu la chose facile et il eût eu à sa disposition les plus fins limiers de Paris. Ce moyen lui eût convenu s'il se fût agi de retrouver simplement une Bernadette seule, perdue dans l'océan parisien. Mais quelque chose le gênait, c'était l'existence de Dick Duroy. Qu'était-il advenu de l'assassin de l'Américaine de Dinard? Sa maîtresse n'avait-elle pas été le rejoindre là où il se trouvait? Faire rechercher Bernadette, ne serait-ce pas, dans ce cas, la compromettre irrémédiablement? Donc, la ressource qui restait, c'était d'aller chez celui qu'il avait chargé de veiller sur elle, c'est-à-dire Marcus Murdoch.

Rue Mouffetard, une désillusion l'attendait. La concierge lui apprit que Murdoch était parti depuis quelques jours.

— Il est en province, lui dit-elle. Il ne m'a pas dit où. Pensez, il ne reçoit jamais de lettres, il n'y a pas à s'occuper de lui faire suivre sa correspondance. Je crois qu'il a fait un petit héritage. Le pauvre homme! Ça ne lui fera pas de mal!

La situation se compliquait étrangement pour Martin. Bernadette disparue, Murdoch absent, il était désarmé. Que faire?

Il songea subitement à la lettre du banquier Duroy. Celui-ci désirait le voir. Qui sait si, là, il ne trouverait pas le fil conducteur qu'il cherchait et qui le ramènerait à Bernadette?

Après le déjeuner, il se rendit à la banque et fit passer sa carte au directeur. Immédiatement, il fut introduit dans le grand bureau où avait eu lieu l'entretien suprême du père et du fils. A l'entrée de Martin, un homme assis derrière une table chargée de dossiers se leva.

Qui eût vu le banquier Duroy quelques mois auparavant l'eût à peine reconnu aujourd'hui. Il avait maigri, sa taille robuste se courbait. Il avait l'apparence d'un homme durement frappé par le sort. Et, en effet, quel mal secret aurait pu réduire cet être fort et habitué à la lutte plus que le secret qu'il portait en lui, celui de la déchéance de ce fils en qui il avait mis tout son espoir?

Les deux hommes, au premier choc de leurs regards, se mesurèrent. Duroy semblait vouloir pénétrer dans l'âme de cet inconnu dont l'apparition dans la vie de Richard avait certainement contribué à la perdre. Martin, lui, se disait: « Que me veut-il? » Et une sorte de remords l'effleura à la pensée qu'il se trouvait devant le père de sa victime.

— Je suis monsieur Duroy, dit le banquier. C'est bien à monsieur La Pérelle que j'ai l'honneur...

Martin s'inclina:

— En effet, monsieur. Votre lettre m'a touché au moment précis où mes affaires me rappelaient en France. J'ai jugé inutile de vous écrire, ma lettre serait arrivée en même temps que moi.

— Oui... Veuillez vous asseoir, monsieur. Je vous remercie de vous être rendu à mon désir. La conversation que nous allons avoir est pour moi d'une grande importance...

Martin avait pris un siège. Il attendit, l'esprit en éveil, prêt à la riposte:

— Monsieur, reprit Duroy, j'ai entendu pour la première fois prononcer votre nom dans des circonstances extrêmement pénibles... Cependant, croyez que je ne nourris contre vous aucune hostilité. Je veux vous parler d'homme à homme, en toute sincérité, et je vais vous demander de me répondre en toute franchise... et de me donner votre parole que ce qui sera dit ici restera absolument entre nous.

— Vous avez ma parole, monsieur. De quoi s'agit-il?

— Il s'agit, vous devez vous en douter, de mon fils Richard Duroy, votre débiteur. Je me suis engagé à régler la dette de jeu de mon fils, je le ferai... Je vous en prie, ne m'interrompez pas, Ceci, quoiqu'il s'agisse d'une très forte somme, est peu de chose relativement à la question dont je souhaite vous entretenir.

— Veuillez vous expliquer, monsieur, dit froidement La Pérelle.

— Excusez-moi... Le sujet que je vais aborder est si... si pénible... Enfin, voici: quand mon fils est revenu de Dinard où il vous avait rencontré et où il avait perdu contre vous la somme en question, nous avons eu, ici même, un entretien où il m'a avoué sa folie. J'ai consenti à me substituer à lui. Et, pour lui éviter de nouvelles tentations, je l'ai expédié en Amérique pour qu'il prenne le chemin du travail... Il est parti... Mais...

— Mais? demanda Martin, impassible.

— Pardon... Vous étiez bien à Dinard au moment de l'assassinat de miss Simpson?

— En effet, mais je ne vois pas...

— Vous savez évidemment que mon malheureux fils a été mêlé indirectement à cette histoire?

— Je sais, comme tout le monde le savait à Dinard, qu'il faisait partie du cercle habituel de l'Américaine.

— Vous savez aussi que l'homme sur qui s'étaient portés les soupçons a pu établir un alibi et prouver son innocence?

— J'ai lu cela dans les journaux.

— Ce coupable présumé écarté, les recherches ont été dirigées d'un autre côté, c'est-à-dire dans le cercle dont nous parlions tout à l'heure. Dans ces sortes d'enquêtes, on procède par élimination. Aujourd'hui, ceux qui entouraient miss Simpson ont été mis l'un après l'autre hors de cause... Dois-je continuer, monsieur, ou m'avez-vous compris?

Le malheureux père était d'une pâleur livide, des gouttes de sueur coulaient sur son visage. Martin se raidit contre l'émotion qui le prenait malgré lui:

— Je crains de vous comprendre, monsieur,

dit-il. Le cercle des investigations se resserrant...

— S'est refermé sur mon fils. Il n'est pas encore arrêté mais il a reçu l'ordre de regagner la France. On l'a déjà interrogé... Il se défend... Et moi... moi...

Il s'arrêta de nouveau, suffoquant. Ses mains crispées sur le bureau griffaient le bois :

— Que puis-je pour vous, monsieur ? demanda La Perelle.

— M'aider, monsieur, m'aider, si c'est en votre pouvoir... Mon fils allirme que, ce soir-là, il s'est rendu au Casino après la fête donnée chez miss Simpson... Il dit vous y avoir rencontré... Vous allez être convoqué... Alors, je voulais savoir...

— Si j'étais disposé à fournir témoignage ? dit Martin qui se leva.

— Etes-vous bien certain de votre mémoire, monsieur ? Songez... Un mot peut tout changer... peut sauver la vie d'un homme, l'honneur d'une famille... Un mot peut tout perdre... C'est si grave... Oui, je sais que mes paroles peuvent paraître choquantes et ma démarche singulière... Mais, monsieur, il s'agit de mon fils... de mon fils, entendez-vous ? Si cet alibi est prouvé, il est sauvé. Sinon... Sinon...

Martin avait repoussé sa chaise. Sa main se crispait sur le dossier. Une épouvantable lutte se livrait dans l'âme de cet homme. Ce qui arrivait, il l'avait voulu. Son amour déçu, sa haine contre Dick Duroy avaient échafaudé l'épouvantable trame qui devait conduire le jeune homme au crime. Et voilà que, devant la douleur de ce père, devant son humiliation, il réalisait pour la première fois pleinement l'horreur de son acte. Quand il avait connu Richard Duroy, ce n'était qu'un garçon faible, sans principes, joueur et paresseux... Il l'avait mené, par un chemin terrible, jusqu'à l'assassinat, c'était lui qui l'avait armé du couteau qui avait tué miss Simpson. Il était son mauvais génie, presque son complice !

— Vous me prenez au dépourvu, monsieur, dit-il. La chose est très grave, en effet... Je n'ai pas l'habitude de tenir un journal de mes actes... J'allais au Casino tous les soirs ou à peu près... Cette nuit-là sans doute, comme toutes les autres, j'y étais...

— Les employés, interrogés, ont déclaré que la partie s'est terminée au matin. Le Casino a fermé à six heures. Rappelez vos souvenirs... Je vous aurai une reconnaissance éternelle... Songez... Comment vous convaincre ?

— Vous n'avez pas à me convaincre, monsieur. Je vais faire l'impossible pour me souvenir... pour trouver un point de repère qui me permettra de répondre si on m'interroge...

— Vous me le promettez ?

— Je vous le promets...

Ce n'était plus une lutte dont l'âme de Martin était le théâtre, mais un véritable ouragan de passion et de désespoir. A cette minute suprême, son amour pour Bernadette lui apparaissait comme une petite chose à côté de celle-ci : il avait perdu un homme... il pouvait être l'artisan de sa mort, son bourreau !

Épouvantable minute que celle-ci ! Duroy ne pouvait savoir ce qui se passait dans la conscience de cet inconnu, mais il savait qu'il lui demandait de mentir et se disait qu'il n'avait aucune raison

pour le faire. Il luttait, lui aussi, de tout son amour tant de fois déçu pour ce fils coupable et il eût donné sa fortune pour le sauver.

Encore une lois, les deux regards s'accrochèrent, plongèrent dans les profondeurs de l'âme. Une grande pitié humaine bouleversait La Pérelle. D'un élan spontané, il tendit la main au banquier :

— Je compatis de tout mon cœur à votre souffrance...
— Oui, vous comprenez combien je souffre, n'est-ce pas ? Si léger, si coupable qu'il soit... je ne parle pas du crime, mais de sa conduite antérieure... c'est tout de même mon petit... et sa mère... sa mère...

Martin plia comme sous un coup porté par une main invisible. Ce gamin avait une mère qui, à l'heure actuelle, devait pleurer, souffrir comme cet homme dont il devinait l'agonie morale. Ah ! Quel poison était donc cet amour qui lui avait fait oublier tout cela... qui était pourtant la vie toute simple ? Il courba le front :

— Laissez-moi une nuit pour réfléchir, monsieur. Demain, je vous dirai...

Les deux mains de Duroy se cramponnèrent aux siennes, les broyèrent et le banquier murmura d'une voix indistincte :

— Par pitié...

Ils n'échangèrent plus un mot. Tout était dit. Martin se retrouva dans la rue. Il arriva à la Trinité sans savoir comment il y était venu. Et là, comme le soir où il avait erré sur le boulevard Saint-Michel, le sentiment de sa solitude l'accabla. Il n'était qu'un pauvre homme. Jadis, il avait raillé, blâmé ceux que l'amour conduisait à toutes les lâchetés. Aujourd'hui, il était à leur rang. Que faire ? A qui demander secours dans le désarroi de sa conscience ? Il dit tout haut :

— Petite Source...

Et, titubant comme un homme ivre, il s'en alla vers Montmartre.

Quand il fut devant la maison de la rue Houdon, une idée terrible lui vint. Elle aussi, la petite fille secourable et tendre, devait avoir disparu. Il trembla en demandant à la concierge :

— Mademoiselle Nicole Vincent habite toujours ici ?

— Bien sûr, dit la femme sans se retourner. Vous savez l'étage ?

Il monta.

Quand il eut frappé, il perçut le pas léger de la jeune femme et sa voix demanda :

— Qui est là ?

— Moi, Martin La Pérelle...

Il y eut une exclamation étouffée. La porte s'ouvrit et Nicole parut. Il la revit telle qu'il l'avait souvent évoquée là-bas, en Afrique, dans une robe toute simple, à peine maquillée. Les bras ballants, elle le regardait avec stupeur :

Il la bouscula presque pour entrer, dit gauchement : « Pardon ! » Et quand il fut en face d'elle, dans sa chambre, il vit qu'elle le considérait avec une sorte de frayeur, comme s'il eût été pour elle un inconnu :

— Vous êtes étonnée de me voir ? dit-il, un peu honteux.

— Oui... Non... Je vous attendais toujours... Pourquoi n'avoir jamais donné de vos nouvelles ?

— Je ne sais pas, répondit-il, bourru. Je suis

ainsi... Il faut me prendre comme je suis.

— Je veux bien, dit-elle en souriant. Mais avouez que vous êtes drôle... Enfin, vous êtes là...

Elle restait devant lui sans faire un mouvement pour s'approcher. Et elle dit soudain, d'une voix changée :

— Qu'est-ce que vous avez ? Vous avez quelque chose... Vous n'êtes plus comme avant...

— Si. Je suis comme avant... C'est vous qui me voyez mieux que je suis. Je n'ai jamais changé...

Il savait bien le contraire. Il n'était plus le même, en effet, depuis son terrible entretien avec Duroy. Tout s'en allait à vau l'eau dans son âme. Et une sorte de rage sauvage le prenait contre lui-même, contre la vie, contre tout, avec un désir de saccager, de faire du mal. Là-bas, en Afrique, il eût passé sa fureur sur ses nègres ou pris son fusil, tué des bêtes innocentes. Il avait Petite Source sous la main, c'est elle qui paierait. Il l'attira à lui, d'un geste brusque :

— Tu m'aimes toujours ? ricana-t-il.

Elle leva sur lui un regard où il y avait de la soumission et de l'angoisse :

— Oui...

— Tu m'as dit, un jour, que je t'aurais quand je voudrais... Eh bien ! C'est aujourd'hui... Je te veux, entends-tu ?

Elle ne répondit pas. Elle avait toujours son regard d'inexprimable angoisse, un regard d'animal qui a peur. Mais elle n'essaya pas de résister quand il la prit dans ses bras. Avec une hâte brutale, il arrachait la robe, le linge, la jetait sur le lit. Et brusquement, il tomba à côté d'elle et se mit à sangloter, comme si un ressort avait brusquement cédé en lui...

Elle le regarda pleurer un long instant. Il sentit sa main se poser sur ses cheveux, les caresser. Et comme avant le départ, elle avait passé une nuit la tête appuyée sur la poitrine de l'homme, ce fut lui qui, tout naturellement, vint poser la sienne au creux de l'épaule de la petite femme. Il avait enfin trouvé le refuge où s'apaiserait sa colère et aussi son chagrin, ce chagrin qu'il portait en lui depuis si longtemps :

— Là... Là, dit Petite Source. Je savais bien, moi, que l'heure n'était pas encore venue... Tu ne m'aimes pas encore... Mais je suis bonne pour écouter ce que tu as à dire... Qu'est-ce qui te tourmente, Martin ? Parle... Parle... Après tu iras mieux...

Quand le jour se leva dans la chambre, Martin La Pérelle était toujours couché auprès de Petite Source qu'il n'avait pas possédée. Mais il avait parlé toute la nuit, il avait tout dit : son amour pour Bernadette Arnaud et l'horrible histoire de Dick Duroy. Elle l'avait écouté silencieuse, avec sa douce patience de petite esclave amoureuse. Quand il s'arrêta, à bout de forces, elle posa sa main fraîche sur son front chaud :

— Veux-tu que je te dise ce qu'il faut faire, Martin ?

Il sourit malgré lui :

— Je crois que j'étais venu te le demander, Petite Source, parce que, en vérité, je ne sais plus du tout...

Elle leva vers lui son regard clair où passaient de graves pensées :

— Mentir pour sauver un assassin, c'est très grave... Mais peut-être pour la pauvre Bernadette Arnaud, faut-il...

— Tu crois, Petite Source...

— Si elle l'aime, Martin... Et puis, si tu n'avais pas fait ce que tu as fait, sans doute, Dick Duroy, si mauvais qu'il soit, n'aurait-il pas tué...

Il s'était levé, marchait à travers la petite chambre que remplissait la clarté de l'aube. Elle vint le rejoindre et, quand elle fut près de lui, il lui tendit les deux mains :

— Ma conscience ! Allons ! Je tâcherai de sauver ce garçon, quoiqu'il ne le mérite guère... Mais il faut d'abord que je la retrouve, elle... Et quand tout sera fini...

— Que feras-tu, Martin ? demanda-t-elle avec angoisse.

— Ce que je ferai ? répondit-il avec gravité. Je t'épouserai, Petite Source, et je t'emmènerai avec moi, dans la brousse, là-bas...

Elle baissa le front :

— Oh ! non, Martin, non ! Tu ne peux pas m'épouser... Tu sais bien ce que je suis...

— Et moi ? Que suis-je donc ? Un homme qui a commis toutes les fautes et qui a, cent fois, frôlé le crime... Tu es la Petite Source dont j'ai besoin, désormais, pour pouvoir continuer à vivre... La Source fraîche où le voyageur épuisé baigne son front et ses mains pour avoir la force de poursuivre sa route...

— Ce sera comme tu voudras, dit-elle doucement.

Il l'attira à lui et, doucement, gravement, avec une tendresse qui venait du meilleur de son être, il imprima sur ses lèvres le premier baiser d'amour...

CHAPITRE VI

LE DESTIN DE BERNADETTE ARNAUD.

Depuis une heure, Martin La Pérelle était dans le bureau de Fernand Martial, aux Délégations Judiciaires. Sur sa prière, le secrétaire s'était mis en quatre pour lui fournir le renseignement qu'il désirait. Enfin, un employé apporta un dossier et Martial feuilleta :

— Mon cher ami, il est exact que tu es convoqué comme témoin dans l'affaire de l'assassinat de miss Simpson. A l'heure actuelle, la convocation doit être arrivée là-bas en Afrique. Tu n'as qu'à aller te présenter au cabinet du juge d'instruction. C'est Marescot qui s'occupe de l'affaire. C'est un homme charmant et qui te recevra très bien. Il est de mes amis, d'ailleurs. Et si tu as des révélations à faire...

— Je crois, dit Martin, que je suis destiné à intervenir comme le *deus ex machina*...

— Je ne veux pas être indiscret, mais tu m'intrigues...

— Ne te souviens-tu pas que Richard Duroy m'intéressait tout spécialement et que je suis venu te demander des renseignements sur son compte ?

— C'est vrai...

— J'étais à Dinard au moment du meurtre et je puis affirmer que Duroy est innocent...

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

— Absolument.

Martial regarda une seconde son ami avec curiosité. Puis il haussa les épaules :

— J'ai toujours pensé qu'on ne saurait jamais la vérité sur la mort de l'Américaine. Nous allons encore nous faire injurier par les journaux et par le public. Encore un crime qui restera impuni...

— Il y en a beaucoup ?

— Oui. Et ce n'est pas toujours notre faute.

— Vraiment ?

— Il y a des coupables qu'on nous arrache. Quelquefois, on a moralement la certitude qu'on ne se trompe pas. Mais un réseau de fils invisibles se tend autour de l'homme qu'on veut sauver et tous nos efforts viennent se briser contre lui...

Encore une fois, il scrutait le visage de Martin La Pérelle impassible :

— Enfin, tu es trop des nôtres pour qu'on puisse te soupçonner de faux témoignage. Et puis, tu haïssais ce Duroy, il n'y a pas de raison pour que tes sentiments aient changé. C'est donc ta conscience seule...

— Oui. C'est ma conscience qui m'ordonne de parler.

En prononçant cette phrase, il songeait à Petite Source. Sa conscience, c'était elle...

Il se leva :

— Je te remercie, Martial. Je vais aller au Palais...

— Attends... Je voudrais te dire quelque chose...

— Quoi donc ?

— Quelque chose de grave... et qui doit rester entre nous... Tu vas me promettre...

— J'ai l'habitude de garder des secrets.

— Je sais. La moindre indiscretion dans l'affaire dont je vais te parler serait très embêtante pour nous. Mais si je viole le secret professionnel, c'est par amitié pour toi, Martin... Les journaux ignorent encore la chose...

— De quoi s'agit-il ?

— Voici : tu portes intérêt, n'est-ce pas, à une femme qui se nomme Bernadette Arnaud ?

Martin bondit littéralement :

— Je la cherche ! Je ne puis arriver à savoir ce qu'elle est devenue ! Tu sais quelque chose ?

— Mon vieux, ta protégée est compromise dans une affaire d'espionnage...

— D'espionnage ? Bernadette Arnaud ? C'est impossible !

— Mon cher ami, elle a été arrêtée, il y a quelques jours. Elle est au secret. On est sur la trace de ses complices...

— Ses complices ? Qui sont-ils ?

— De vieilles connaissances à toi, je pense : Éric Soderling et Marie-José Fargas...

Martin devint atrocement pâle. Il balbutia :

— Mais comment ? Pourquoi ?

— Un document dérobé dans le service de Christian Clérissé. Hé ! là ! Tu ne vas pas tourner de l'œil ?

La Pérelle avait chancelé. Il se rattrapa au coin de la table :

— Clérissé ? Quelle infernale combinaison y a-t-il là-dedans ? Ah ! Pourquoi n'ai-je pas parlé ? Pourquoi n'ai-je pas fait arrêter cette misérable ?

— Qui ? La fille Arnaud ?

— Non, La Fargas ! Et tu dis qu'elle et Soderling ne sont pas arrêtés ?

— Non. Voilà où nous en sommes. Marie-José Fargas avait réussi, je ne sais comment, à entrer au Ministère de la Guerre comme dactylo, sous un faux nom.

— Je sais.

Ce fut au tour de Martial de bondir.

— Comment ? Tu sais ? Et tu n'as pas averti ? Sais-tu que cela ressemble à une trahison ?

— Tu me mettras en accusation tout à l'heure. Continue. •

— Elle avait également réussi à faire perdre la tête à Clérissé qui était amoureux d'elle. On pense qu'elle a dû s'emparer du document, en prendre copie. Et c'est Bernadette Arnaud qui a été pincée.

— Je ne comprends pas.

— Toi qui es si bien renseigné, tu ne dois pas ignorer que Bernadette Arnaud et la Fargas étaient amies intimes.

— Ah ! Cela, c'est faux, par exemple ! cria La Pérelle. Elles ne se connaissaient pas, je le jure !

— Ouais ? rétorqua Martial, narquois. Cette fois, mon cher Argus, tu es en défaut. Et cela prouve une fois de plus que l'homme le plus fort se fera toujours rouler par la femme qu'il aime. Clérissé a fait la connaissance de M^{lle} Arnaud par Marie-José Fargas et tout le système de défense de la première est basé sur cette amitié.

Martin passa la main sur son front couvert de sueur :

— Ah ! Cela... cela... comment...

Il poussa un cri. Une illumination subite venait de se faire dans son esprit :

« Murdoch ? pensa-t-il. Le coup vient de Murdoch. Ah ! Cette fois, je serai impitoyable, je les prendrai tous. Oui, mais Murdoch a disparu... »

— Bref, reprenait Martial, Clérissé s'est aperçu de la chose presque tout de suite après le départ de la fille Arnaud qui était venue pour remplacer Fargas. Il a donné l'alarme. On l'a rattrapée comme elle allait prendre le train à la gare de l'Est. Mais on ne s'était pas avisé tout de suite que les deux autres avaient déjà filé. Et, depuis, impossible de les retrouver.

Un instant, Martial resta accablé ; puis il se redressa ; il souriait d'un sourire terrible :

— C'est la dernière partie, dit-il. Oui, j'aurais pu peut-être prévenir tout cela si j'avais parlé. Je veux racheter mes torts. Je vais me faire confier la mission de retrouver les deux espions en fuite. Dans huit jours, peut-être avant, ils seront entre les mains de la Justice.

Il marchait vers la porte. Martial le rappela :

— Et le juge d'instruction ?

— Sois tranquille. Tout sera fait. Je te remercie, vieux. Tu n'as pas menti à l'esprit de « l'Équipe ». Je n'oublierai pas ce que tu as fait pour moi.

— A bientôt, alors ?

— Qui sait ? Cette fois, je vais, je crois, vers une aventure assez dangereuse. Je sais avec qui je vais me mesurer, ce n'est pas la première fois.

— Et tout cela pour une femme ! Ah ! Martin... Martin...

La Pérelle, campé au milieu du bureau, se mit à rire :

— Il faut bien que jeunesse se passe ! Mais, ce coup-ci, si j'en reviens je me rangerai.

— Tu vas te marier ? dit l'autre en riant aussi.

— Je pourrais peut-être faire quelque chose de plus bête. Au revoir !

* * *

La journée ne faisait que commencer pour Martin La Pérelle. Il commença par retourner rue Mouffetard et remit à la concierge une lettre « pour monsieur Murdoch, quand il reviendrait de voyage ». Cela, c'était une carte jetée au hasard. Le gnome avait sans doute quitté la France en même temps que sa sœur à moins qu'il n'ait fini, en quelque coin, son existence. D'ailleurs, maintenant, il n'avait plus besoin de lui pour connaître le destin de Bernadette Arnaud. Il était renseigné. Mais si Murdoch vivait, il y aurait tôt ou tard un règlement de comptes. C'était lui évidemment qui avait perdu Bernadette. Il payerait cher d'avoir trahi la confiance que La Pérelle avait cru pouvoir placer en lui.

De là, il se rendit au Palais de Justice. Il fut reçu séance tenante par le juge d'instruction. Il craignait que sa déposition fût accueillie avec scepticisme. Mais il comprit à la façon dont M. Marescot l'écoutait que celui-ci éprouvait un soulagement certain en entrevoyant le moyen de mettre le jeune Duroy hors de cause. Le banquier avait dû faire jouer toutes les influences qu'il pouvait posséder pour sauver son fils. Quand Martin sortit, il était convaincu que l'affaire se terminerait par un non-lieu. Ceci ne tranquillisait pas sa conscience. Il avait, en somme, causé la mort de l'Américaine et il était tout près de se considérer comme le véritable assassin :

« Martin, se disait-il, en se retrouvant sur le boulevard, au fond, tu es un être méprisable. Tu as dit, l'autre jour, que tu avais souvent frôlé le crime. Cette fois, pas d'erreur, il est commis. Il ne te reste qu'à te punir. »

Immobilisé une seconde au milieu du trottoir, il réfléchit. Il se sentait affreusement las et plein de dégoût. Rien de tout ce qu'il avait fait ne lui servirait. La femme pour qui il avait agi ne lui appartenait jamais. Que lui restait-il ?

« Petite Source ! pensa-t-il. Allons ! Il est peut-être possible de racheter le mal qu'on a fait en ren-tant un être heureux. Quand j'aurai sauvé Bernadette, je ne songerai plus qu'à elle... »

Tout le reste de l'après-midi se passa en démarches au Ministère de la Guerre, à la Préfecture. Il obtint facilement ce qu'il voulait. On le connaissait, il avait maintes fois accompli des missions dangereuses. C'était lui qu'on lançait sur les traces des deux espions Soderling et Marie-José Fargas.

Il s'agissait maintenant de trouver le premier indice qui lui permettrait de les retrouver. En possession du document volé, ils devaient ou

l'avoir remis à quelqu'un à Paris et s'enfuir Dieu sait où. Ou bien, ils le portaient eux-mêmes en Baltavie. A première vue, il était difficile de deviner à quel parti ils s'étaient arrêtés. Et c'était sur cette énigme que les policiers butaient depuis l'arrestation de Bernadette Arnaud.

C'était là-dessus qu'il méditait en regagnant son hôtel vers huit heures du soir. Comme il arrivait près du Savoy, il aperçut, lui tournant le dos et absorbé en apparence par l'examen d'une vitrine, une silhouette dont la vue lui fit bondir le cœur. Aucune hésitation possible. C'était Murdoch. Il fit quelques pas comme un promeneur et heurta l'homme de l'épaule. Ce dernier se retourna lentement et, sans rien dire, il suivit Martin.

Celui-ci rentra tranquillement dans le hall de l'hôtel et l'ascenseur hissait bientôt La Pérelle et sa proie enfin rejointe jusqu'à l'étage où se trouvait son appartement. Une fois qu'ils y furent entrés, la porte fermée à clef, l'aventurier n'attaqua pas tout de suite. Il considérait Murdoch dont le visage défait, contracté, indiquait une émotion qui confinait à la panique. Puis, toujours pour assurer sa pleine possession de lui-même, il alluma une cigarette, alla fermer les persiennes et prit un siège, tandis que l'autre, le front bas, restait debout agité par un tremblement convulsif.

Un sourire amer, terrible et qui sous-entendait toutes les menaces, se dessinait sur les lèvres de Martin La Pérelle :

— Eh bien, Murdoch ? dit-il. Tu viens chercher ta récompense pour la façon dont tu t'es acquitté de la mission que je t'avais confiée ? Mes compliments ! Comme infamie, on ne fait pas mieux !

Marcus eut un brusque mouvement, ses mains se tendirent comme pour une supplication. Mais, aussitôt, Martin le vit se redresser, reprendre son aplomb :

— J'écouterai vos reproches plus tard. Pour l'instant, il n'y a pas un instant à perdre... Pas une minute, entendez-vous ? Après, vous me tuerez si vous voulez. J'aurai tout perdu et cela me sera bien égal. Mais par pitié, plus un mot. Venez, partons. La mort n'attend pas...

— La mort ? Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Les lèvres du gnome tremblèrent et des larmes parurent au bord de ses paupières bordées de rouge :

— Elle vous attend... Elle veut vous voir avant de mourir...

— Bernadette ? rugit La Pérelle.

Ce nom lui était venu tout naturellement aux lèvres. Qui donc l'intéressait au monde, sinon elle ? Il ne réfléchissait pas que s'il lui était arrivé malheur, Murdoch l'eût sans doute ignoré.

— Non... Non... Marie-José...

Il avait prononcé ce nom si bas que son interlocuteur le perçut à peine :

— Quelle est cette comédie ? demanda-t-il rudement. Si tu sais où est ta sœur conduis-moi vers elle. Nous avons un compte à régler, elle et moi.

— Elle est à l'heure où on règle tous les comptes, gémit Murdoch. Vous n'avez donc pas lu les journaux de ce soir ?

Il jetait un journal sur la table. Martin s'en empara, vit en tête en lettres grasses :

« Une espionne recherchée par la Police tue

son amant et se tire ensuite un coup de revolver... »

— Où est-elle ?

— A Bruxelles... Venez... Il y a encore un train ce soir. Nous n'avons que le temps... Venez vite !

Et comme Martin, stupéfié, restait une minute sans répondre, le monstre cria :

— Mais vous ne comprenez donc pas ? Si Marie-José était en sûreté, jamais je n'aurais parlé, vous m'auriez tue sans m'arracher un mot ! Mais elle va mourir ! Il faut venir. Il faut qu'elle vous dise... C'est le seul moyen de sauver Bernadette Arnaud que j'ai perdue, moi, sans le vouloir ! Ah, croyez-moi, c'est bien sans le vouloir ! J'ai été un imbécile... Un imbécile, entendez-vous ? Je n'avais pas compris... Venez... Venez...

Martin La Pérelle était déjà dans l'escalier. Dans la rue, il poussa Murdoch dans un taxi. A la gare du Nord, ils arrivèrent juste à temps pour se jeter dans le train qui partait pour Bruxelles.

Ce fut dans le compartiment de première, tous rideaux baissés et où ils étaient assurés d'être seuls, Martin La Pérelle ayant montré au chef de train une carte qui avait paru beaucoup impressionner celui-ci, que Murdoch parla, d'une voix rauque, brisée...

Il raconta d'abord comment il avait filé Bernadette, la surveillant, et comment il avait — selon ce qu'il croyait — arraché la jeune femme au suicide. Et comment, cette nuit-là, il l'avait amenée chez sa sœur, à Vélizy. A ce moment-là, il avait un plan. Il savait que Marie-José était excédée par la poursuite de Christian Clérisse ; on jetterait Bernadette dans les bras du secrétaire qui s'en éprendrait certainement, car il avait semblé à Murdoch qu'aucun homme ne pouvait rester indifférent à sa beauté. Cela libérerait Marie-José de son rôle tout en la laissant libre d'accomplir la mission imposée par Soderling. Mais ici étaient intervenus deux facteurs imprévus. D'une part, la haine de Marie-José pour Martin. Quand elle avait su qu'il aimait Bernadette et qu'il avait chargé Murdoch de veiller sur elle, l'idée d'une vengeance infernale avait germé dans son esprit. Ce serait M^{lle} Arnaud, sans méfiance et pleine de reconnaissance, qu'on compromettrait dans l'affaire du document volé. En effet la malheureuse Bernadette avait bien remis le document en place comme le lui avait ordonné Marie-José, mais elle avait été surprise par Clérisse, s'était défendue maladroitement. Celui-ci, sur le moment, n'avait pas bien compris ; il aimait Marie-José et ne voulait pas croire qu'il s'était trompé à ce point. Deux heures avaient suffi pour démêler l'imbroglio ; un agent du contre-espionnage avait découvert depuis quelque temps la retraite de Soderling, le faux Mihalesco. Et on savait le pseudo-Roumain amant depuis longtemps d'une dangereuse espionne. Bref, Bernadette qu'il avait laissée partir avait été rattrapée près de la gare de l'Est. Elle venait d'envoyer à Martin les trois lettres fatidiques qui le rappelaient ; elle se sentait sombrer comme il le lui avait prédit. Marie-José et Soderling lui avaient donné rendez-vous à la gare de l'Est pour partir avec eux. Tandis que la malheureuse errait sans les trouver — et il y avait de cela une excellente raison, c'est qu'ils

avaient pris le train à la gare du Nord, abandonnant leur victime — elle avait été arrêtée par les policiers. Depuis, elle se débattait, essayant inutilement de prouver son innocence. Les deux autres avaient disparu. Sous un faux nom, ils avaient gagné la Belgique, la Hollande, le Luxembourg où les attendait un espion baltave à qui ils avaient remis le document. Puis, ils étaient revenus à Bruxelles. C'était là que les avait rejoints Murdoch, allolé par la tournure qu'avaient prise les événements et par l'emprisonnement de Bernadette. Le projet du couple était de s'embarquer à Anvers pour l'Afrique.

Mais le second facteur imprévu était intervenu. Marie-José et Murdoch avaient tout prévu, sauf ceci : l'amour de Soderling pour Bernadette.

Depuis longtemps, le beau garçon était las de Marie-José. Il avait cédé à ses instances, était parti avec elle. Mais depuis ce départ, des scènes allreuses éclataient journellement entre les deux amants. Elle était jalouse abominablement et lui se montrait cruel et lui reprochait d'avoir livré Bernadette à la Justice. A Bruxelles, dans l'hôtel où ils se cachaient, une scène plus horrible que les autres avait éclaté. L'un et l'autre s'étaient reproché de vieilles histoires et, finalement, dans un véritable coup de folie, Soderling avait déclaré qu'il allait rentrer en France et se livrer. En avait-il vraiment l'intention ? Murdoch pensait que c'était peu probable. Il avait voulu, en parlant ainsi, exaspérer Marie-José. Il avait trop bien réussi. D'un coup de revolver, la jeune femme, folle à la pensée de perdre cet amant qu'elle adorait, l'avait abattu à ses pieds. Puis elle avait retourné l'arme contre elle-même. La balle avait été se loger dans un poumon dont on n'avait pu l'extraire. Marie-José était perdue. Elle vivrait encore quelques jours, jusqu'à ce qu'une hémorragie interne l'emportât. La police avait été alertée et elle avait tout dit. Comme elle n'était pas transportable, elle était toujours à l'hôtel sous bonne garde. Mais son frère avait été autorisé à pénétrer auprès d'elle. Et elle l'avait supplié d'aller chercher Martin. Elle voulait lui parler avant de mourir.

Ils arrivèrent à Bruxelles en pleine nuit. Martin se reposa quelques heures et, dès le début de la matinée, fit les démarches nécessaires au Consulat et à la Police belge auprès de laquelle sa qualité d'agent du contre-espionnage français et sa mission l'accréditaient. A dix heures du matin, escorté de deux policiers et suivi de Murdoch, il pénétrait dans la chambre de l'hôtel où Marie-José vivait ses derniers moments.

La fièvre qui la tenait rendait à la jeune femme un illusoire éclat. Elle avait retrouvé sa beauté de jadis, du temps où la vie ne l'avait pas brûlée. Elle était telle, en vérité, que Martin l'avait connue en cette nuit déjà lointaine où elle s'était donnée à lui pour se sauver. Le destin ramenait cet homme près de son lit au moment où elle allait finir. La rancune de Martin s'apaisa à la vue de la mourante. Il savait, dès lors, Bernadette sauvée ; l'accusation ne tiendrait pas devant les aveux de l'espionne. Et il avait été si durement secoué par le Destin lui-même, tous ces derniers temps, qu'il ne se sentait plus le droit d'en vouloir à personne, Il s'approcha. Sur un ordre donné par les policiers

l'infirmière se retira. La porte se referma. Ils étaient seuls.

— Martin La Pérelle... dit-elle faiblement.

— Me voici, Marie-José Fargas. Vous désirez me voir ?

— Oui... C'est singulier, n'est-ce pas, que ce soit vous que j'aie appelé, vous qui devez me haïr ?

Il ne répondit pas. Elle reprit d'une voix fiévreuse :

— Si, vous devez me haïr... Et si je ne m'étais pas fait justice moi-même vous m'auriez tuée, n'est-ce pas ?

— Je ne tue pas les femmes, Marie-José Fargas. Et vous savez bien que j'ai peine à me décider à en livrer une. Souvenez-vous... Deux fois, je vous ai fait grâce...

— Je me souviens... Et c'est pour cela, au moment où plus rien ne peut me ramener à la vie, que je veux vous donner le moyen de sauver celle que vous aimez... Car vous aimez cette Bernadette, n'est-ce pas ?

Il vint s'asseoir près du lit :

— Elle a été, je crois, le seul amour de ma vie. Je pense que je l'aimerai toujours. Mais elle ne m'aimait pas, elle ne m'aime pas... Et si je l'aime encore, moi, il n'y a que vous qui le saurez, car jamais plus je ne laisserai deviner cela à personne...

Elle eut un faible sourire :

— Là où je vais, Martin, on ne trahit aucun secret. Ecoutez... J'ai préparé une lettre en vous attendant...

— Pour moi ?

— Non. Pour Christian Clérisse. Je lui avoue l'infamie comédie que j'ai jouée... Que m'importe, maintenant ? Vous savez que Soderling est mort... mort par moi ?

— Oui...

— C'est lui qui m'a perdue... Je l'ai aimé comme une chienne et je lui ai obéi... comme une chienne qui étrangle un homme pour une caresse du maître... Bernadette est innocente. J'ai voulu la perdre pour me venger de vous et aussi parce que Soderling avait levé les yeux sur elle... Mais elle n'a rien fait... rien... Un juge belge est venu, il a reçu ma déposition, et moi, j'ai libéré ma conscience... Je me suis libérée moi-même, Martin... Je ne pouvais plus vivre... Des existences comme la mienne, c'est l'enfer... On supporte cela un certain nombre d'années et puis, un jour, on est si lasse qu'on ne demande qu'à s'en aller... Je m'en vais, Martin... Dites-moi que vous me pardonneriez...

— Donnez-moi cette lettre, Marie-José...

— Prenez-la... Elle est sous mon oreiller... Remettez-la à Clérisse...

— Ce sera fait.

— Est-ce que vous ne voulez pas me pardonner, Martin La Pérelle ?

Il s'inclina, prit la main maigre posée sur le bras, l'effleura de ses lèvres :

— Allez-vous-en en paix, Marie-José... Vous avez raison, notre métier est infernal, pour quelque cause que l'on travaille... Si Bernadette Arnaud avait été perdue par vous, je vous aurais haïe. Demain, elle sera libre. Allez en paix...

Elle le regarda avec un étrange sourire :

— Vous êtes un homme singulier, Martin... Tout en vous détestant, chaque fois que vous vous êtes trouvé sur ma route, je vous aimais un peu... Vous vous souvenez de notre nuit de jadis ?

— Je ne l'ai jamais oubliée...

— J'étais très jolie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ce fut une belle nuit, Martin...

— Oui, Marie-José, une belle nuit où nous avons oublié un instant qui nous étions, vous et moi...

— L'aviez-vous vraiment oublié, Martin ? Avez-vous aimé, ne fut-ce qu'une heure, la pauvre petite espionne promise à un destin tragique ? Mon amant est mort, Martin... Celui que j'ai aimé jusqu'au crime... Je l'ai tué... J'aimerais savoir en m'en allant, alors que tous maudiront l'espionne, qu'un homme se souviendra de la femme...

C'était infiniment tragique et douloureux, ce dernier mouvement de coquetterie de cette mourante qui suppliait qu'on ne se souvint que de sa beauté de femme. Martin comprenait. De nouveau, il se pencha et ce furent les lèvres pâles de Marie-José qu'il effleura cette fois :

— Allez en paix, répéta-t-il. Je ne penserai jamais à l'espionne, mais je me souviendrai de la nuit d'Alger... Adieu, Marie-José...

— Adieu, Martin... et merci !

Elle se rejeta en arrière, épuisée et il l'entendit murmurer d'une voix où passait tout le regret de sa vie infâme :

— Mon Dieu ! J'aurais pu être une femme comme les autres...

Il la quitta. Et, vers cinq heures, comme il reprenait le train pour Paris, il apprit qu'elle venait de mourir...

* * *

En rentrant à Paris, il trouva un pneumatique du banquier Duroy. Celui-ci le remerciait d'avoir sauvé son fils et le suppliait de lui accorder une dernière entrevue. Martin répondit qu'il se rendrait à la banque dans la journée du lendemain.

Au matin de ce lendemain, un coup de téléphone de Martial lui apprit que Bernadette serait libérée dans l'après-midi. Il alla l'attendre au grosse de la prison. La malheureuse fille était comme folle. Il l'emmena au Savoy, prit une chambre pour elle et quand elle fut un peu calmée, il la quitta pour aller voir Duroy.

Les deux hommes eurent un long entretien. Quand il sortit de la banque, Martin La Pérelle avait achevé son œuvre. Il venait d'obtenir du banquier qu'il consentit au mariage de Dick et de Bernadette. Aussitôt unis, les deux jeunes gens partiraient pour l'Amérique où Richard referait sa vie. Était-il assagi ? Le père l'espérait. Et il avait cédé assez facilement à la prière de La Pérelle. Il espérait aussi que l'influence d'une femme aimée et aimante contribuerait à sauver le garçon dévoyé et coupable.

Ce soir-là, à l'hôtel Savoy, Martin et Bernadette dinèrent en tête à tête, dans l'appartement où on les servit. Pour la dernière fois, Martin remplit ses yeux de la vision de cette femme qu'il perdait à jamais. Elle avait pâli, maigri ;

son visage douloureux avait pour lui un charme plus prenant encore qu'autrefois. Ce fut après le repas qu'il lui parla de Dick et lui raconta ce qu'il avait convenu avec le banquier. Elle reverrait son amant dès le lendemain ; celui-ci la présenterait à son père comme sa fiancée et tout serait réglé pour le mariage et le départ.

— Ce n'est pas une vie facile que vous avez devant vous, Bernadette, dit gravement Martin. Richard Duroy est un garçon faible, qui manque de sens moral et sur qui le premier venu a de l'influence. Il faudra que votre amour le sauve... Ce sera une rude tâche.

— J'aurai le courage de l'accomplir, répondit-elle. Mais, Martin, je voudrais vous demander une chose...

— Parlez...

— Vous qui étiez à Dinard, en même temps que lui, au moment du meurtre de l'Américaine...

— Eh bien ?

Elle dit tout bas dans un souffle :

— C'était bien lui, n'est-ce pas, qui... L'argent. Cet argent qu'il m'avait confié, venait bien...

— Quel argent ?

— C'est vrai... Je ne vous ai jamais dit...

Elle lui raconta l'épouvantable calvaire qu'elle avait gravi au moment de la maladie et de la mort de sa mère. quand elle avait, dans l'armoire de sa chambre, l'enveloppe avec les quatre cent mille francs qu'elle avait fini par jeter à la Seine.

— Cet argent, c'était bien celui qui a disparu à la Villa des Sapins ? Je vous supplie de me dire la vérité... C'était lui, l'assassin.

— Il a pu prouver un alibi.

— Ne me répondez pas ainsi, Martin... Je suis certaine, hélas... Dites, c'était lui ?

Il inclina la tête. Elle éclata en sanglots :

— Ah ! Martin ! Pourquoi n'est-ce pas vous que j'ai aimé ?

Il caressa les beaux cheveux blonds un peu ternis :

— L'amour souffle où il veut, Bernadette, ma chérie... Il ne faut rien regretter. Vous avez un beau rôle à jouer...

— Et c'est vous qui avez tout sauvé ? reprit-elle.

Il eut au bord des lèvres l'aveu terrible : « Oui, mais c'est que j'avais tout perdu, d'abord... »

Mais il n'eut pas le courage de détruire l'idée qu'elle se faisait de lui. Si elle avait su la vérité, sans doute, elle l'eût méprisé... Ce châtement qu'il avait peut-être mérité lui sembla trop dur.

Ce fut la seule lâcheté de Martin La Pérelle.

Il revit encore deux ou trois fois Bernadette. Puis elle quitta l'hôtel pour aller vivre chez ses futurs beaux-parents. Il ne voulut rien savoir ni du mariage ni du départ...

EPILOGUE

— Je suis contente, Martin, d'être venue ici avec vous... Quand je me sentais trop malheureuse, trop abandonnée, je suis souvent venue dans cette vieille église... Je faisais le tour du Calvaire et je me disais que Jésus qui est mort pour sauver tous les hommes aurait peut-être pitié un jour de la pauvre petite fille que j'étais qui avait fait le mal sans le vouloir... Il vous a envoyé vers moi...

La Pérelle et Petite Source étaient montés par cette belle après-midi de printemps jusqu'au Sacré-Cœur. Et elle l'avait entraîné vers la vieille église Saint-Pierre. Maintenant, l'un à coté de l'autre, ils faisaient le tour de l'enclos où se trouve le Calvaire aux statues naïves. Martin sourit :

— Je suis un drôle d'envoyé de la Providence... Mais il faut bien croire tout de même qu'il y a, au-dessus de nous, quelqu'un qui nous dirige, puisqu'il arrive les choses que nous n'avons ni cherchées ni voulues...

— C'est vrai... Vous ne me cherchiez pas... Et vous avez été assez long à me vouloir... D'ailleurs, je ne suis toujours rien pour vous...

Il se mit à rire et posa sa forte main sur la frêle épaule :

— Rien ? Que vous faut-il ? Vous êtes tout, au contraire. Je n'ai plus une pensée qui ne soit pour vous, ma Petite Source...

— Oui, vous êtes très bon... Vous m'avez habillée comme une femme riche, vous m'avez donné une bague si belle que j'ai toujours peur de la perdre. Mais...

— Vous me reprochez de n'avoir pas fait de vous ma maîtresse ?

— J'ai peur que vous ne m'aimiez pas, Martin, que vous n'avez pour moi que de la pitié...

Il passa sous le sien le bras délicat qui tremblait un peu :

— Ecoutez-moi, chère petite folle... Nous nous marions demain et, le soir, nous serons dans le train de Marseille. Je vais vous expliquer... Je n'ai pas eu de roman dans ma vie et je n'ai guère eu le temps d'en lire. Je suis dans la situation d'un monsieur qui a acheté un livre qu'il sait être très beau, passionnant... Il le pose sur la table, il le caresse de l'œil et il recule le moment où il l'ouvrira... Il retarde sa joie pour qu'elle soit plus vive et plus complète... Comprenez-vous ?

Elle leva sur lui ses beaux yeux profonds où passait un reproche :

— Pourquoi mentez-vous, Martin chéri ? Pas de roman, dites-vous. Et Ber...

Il lui posa la main sur les lèvres :

— Chut ! Il arrive aussi qu'on ouvre un livre et qu'on le rejette alors qu'on en a lu le tiers, en songeant : « Ce sont là des aventures qui n'arrivent pas... et c'est tant mieux. » — Je veux un roman tout simple et qui durera jusqu'à mon

dernier jour. Au milieu de ma brousse sauvage et chaude, vous serez ma Petite Source fraîche, celle où s'abreuve le voyageur las. Et comme il a beaucoup erré par le monde, c'est auprès d'elle qu'il construit sa maison... la demeure où il vivra jusqu'à la fin... Vous verrez, ma petite fille chérie, quelle belle vie nous aurons là-bas... la-bas où les hommes ne pourront plus nous faire de mal et où vous régnerez sur un peuple de nègres qui vous traitera en souveraine...

Elle se mit à rire à son tour, d'un rire frais qui ne ressemblait guère au sourire triste qu'il lui avait connu les premiers soirs ; elle était charmante, vraiment, dans son tailleur gris, un

renard argenté autour du cou, coiffée d'un petit feutre d'où s'échappaient ses cheveux blonds :

— Cela m'est bien égal, Martin, dit-elle. C'est sur vous que je veux régner.

— Ma Petite Source chérie...

Il leva la main vers le Christ du Calvaire :

— Je le jure devant lui... Jamais femme ne sera plus aimée que vous qui avez rafraîchi mon âme et m'avez rendu le goût de vivre...

— Alors, Martin, il n'y aura pas non plus de femme plus heureuse...

Et, serrée contre lui, elle ajouta :

— Et vous savez, Martin... Moi qui, un jour, vous ai conseillé de mentir, je ne mens pas...



Prochain volume à paraître :

CŒURS EN RODAGE

par LIDONE

1 fr. 50 le roman complet

CŒURS EN RODAGE

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE. PREMIER

ALERTE AUX GAZ!

— Mamy, appela doucement Doriane Dalbray en s'approchant de sa mère qui somnolait.

La vieille dame ouvrit les yeux :

— Ma chérie, tu veux me parler ?

Doriane, une adorable brunette aux yeux noirs, s'assit sur le bord du lit.

— J'ai vu la concierge : les malades ne seront pas obligés de descendre dans la rue.

— Mais je ne suis pas malade ! se défendit M^{me} Dalbray, seulement un peu fatiguée.

— Je sais bien, sourit câlinement sa fille, mais ce n'est pas une raison pour risquer d'aller prendre froid.

Les douze coups de minuit tintèrent à la pendule de la cheminée.

— Le signal ne tardera pas, émit Doriane en se levant.

Comme pour lui donner raison, un long hurlement de sirène emplit l'air.

Sur deux tons espacés de seconde en seconde, l'alerte était donnée : les Parisiens devaient suivre les instructions données le matin même par les quotidiens. Cela, avec calme et ensemble, afin de faciliter la tâche de la police et des pompiers.

Doriane laissa une simple bougie sur la table de

chevet (l'électricité étant coupée), embrassa sa mère, se coiffa d'un coquet petit béret bleu et sortit du 60, boulevard Rochechouart où elles occupaient au troisième étage un coquet appartement.

Le boulevard à peine éclairé par quelques becs de gaz baissés au maximum avait un aspect sinistre.

Le regard, peu à peu, s'habituaît au noir, et dans un ciel d'encre, en fixant bien, on pouvait voir filer des étoiles : feux de positions d'avions invisibles dont les vrombissements se mêlaient lugubres aux miaulements des sirènes.

La foule se dirigeait assez docilement vers des abris en béton que le gouvernement avait fait construire pour protéger la population. Deux d'entre eux avaient été creusés place Pigalle, pour les numéros impairs du boulevard, et place Blanche, pour les numéros pairs.

Doriane se rendait vers ce dernier en se félicitant d'avoir doucement obligé sa mère à se reposer.

— Elle serait rentrée fourbue, murmurait-elle, et par trop impressionnée.

Le long des trottoirs, tous phares éteints, les taxis se pressaient, immobiles, pour le plus grand désespoir des clients qui voyaient tourner le compteur au tarif de nuit.

Les voitures particulières et les autobus s'alignèrent aussi sagement. Seuls, les cars de police, les phares voilés de bleu, circulaient rapidement chargés d'agents masqués.

Lire la suite dans quinze jours : CŒURS EN RODAGE

A. FAYARD & C^{ie}, éditeurs, 18-20, Rue du St-Gothard, PARIS (14^e)

LE LIVRE POPULAIRE

Beaux volumes sous couverture illustrée en couleurs

Mettre à la portée de tous, à un prix modique, les œuvres de nos meilleurs écrivains populaires, tel est le but de cette belle collection, un des plus grands succès de la librairie moderne.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Marcel ALLAIN

Médicotte et Nouvelle riche.
Cœur rouge.
Paradis d'Amour.

Émile ARCHER

Les Masques rouges.

G. AVRIL et P. BOREL

A la Conquête de l'Amour.

Jules BEAUJOINT

L'Auberge Sanglante de Petrebelles.

Adolphe BELOT

La Femme de Feu.

Paul BERTINAY

Le Pêché de Marthe.
Le Louveteau.
L'Espionne du Bourget.
Enfant de l'Amour.
Orphelins d'Alsace.
Les Millions de l'Oncle Fritz.
Le Passé de la Moselle.
Le Secret de Thérèse.
La Pécheresse.
Arlette Saphir.
Le Secret de la flamme.
Les Lèvres closes.
Prince et Assassin.
Le Secret mortel.
L'Héritier de Chanterin.
Désespérés.

Georges de BOISFORET

L'Année d'Argent.

Eug. CHAVETTE

Aimé de son concierge.

Pierre DECOURCELLE

Le Crime d'une Sainte.
La Chambre d'Amour.
La Môme aux Beaux Yeux.
Les Ouvriers de Paris.
La Buveuse de Larmes.
La Mère Coupe-Toujours.
Les Deux Gosses.
Fanfan et Claudinet.
La Voleuse d'Honneur.
Gigolette.
Amour de Fille.
Le Million de la Bonne.
La Mendiante d'Amour.
Fille d'Alsace.
Le Mort qu'on tue.
La Princesse Milliard.
Fille de Forçat.
La Danseuse assassinée.
Quand on aime.
La Reine des Perles.

Charles ESQUIER

La Couronne de ronces.
Les Vendeurs de larmes.

Paul FÉVAL

Le Bossu.
Le Chevalier de Lagardère.
Le Capitaine Fantôme.
Les Mystères de Londres.
Les Habits Noirs.
Le Cavalier Fortune.

Paul FÉVAL Fils

Mam'zelle Flamberge.
Les Chevauchées de Lagardère.
Cocardasse et Passepoll.
Les Bandits de Londres.

Émile GABORIAU

La Corde au Cou.
Le Dossier n° 113.
Monsieur Lecoq.
L'Affaire Lerouge.
Le Crime d'Orçival.
L'Argent des autres.

Gustave GAILHARD

Sous la Dague.
Grévetout, hussard de la Grande.
La Démonie.

G. de GASTYNE

La Dame de Pique.

Henri GERMAIN

Vengée.

Paul JUNKA

Larrens d'Amour.

Henri KEROUX

Le Petit Muet.

Georges de LABRUYÈRE

Chanterine.
Les Possédées de Paris.

Edmond LADOUCKETTE

Le Masque de Fer.
La Guerre des Camisards.
Le Roi des Halles.
La Revanche de Mazarin.
L'Orpheline de Bazelles.
Les Faiseurs d'Épaves.

Maurice LANDAY

Blanchette.
La Robe Rouge.
Fleur d'Amour.
Les Amants de Florence.
Les Martyrs d'un amour.
Calvaire de gosses.

Louis LAUNAY

Le Bon Roi Henriot.
La Reine des Cambrioleurs.

Georges LE FAURE

La Dame aux Outilstis.

Edmond LEPELLETIER

Madame Sans-Gêne.
La Maréchale.
Le Roi de Rome.

Gaston LEROUX

Le Roi Mystère.
Un Homme dans la Nuit.
La Reine du Sabbat.
Chéri-Bibi.

Georges MALDAGUE

La Boscotte.
Mam'zelle Triottin.
La Parigote.
Deux Batards.
Les deux Micheline.
Trahison d'Amour.
Le Jeu de la Mort.

Jules MARY

La Fée Printemps.
Guet-Apens.
Deux Innocents.
Le Wagon 303.
La Belle Ténébreuse.
Les Damnées de Paris.
L'Outragée.
La jolie boîteuse.

Charles MÉROUVEL

Chante et Flétrie.
Le Pêché de la Générale.

Mortel Amour.

La Fille sans Nom.
Mortes et Vivantes.
Diane de Briolles.
Riches et Pauvres.
La Revanche des humbles.

Lucien-Victor MEUNIER

Le Caporal.

Xavier de MONTEPIN

Les Filles du Saltimbanque.
La Porteuse de Pain.
Sa Majesté l'Argent.

Yves MORA

L'Ensorcelleuse.

Michel MORPHY

Mignon.
Les Noces de Mignon.
Mademoiselle Cent-Millions.
La Mlle aux Balsers.
Le Gosse de Paris.
Mirette.
Fiancée Maudite.
La Fille de Mignon.
Mignon Vengée.
La Sultane Blonde.
La Dame Blanche.

PONSON du TERRAIL

Cadet Fripouille.

René de PONT-JEST

Avoué.

Paul ROUGET

La Fante de Jeannine.
Fille d'Eva.
La Femme de l'Autre.
Belle Amlé.

Pierre SALES

Fille de Soldat.
La Course aux Millions.
La Mariquita.
Le Docteur Miracle.
Le Secret du Fakir.
Coqueluche I^{er}.

Georges SIM

Miss Baby.
Chair de Beauté.

Eugène SUE

Les Mystères de Paris.
Le Juif-Errant.

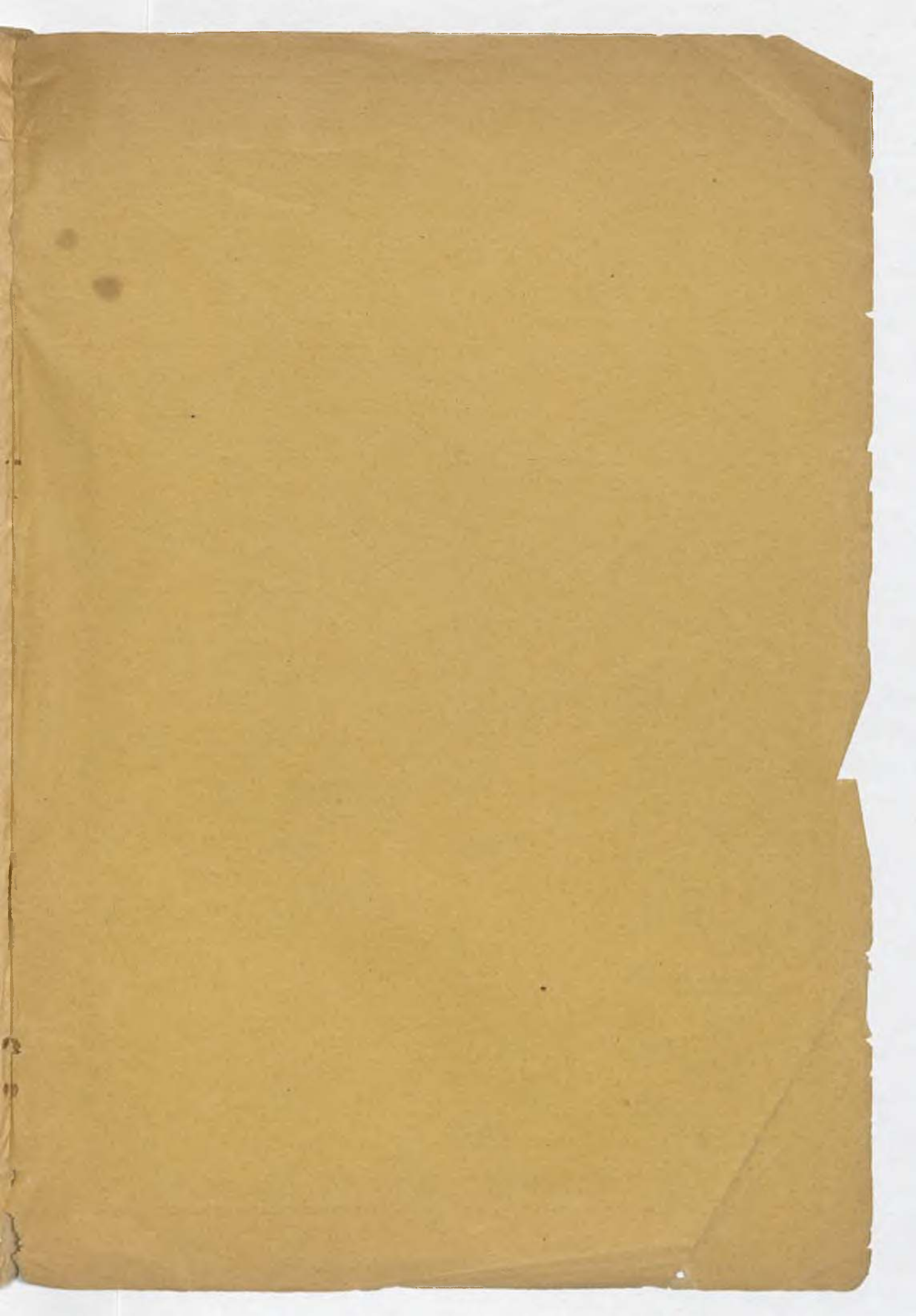
Georges SPITZMULLER

Réveil d'Amour.
Le Crime du Docteur.

Michel ZEVACO

Borgia.
Les Pardallan.
L'Épopée d'Amour.
Le Capitain.
La Fausta.
Fausta vaincue.
Nostradamus.
Le Pont des Soupirs.
Les Amants de Venise.
L'Héroïne.
Triboulet.
La Cour des Miracles.
L'Hôtel Saint-Pol.
Jean Sans Peur.
La Marquise de Pompédon.
Le Rival du Roi.
Pardullian et Fausta.
Les Amours du Châss.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Extrait du Catalogue :

N ^{os}		N ^{os}		N ^{os}	
265	P. Dancray	351	Guy Desvaux	442	André Delcamp
266	H. d'Yvignac	352	Paul Dancray	443	Paul Darcy
267	P. Darcy	353	Georges Steff	444	Léon Mazorgues
268	J. Bonnéry	354	André Delcamp	445	Jacques Claymors
269	H. de Testard	355	A. de Lorde et M. Landay	446	Paul Dancray
270	M. Allage	356	Georges Sim	447	J. de Monadey
271	G. Spitzmuller	357	J. Chanteuges	448	Michel Cerdan
272	Ch. Le Facky	358	R. Navailles	449	R. Navailles
273	Guy Desvaux	359	Jean Thino	450	Paul Darcy
274	J. Clairange	360	Paul Darcy	451	Cl. Desvalliers
275	A. Delcamp	361	J. Valdirer et Ch. De	452	M. Ferrière
276	J. Joseph-Renaud et Eloy Alary	362	A. Boissière	453	Dolà Zuccai
277	Henri Demesse	363	A. Salmon	454	André Hachr
278	J. Chanteuges	364	R. Lérac	455	Noré Brunel
279	J. Bonnéry	365	J. Clairange	456	Georges Steff
280	V. Gœrdorp	366	M. Ferrière	457	Paul Dancray
281	Jean Morné	367	Georges Sim	458	Robert Navailles
282	H. d'Yvignac	368	Paul Dancray	459	A. de Lozières
283	P. Darcy	369	Suzanne Mila	460	Léonce Prache
284	G. Spitzmuller	370	Léonce Prache	461	Noël de Saize
285	H. de Testard	371	J. Chanteuges	462	Michel Cerdan
286	J. Clairange	372	Marc Boulan	463	Jean de Monadey
287	J. de Saint-Marc	373	Maurice Landay	464	Paul Darcy
288	Sreidi	374	Cl. Desvalliers	465	M. Ferrière
289	Ch. Le Facky	375	P. Darcy	466	Jacques Claymors
290	Léonce Prache	376	J. Clairange	467	Dolà Zuccai
291	E.-P. Margueritte	377	R. Navailles	468	Paul Dancray
292	S.-B. Mila	378	G. Sim	469	Cl. Desvallier.
293	Paul Dancray	379	Paul Dancray	470	André Hache
294	Ch. Mérouvel	380	Marc Boulan	471	Robert Navailles
295	J. Chanteuges	381	Georges Steff	472	Michel Cerdan
296	M. Landay	382	Jean Strobel	473	M. Ferrière
297	H. de Testard	383	Paul Darcy	474	Léonce Prache
298	Lucy Augé	384	Albert Salmon	475	Valentin Hiron
299	H. Chanterelle	385	Jean Valdirer	476	Paul Darcy
300	E. Saillard	386	Jacques Crévelier	477	Cl. Desvalliers
301	J. Clairange	387	Jacques Morland	478	Noël de Saize
302	G. Clavigny	388	Marc Boulan	479	Edouard Gœ
303	P. Darcy	389	José Reyssa	480	Michel Cerdan
304	P. Darcy	390	Cl. Desvalliers	481	Maurice Landay
305	J. de Saint-Marc	391	M. Ferrière	482	Paul Dancray
306	M. Landay	392	Ch. Brulla	483	Jean d'Yvelise
307	R. Navailles	393	P. Dancray	484	Georges Steff
308	Georges Sim	394	J. Clairange	485	Robert Navailles
309	G. Desvaux	395	E. Gluck	486	Henri Gayar
310	P. Dancray	396	Léonce Prache	487	Cl. Desvallier.
311	Henry Gayar	397	Jean de Monadey	488	Dolà Zuccai
312	J. Chanteuges	398	Léon Mazorgues	489	M. Ferrière
313	R. Le Moine	399	Georges Sim	490	Michel Cerdan
314	N. de Guy	400	Paul Darcy	491	Paul Darcy
315	Eug. Thébault	401	G. Gaillard	492	Lidone
316	Paul Darcy	402	J. Chanteuges	493	Robert Navailles
317	Jean Clairange	403	M. Ferrière	494	Léonce Prache
318	M. Landay	404	Ch. Brulla	495	Valentin Hiron
319	R. Navailles	405	J. Claymors	496	Cl. Desvalliers
320	H. d'Yvignac	406	J. Clairange	497	Paul Dancray
321	P. Dancray	407	E.-G. Gluck	498	Andrée Maillane
322	L. Prache	408	G. Gaillard	499	Michel Cerdan
323	J. Chanteuges	409	Jean Valdirer	500	Paul Darcy
324	L. Letang	410	Paul Dancray	501	René Virard
325	Robert Lérac	411	Georges Sim	502	André Hache
326	A. Boissière	412	Cl. Desvalliers	503	Jean de Monadey
327	J. de Saint-Marc	413	Léon Mazorgues	504	Henri Gayar
328	Paul Darcy	414	Robert Lérac	505	Guy Desvaux
329	René Le Moine	415	Willette	506	Paul Dancray
330	M. Landay et A. de Lorde	416	Léonce Prache	507	Dolà Zuccai
331	J. Clairange	417	J. Chanteuges	508	Lidone
332	Christian Brulls	418	Paul Darcy	509	Léonce Prache
333	H. Chanterelle	419	Maurice Landay	510	Cl. Desvalliers
334	Jacques Morland	420	Jean Clairange	511	Willie Cobb
335	Guy Desvaux	421	Cl. Desvalliers	512	Paul Darcy
336	Paul Dancray	422	Ch. Brulla	513	Robert Navailles
337	Henri Gayar	423	M. Ferrière	514	Michel Cerdan
338	J. Chanteuges	424	Lotte de Ruuve	515	E.-G. Gluck
339	Albert Boissière	425	Paul Dancray	516	Paul Dancray
340	Georges Sim	426	J. Chanteuges	517	Henri Gayar
341	Maurice Landay et A.-L. Tour	427	Léonce Prache	518	Bonneix
342	Cl. Desvalliers	428	Georges Sim	519	Georgette Rietta
343	Paul Darcy	429	Michel Cerdan	520	Léonce Prache
344	Christian Brulla	430	Léon Mazorgues	521	Paul Darcy
345	Henri d'Yvignac	431	Paul Darcy	522	Cl. Desvalliers
346	Jean Clairange	432	Suzy de Monchy	523	Robert Navailles
347	Robert Lérac	433	Christian Brulls	524	Henri Canteloup
348	Léonce Prache	434	Jean Clairange	525	Paul Dancray
349	Jacques Morland	435	Noré Brunel	526	Guy Desvaux
350	Robert Navailles	436	Paul Dancray	527	André Hache
		437	Michel Cerdan	528	Jean d'Yvelise
		438	Cl. Desvalliers	529	Rodolphe Bringer
		439	J. Chanteuges	530	Jean de Monadey
		440	Léonce Prache	531	Valentin Hiron
		441	J. de Monadey	532	Michel Cerdan
				533	Léonce Prache